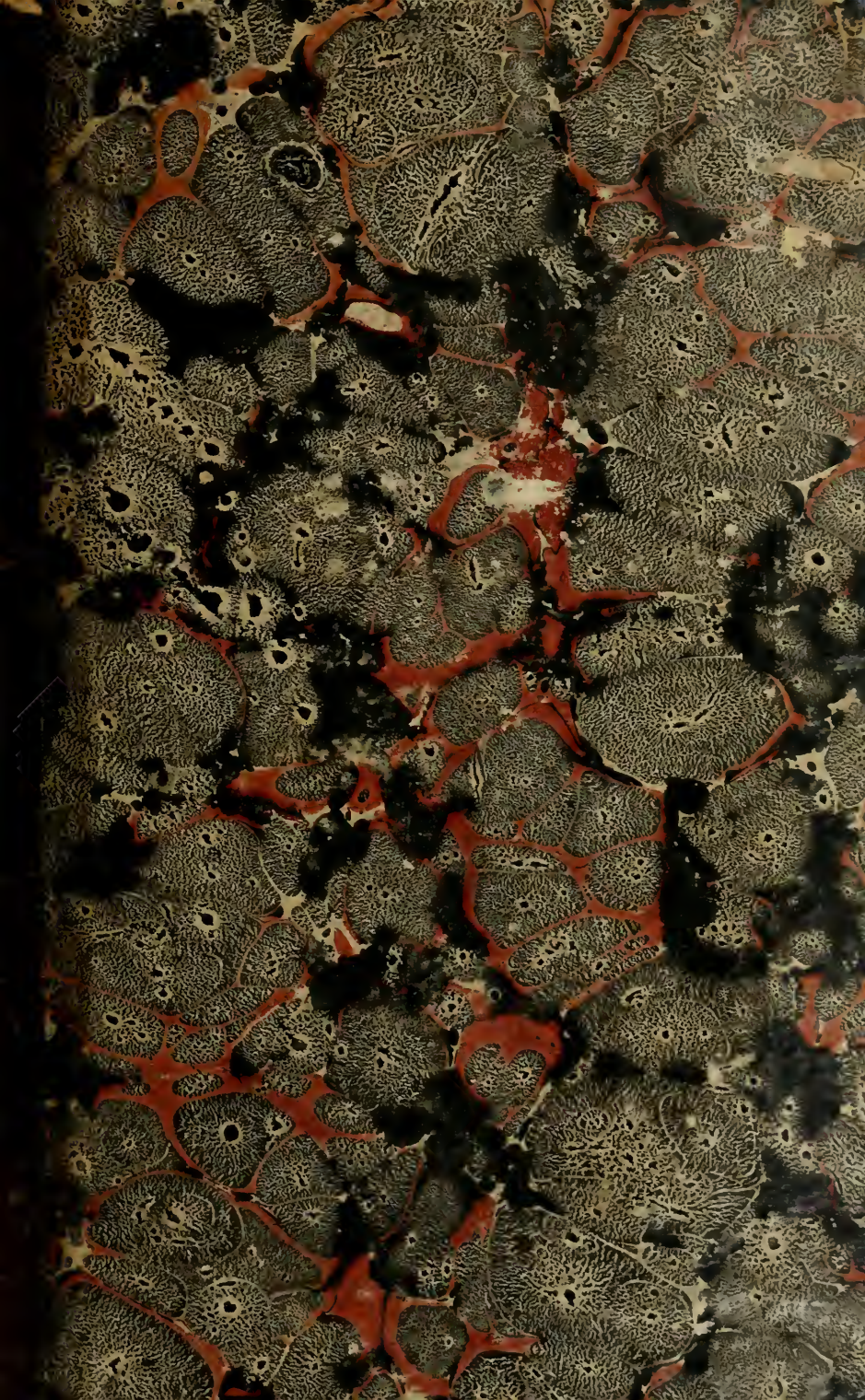


UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvresphilosop01lame

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE Mr. DE LA METTRIE.

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

Fr... Le... one
omn...
Federico

A BERLIN.

M. DCC. LXXIV.

TABLE

DES

CHAPITRES.

CHAP. I. *Exposition de l'ouvrage.*
CHAP. II. *De la Matiere.*
CHAP III. *De l'étendue de la matiere.*
CHAP. IV. *Des propriétés mechaniques passives de la matiere, dépendantes de l'étendue.*
CHIP. V. *De la puissance motrice de la matiere.*
CHAP. VI. *De la faculté sensitive de la matiere.*
CHAP. VII. *Des formes substantielles.*
CHAP. VIII. *De l'ame végétative.*
CHAP. IX. *De l'ame sensitive des animaux.*
CHAP. X. *Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.*
§. I. *Des sens.*
§. II. *Méchanisme des sensations.*
§. III. *Loix des sensations.*
§. IV. *Que les sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.*
§. V. *Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.*
§. VI. *De la petitesse des idées.*
§. VII. *Différents sieges de l'ame.*
§. VIII. *De l'étendue de l'ame.*
§. IX. *Que l'être sensitif est par conséquent matériel.*
§. X. *De la mémoire.*
§. XI. *De l'imagination.*
§. XII. *Des passions.*
CHAP. XI. *Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.*
§. I. *Des inclinations & des appétits.*
§. II. *De l'instinct.*

§. III. *Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.*
§. IV. *De la pénétration & de la conception.*
CHAP. XII. *Des affections de l'ame sensitive.*
§. I. *Les sensations ; le discernement & les connoissances.*
§. II *De la volonté.*
§. III. *Du goût.*
§. IV. *Du génie.*
§. V. *Du sommeil & des rêves.*
§. VI. *Conclusion sur l'être sensitif.*
CHAP. XIII. *Des facultés intellectuelles, ou de l'ame raisonnable.*
§ I *Des perceptions.*
§. II. *De la liberté.*
§. III. *De la réflexion, &c.*
§. IV. *De l'arrangement des idées.*
§. V. *De la méditation, ou de l'Examen.*
§. VI. *Du Jugement.*
CHAP. XIV. *Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'ame raisonnable.*
CHAP. XV. *Histoires qui confirment que toutes nos idées viennent des sens.*
HIST I *Du Sourd de Chartres.*
HIST. II. *D'un Homme sans idées morales.*
HIST. III. *De d'Aveugle de Cheselden.*
HIST. IV. *Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.*
——*Réflexions sur l'éducation.*
HIST. V. *D'un enfant trouvé parmi des Ours.*
HIST. VI *Des hommes sauvages appellés* Satyres. *Belle conjecture d'Arnobe. Conclusion de l'ouvrage.*

TRAITÉ

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

JE me propoſe de prouver que la Philoſophie, toute contraire qu'elle eſt à la Morale & à la Religion, non ſeulement ne peut détruire ces deux liens de la ſociété, comme on le croit communément, mais ne peut que les reſſerrer & les fortifier de plus en plus. Une diſſertation de cette importance, ſi elle eſt bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces préfaces triviales, où l'auteur humblement à genoux devant le public, s'encenſe cependant avec ſa modeſtie ordinaire ; & j'eſpere qu'on ne la trouvera pas à la tête d'ouvrages de la nature de ceux que j'oſe réimprimer, malgré tous les cris d'une haine * qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux; vous verrez affichés de toutes parts :

« *Preuves de l'exiſtence de Dieu par les merveilles* » *de la nature.*

» *Preuves de l'immortalité de l'ame par la Géo-* » *métrie & l'Algebre.*

» *La religion prouvée par les faits.*

» *Théologie phyſique* ».

Et tant d'autres livres ſemblables. Liſez-les,

* Odium Theologicum.

ſans autre préparation, vous ſerez perſuadé que la philoſophie eſt par elle même favorable à la religion & à la morale, & qu'enfin l'étude de la nature eſt le plus court chemin pour arriver, tant à la connoiſſance de ſon adorable auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous enſuite à ce genre d'étude; & ſans embraſſer toute cette vaſte étendue de phyſique, de botanique, de chymie, d'hiſtoire naturelle, d'anatomie, ſans vous donner la peine de lire les meilleurs ouvrages des philoſophes de tous les ſiecles, faites-vous médecin ſeulement, & à coup sûr vous le ſerez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos déclamateurs, ſoit qu'ils faſſent retentir nos temples, ſoit qu'ils ſe récrient éloquemment dans leurs ouvrages ſur les merveilles de la nature; & ſuivant l'homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ſes divers âges, dans ſes paſſions, dans ſes maladies, dans ſa ſtructure, comparée à celle des animaux, vous conviendrez que la foi ſeule nous conduit à la croyance d'un être ſuprême; & que l'homme, organiſé comme les autres animaux, pour quelques dégrés d'intelligence de plus, ſoumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins ſubir le même ſort. Ainſi du faîte de cette immortalité glorieuſe, du haut de cette belle machine théologique, vous deſcendrez, comme d'une *gloire* d'opéra, dans ce parterre phyſique, d'où ne voyant partout autour de vous que matiere éternelle, & formes qui ſe ſuccedent & périſſent ſans ceſſe, confus, vous avouerez qu'une entiere deſtruction attend tous les corps animés. Et enfin ce tronc du ſyſtême des mœurs parfaitement déraciné par la philoſophie, tous les efforts qu'on a faits

pour concilier la philoſophie avec la morale, & la théologie avec la raiſon, vous paroîtront frivoles & impuiſſants.

Tel eſt le premier point de vue, & le plan de ce diſcours; avançons & développons toutes ces idées vagues & générales.

La philoſophie, aux recherches de laquelle tout eſt ſoumis, eſt ſoumiſe elle-même à la nature, comme une fille à ſa mere. Elle a cela de commun avec la vraie médecine, qu'elle ſe fait honneur de cet eſclavage, qu'elle n'en connoît point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'eſt pas puiſé dans le ſein même de la nature, tout ce qui n'eſt pas phénomenes, cauſes, effets, ſcience des choſes, en un mot, ne regarde en rien la philoſophie, & vient d'une ſource qui lui eſt étrangere.

Telle eſt la morale; fruit arbitraire de la politique, qui peut à juſte titre revendiquer ce qu'on lui a injuſtement uſurpé. Nous verrons dans la ſuite, pourquoi elle a mérité d'être miſe au nombre des parties de la philoſophie, à laquelle il eſt évident que proprement elle n'appartient pas.

Les hommes ayant formé le projet de vivre enſemble, il a fallu former un ſyſtême de mœurs politiques, pour la ſureté de ce commerce: & comme ce ſont des animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *ſpontanément* au bien-être, *per fas & nefas*, ceux qui par leur ſageſſe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont ſagement appellé la religion au ſecours des regles & des loix, trop ſenſées, pour pouvoir prendre une autorité abſolue ſur l'impétueuſe imagination d'un peuple turbulent

& frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un bandeau ſacré; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ſtupéfait les merveilles dont elle eſt avide; merveilles qui la contiennent, ô prodige! d'autant plus qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la morale & de la religion, on a prudemment ajouté celui des ſupplices. Les bonnes, & ſur-tout les grandes actions n'ont point été ſans récompenſe, ni les mauvaiſes ſans punition, & le funeſte exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les gibets, les roues, les potences, les échafauds, ſans ces hommes vils, rebut de la nature entiere, qui pour de l'argent étrangleroient l'univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuſes machines, le plus foible n'eût point été à l'abri du plus fort.

Puiſque la morale tire ſon origine de la politique, comme les loix & les bourreaux; il s'enſuit qu'elle n'eſt point l'ouvrage de la nature, ni par conſéquent de la philoſophie, ou de la raiſon, tous termes ſynonymes.

De là encore il n'eſt pas ſurprenant que la philoſophie ne conduiſe point à la morale, pour ſe joindre à elle, pour prendre ſon parti, & l'appuyer de ſes propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduiſe, comme à l'ennemi, pour l'exterminer; ſi elle marche à elle, le flambeau à la main, c'eſt pour la reconnoître en quelque ſorte, & juger de ſang froid de la différence eſſentielle de leurs intérêts.

Autant les choſes ſont différentes des mœurs,

le ſentiment des loix, & la vérité de toute convention arbitraire, autant la philoſophie eſt différente de la morale; ou ſi l'on veut, autant la morale de la nature (car elle a la ſienne) differe de celle qu'un art admirable a ſagement inventée. Si celle-ci paroît pénétrée de reſpect pour la céleſte ſource dont elle eſt émanée (la religion), l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la ſimple apparence, ni un moindre attachement à ſes goûts, ſes plaiſirs, & en général à la volupté. La religion eſt la bouſſole de l'une : le plaiſir celle de l'autre, entant qu'elle ſent; la vérité entant qu'elle penſe.

Ecoutez la premiere : elle vous ordonnera impérieuſement de vous vaincre vous mêmes; décidant ſans balancer que rien n'eſt plus facile, & que « pour être vertueux, il ne faut que » vouloir ». Prêtez l'oreille à la ſeconde; elle vous invitera à ſuivre vos penchants, vos amours & tout ce qui vous plaît : ou plutôt dès-lors vous les avez déjà ſuivis. Eh! que le plaiſir qu'elle nous inſpire, nous fait bien ſentir, ſans tant de raiſonnements ſuperflus, que ce n'eſt que par lui qu'on peut être heureux!

Ici, il n'y a qu'à ſe laiſſer doucement aller aux agréables impulſions de la nature : là il faut ſe roidir, ſe *regimber* contr'elle Ici, il ſuffit de ſe conformer à ſoi-même, d'être ce qu'on eſt, & en quelque ſorte, de ſe reſſembler; là, il faut reſſembler aux autres malgré ſoi, vivre & preſque penſer comme eux. Quelle comédie!

Le philoſophe a pour objet ce qui lui paroît

vrai, ou faux, abſtraction faite de toutes conſéquences : le légiſlateur, peu inquiet de la vérité, craignant même peut-être (faute de philoſophie, comme on le verra) qu'elle ne tranſpire, ne s'occupe que du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal moral. D'un côté, tout ce qui paroît être dans la nature, eſt appelle vrai ; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y eſt point, à tout ce qui eſt contredit par l'obſervation & par l'expérience : de l'autre, tout ce qui favoriſe la ſociété eſt décoré du nom de juſte, d'équitable, &c. tout ce qui bleſſe ſes intérêts, eſt flétri du nom d'injuſte ; en un mot, la morale conduit à l'équité, à la juſtice, &c. & la philoſophie, tant leurs objets ſont divers, à la vérité.

La morale de la nature, ou de la philoſophie, eſt donc auſſi différente de celle de la religion & de la politique, mere de l'une & de l'autre, que la nature l'eſt de l'art. Diamétralement oppoſées, juſqu'à ſe tourner le dos, qu'en faut-il conclure, ſinon que la philoſophie eſt abſolument inconciliable avec la morale, la religion & la politique. Rivales triomphantes dans la ſociété, honteuſement humiliées dans la ſolitude du cabinet & au flambeau de la raiſon : humiliées ſur tout par les vains efforts mêmes que tant d'habiles gens ont fait pour les accorder enſemble.

La nature auroit-elle tort d'être ainſi faite, & la raiſon de parler ſon langage, d'appuyer ſes penchants & de favoriſer tous ſes goûts ? La ſociété d'un autre côté auroit-elle tort à à ſon tour de ne pas ſe mouler ſur la nature ?

Il eſt ridicule de demander l'un, & tout-à fait extravagant de propoſer l'autre.

Mauvais moule ſans doute pour former une ſociété, que celui d'une raiſon, ſi peu à la portée de la plupart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée, peuvent ſeuls en ſentir l'importance & le prix! Mais auſſi, plus mauvais moule encore pour former un philoſophe, celui des préjugés & des erreurs qui ſont la baſe fondamentale de la ſociété.

Cette réflexion n'a point échappé à la prudence des légiſlateurs éclairés; ils ont trop bien connu les animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aiſément croire aux hommes ce qu'ils deſirent; on leur perſuade ſans peine ce qui flatte leur amour propre; & ils étoient d'autant plus faciles à ſéduire, que leur ſupériorité ſur les autres animaux les avoit déjà aidés à ſe laiſſer éblouir. Ils ont cru qu'un peu de boue organiſée pouvoit être immortelle.

La nature déſavoue cependant cette doctrine puérile: c'eſt comme une écume qu'elle rejete & laiſſe au loin ſur le rivage de la mer Théologique; &, ſi l'on me permet de continuer de parler métaphoriquement, j'oſerois dire que tous les rayons qui partent du ſein de la nature, fortifiés & comme réfléchis par le précieux miroir de la philoſophie, détruiſent & mettent en poudre un dogme qui n'eſt fondé que ſur la prétendue utilité morale dont il peut être. Quelle preuve en demandez-vous? Mes ouvrages mêmes, puiſqu'ils ne tendent qu'à ce but, ainſi que tant d'autres beaucoup mieux faits, ou plus ſavants, s'il faut l'être pour démontrer ce qui

ſaute aux yeux de toutes parts : qu'il n'y a qu'une vie, & que l'homme le plus ſuperbe, les établit en vain ſur une vanité mortelle comme lui. Oui, & nul ſage n'en di convient, l'orgueilleux monarque meurt tout en entier, comme le ſujet modeſte & le chien fidele : vérité terrible, ſi l'on veut, mais pour ces eſprits dont l'enfance eſt l'âge éternel; ces eſprits auxquels un fantôme fait peur; car elle ne laiſſe pas plus de doute que de crainte chez ceux qui ſont tant ſoit peu capables de réfléchir, chez ceux qui ne détournent pas la vue de ce qui la frappe à chaque inſtant d'une façon ſi vive & ſi claire; chez ceux enfin qui ont acquis, pour le dire ainſi, plus de maturité que d'adoleſcence.

Mais ſi la philoſophie eſt contraire aux conventions ſociales, aux principaux dogmes de la religion, aux mœurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux! Elle ſappe l'édifice de la politique par ſes fondements!

Eſprits ſans profondeur, & ſans juſteſſe, quelle terreur panique vous effarouche! Quel jugement précipité vous emporte au-delà du but & de la vérité! Si ceux qui tiennent les rênes des Empires, ne réfléchiſſoient pas plus ſolidement, ô le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit! La philoſophie priſe pour un poiſon dangereux, la philoſophie, ce ſolide pivot de l'éloquence, cette lymphe nourriciere de la raiſon, ſeroit proſcrite de nos converſations, & de nos écrits; impérieuſe & tyrannique reine, on n'oſeroit en prononcer même le nom, ſans craindre la Sibérie : & les philoſophes chaſſés & bannis, comme perturbateurs, auroient le même ſort qu'autrefois les prétendus médecins de Rome.

Non, erreur sans doute, non la philosophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la société. Le poison est dans les écrits des philosophes, comme le bonheur dans les chansons, ou comme l'esprit dans les bergers de Fontenelle. On chante un bonheur imaginaire; on donne aux bergers dans une églogue un esprit qu'ils n'ont pas : on suppose dangereux ce qui est bien éloigné de l'être : car la sappe dont nous avons parlé, bien différente de celle de nos tranchées, est idéale, métaphysique, & par conséquent elle ne peut rien détruire, ni renverser, si ce n'est hypothétiquement. Or qu'est ce que renverser dans une hypothese les usages introduits & accrédités dans la vie civile? C'est n'y point toucher réellement, & les laisser dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma these par des raisonnements sans replique.

De la contradiction de principes d'une nature aussi diverse que ceux de la philosophie & de la politique; de principes dont le but & l'objet sont essentiellement différents, il ne s'ensuit nullement que les uns réfutent ou détruisent les autres. Il n'en est pas des spéculations philosophiques, aux principes reçus dans le monde, & de la croyance nécessaire (je le suppose) à la sûreté du commerce des hommes, comme de la théorie à la pratique de cet art. Ici, l'une a une influence si directe, si absolue sur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chirac enflé le mauvais chemin! Là, des méditations philosophiques, aussi innocentes que leurs auteurs, ne peuvent corrompre ou empoisonner la pratique de la société, qui n'a point d'usages respectés par le peuple, si comiques & si ridicules qu'ils soient, auxquels tout philosophe

n'applaudiſſe auſſi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le ſont le moins : fort fâché ſans doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt paſſe pour faire la tranquillité publique.

La raiſon pour laquelle deux choſes auſſi contraires en apparence, ne ſe nuiſent cependant en aucune maniere, c'eſt donc que leurs objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant auſſi divers, auſſi éloigné l'un de l'autre, auſſi oppoſé, que l'orient & l'occident. Nous verrons dans la ſuite que loin de ſe détruire, la philoſophie & la morale peuvent très bien agir & veiller de concert à la ſûreté du public; nous verrons que ſi l'une influe ſur l'autre, ce n'eſt qu'indirectement, mais toujours à ſon avantage; de ſorte que, comme je l'ai dit d'abord, les nœuds de la ſociété ſont reſſerrés par ce qui ſemble à la premiere vue, devoir les rompre & les diſſoudre : Paradoxe plus ſurprenant encore que le premier, & qui ne ſera pas moins clairement démontré, à ce que j'eſpere, à la fin de ce diſcours.

Quelle lumiere affreuſe ſeroit celle de la philoſophie, ſi elle n'éclairoit les uns, qui ſont en ſi petit nombre, que pour la perte & la ruine des autres, qui compoſent preſque tout l'univers !

Gardons nous de le penſer. Les perturbateurs de la ſociété n'ont été rien moins que des philoſophes, comme on le verra plus loin; & la philoſophie, amoureuſe de la ſeule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la nature, incapable de témérité & d'uſurpation, n'a jamais empiété ſur les droits de la politique. Quel eſt le philoſophe en effet, ſi hardi qu'on veuille le ſuppoſer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la morale, comme

j'oſe le faire dans mon *Anti Sénèque*, diſconvient que les intérêts du public ne ſoient pas d'un tout autre prix que ceux de la philoſophie?

La politique, entourée de ſes miniſtres, va criant dans les places publiques, dans les chaires, & preſque ſur les toits : *Le corps n'eſt rien, l'ame eſt tout; mortels, ſauvez-vous, quoiqu'il vous en coûte.* Les philoſophes rient, mais ils écrivent tranquillement ; pour apôtres & pour miniſtres, ils n'ont qu'un petit nombre de ſectateurs auſſi doux & auſſi paiſibles qu'eux, qui peuvent bien ſe réjouir d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuſe acquiſition de quelques beaux génies, mais qui ſeroient au déſeſpoir de ſuſpendre un moment le grand courant des choſes civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverſer.

Les prêtres déclament, échauffent les eſprits par des promeſſes magnifiques, bien dignes d'enfler un ſermon éloquent; ils prouvent tout ce qu'ils avancent, ſans ſe donner la peine de raiſonner ; ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à Dieu ſait quelles autorités apocryphes & leurs foudres ſont prêts à écraſer & réduire en poudre quiconque eſt aſſez raiſonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la raiſon. Que les philoſophes ſe conduiſent plus ſagement! Pour ne rien promettre, ils n'en ſont pas quittes à ſi bon marché ; ils paient en choſes ſenſées & en raiſonnements ſolides, ce qui ne coûte aux autres que du poumon, & une éloquence auſſi vuide & auſſi vaine que leurs promeſſes. Sur le raiſonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a amais fait ni enthouſiaſte, ni ſecte, ni même théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement, que la philosophie la plus hardie n'est point essentiellement contraire aux bonnes mœurs, & ne traîne en un mot aucune sorte de danger à sa suite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penser & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquiescer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur, & qu'on suit avec la même fidélité ce qui paroît sage & utile? A quoi serviroit donc le flambeau de la physique? A quoi bon toutes ces curieuses observations? Il faudroit éteindre l'un, & dédaigner les autres; au lieu d'encourager, comme font les plus grands princes, les hommes qui se dévouent à ces laborieuses recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'énigme de l'homme? En ce cas plus on seroit philosophe, plus, ce qu'on n'a jamais pensé, on seroit mauvais citoyen. Enfin quel funeste présent seroit la vérité, si elle n'étoit pas toujours bonne à dire? Quel appanage superflu seroit la raison, si elle étoit faite pour être captivée & subordonnée? Soutenir ce système, c'est vouloir ramper, & dégrader l'espece humaine: croire qu'il est des vérités qu'il vaut mieux laisser éternellement ensevelies dans le sein de la nature, que de les produire au grand jour, c'est favoriser la superstition & la barbarie.

Qui vit en citoyen, peut écrire en philosophe.

Mais écrire en philosophe, c'est enseigner le Matérialisme! — Eh bien! quel mal! Si ce matérialisme est fondé, s'il est l'évident résultat de toutes les observations & expériences des plus grands philosophes & médecins; si l'on n'embrasse ce système, qu'après avoir attentivement suivi la

nature, fait les mêmes pas assidument avec elle dans toute l'étendue du régne animal, & pour ainsi dire, après avoir approfondi l'homme dans tous ses âges & dans tous ses états? Si l'orthodoxe suit le philosophe plutôt qu'il ne l'évite; s'il ne cherche ni ne forge exprès sa doctrine, s'il la rencontre en quelque sorte, qu'elle se trouve à la suite de ses recherches & comme sur ses pas, est ce donc un crime de la publier? La vérité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on se baissât en quelque sorte pour la ramasser?

Voulez-vous d'autres arguments favorables à l'innocence de la philosophie? Dans la foule qui se présente, je ne choisirai que les plus frappants.

La Motte le Vayer a beau dire que la mort est préférable à la mendicité; non-seulement cela ne dégoûte point de la vie ces *objets dégoûtants de la pitié publique*, (eh! quel si grand malheur, s'il étoit possible que ces malheureux, accessibles à cette façon de penser, délivrassent la société d'un poids plus qu'inutile à la terre)! mais quel est l'infortuné mortel, qui du faîte de la fortune précipité dans un abyme de misere, ait, en conséquence de cette proposition philosophique, attenté à ses jours?

Les Stoïciens ont beau crier: *sors de la vie, si elle t'est à charge; il n'y a ni raison, ni gloire à rester en proie à la douleur, ou à la pauvreté; délivres-toi de toi même, rends-toi insensible, comme heureux, à quelque prix que ce soit.* On ne se tue pas plus pour cela, qu'on ne tue les autres; & on n'en vole pas davantage, soit qu'on ait de la religion, soit qu'on n'en ait pas. L'instinct, l'espérance (divinité qui sourit aux malheureux, senti-

ment qui meurt le dernier dans l'homme), & la potence, y ont mis bon ordre. On ne se prive de la vie, que par un sentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'est, sentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les philosophes & leurs livres n'entrent pour rien. Telle est la source du Suicide, & non tout système solidement raisonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthousiasme, qui faisoit chercher la mort aux lecteurs d'Hégésias.

C'est ainsi que, quoiqu'il soit permis, suivant la loi de la Nature & Pufendorf de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus pressante extrémité, on n'ose cependant se faire justice à soi même par une violence si légitime & si indispensable en apparence, parce que les loix la punissent, trop sourdes, hélas ! aux cris de la nature aux abois. Tant il est vrai, pour le dire en passant, que si les loix ont en général raison d'être severes, elles trouvent quelquefois de justes motifs d'indulgence ; car puisque le particulier renonce sans cesse à lui-même en quelque sorte, pour ne point toucher aux droits du public ; les loix qui les protegent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me semble, rebattre de leur rigoureuse sévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur ressemblent, se prêter à des besoins mutuels, & enfin ne point tomber en des contradictions si barbares avec leurs freres.

Le moyen de souscrire aux moindres inconvénients d'une science qui a mérité le suffrage & la vénération des plus grands hommes de tous les

ſiecles ! Les matérialiſtes ont beau prouver que l'homme n'eſt qu'une machine, le peuple (1) n'en croira jamais rien. Le même inſtinct qui le retient à la vie, lui donne aſſez de vanité pour croire ſon ame immortelle, & il eſt trop fou & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vanité-là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entraîné, comme on l'eſt ſur-tout par ce qu'on nomme premier mouvement ; il en aura cependant, il en ſera pourſuivi ; on ne ſe dépouille point ſur une ſimple lecture, de *principes* ſi *accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conſcience ne ſe racornit qu'à force de ſcélérateſſe & d'infamie, pour leſquelles, loin d'y inviter, à Dieu ne plaiſe ! J'ai tâché d'inſpirer toute l'horreur, dont je ſuis moi-même pénétré. Ainſi chanſons pour la multitude, que tous nos écrits : raiſonnements frivoles, pour qui n'eſt point préparé à en recevoir le germe ; pour ceux qui le ſont, nos hypotheſes ſont également ſans danger. La juſteſſe & la pénétration de leur génie a mis leur cœur en ſûreté, devant ces hardieſſes, &, ſi j'oſe le dire, ces *nudités d'eſprit*.

Mais quoi, les hommes vulgaires ne pourroient-ils être enfin ſéduits par quelques lueurs philoſophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumieres, que la philoſophie ſemble aujourd'hui verſer à pleines mains ? Et comme on prend beaucoup de ceux avec leſquels on vit, ne peut-on pas facilement adopter les opinions hardies, dont les livres philoſophiques ſont remplis, moins à la

(1) Quel ſi grand mal, quand il le croiroit ? Graces à la ſévérité des loix, il pourroit être *Spinoſiſte*, ſans que la ſociété eût rien à craindre de la deſtruction des autels, où ſemble conduire ce hardi ſyſtême.

vérité, (quoiqu'on penſe ordinairement le contraire), aujourd hui qu'autrefois.

Les vérités philoſophiques ne ſont que des ſyſtêmes, dont l'auteur qui a le plus d'art, d'eſprit & de lumieres, eſt le plus ſéduiſant; ſyſtêmes où chacun peut prendre ſon parti, parce que le pour n'eſt pas plus démontré que le contre pour la plupart des lecteurs; parce qu'il n'y a d'un coté & de l'autre; que quelques degrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent notre *aſſentiment*, & même que les ſeuls *bons* eſprits, (eſprits plus rares que ceux qu'on appelle *beaux*), peuvent ſentir, ou ſaiſir Combien de diſputes, d'erreurs, de haines & de contradictions, a enfanté la fameuſe queſtion de la liberté, ou du fataliſme! Ce ne ſont que des hypotheſes cependant. L'eſprit borné, ou illuminé, croyant à la doctrine de mauvais cahiers qu'il nous débite d'un air ſuffiſant, s'imagine bonnement que tout eſt perdu, morale, religion, ſociété, s'il eſt prouvé que l'homme n'eſt pas libre. L'homme de génie au contraire, l'homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du problême, quelle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eû égard à la ſociété. Pourquoi? C'eſt qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les relations délicates & dangereuſes, dont ſa théorie paroit menacer J'ai cru prouver que les remords ſont des préjugés de l'éducation, & que l'homme eſt une machine qu'un fataliſme abſolu gouverne impérieuſement: j'ai pu me tromper, je veux le croire: mais ſuppoſé, comme je penſe ſincérement, que cela ſoit philoſophiquement vrai: qu'importe? Toutes ces queſtions peuvent être miſes dans la claſſe du point mathématique, qui

qui n'exiſte que dans la tête des géometres, & de tant de problêmes de géométrie & d'algebre, dont la ſolution claire & idéale montre toute la force de l'eſprit humain; force qui n'eſt point ennemie des loix, théorie innocente & de pure curioſité, qui eſt ſi peu reverſible à la pratique, qu'on n'en peut faire plus d'uſage, que de toutes ces vérités métaphyſiques de la plus haute géométrie.

Je paſſe à de nouvelles réflexions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéiſme eſt aboli par les loix, en ſommes-nous plus honnêtes gens? Julien, apoſtat, valoit-il moins que chrétien? En étoit-il moins un grand homme, & le meilleur des princes? Le chriſtianiſme eût-il rendu Caton le cenſeur moins dur & moins féroce? Caton d'Utique moins vertueux? Cicéron moins excellent citoyen? &c. Avons-nous en un mot plus de vertus que les Païens? Non, & ils n'avoient pas moins de religion que nous; ils ſuivoient la leur, comme nous ſuivons la nôtre, c'eſt-à-dire fort mal, ou point du tout. La ſuperſtition étoit abandonnée au peuple & aux prêtres, croyants (1) mercénaires; tandis que les honnêtes gens, ſentant bien que pour l'être la religion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un Dieu, en croire pluſieurs, regarder la nature comme la cauſe aveugle & inexplicable de tous les phénomenes; ou ſéduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une intelligence ſuprême, plus incompréhenſible encore

(1) Pour la plupart.

que la nature ; croire que l'homme n'eſt qu'un animal comme un autre, ſeulement plus ſpirituel ; ou regarder l'âme comme une ſubſtance diſtincte du corps, & d'une eſſence immortelle : voilà le champ où les philoſophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raiſonner ; & cette guerre durera tant que cette *reine des hommes*, l'opinion, régnera ſur la terre ; voilà le champ où chacun peut encore aujourd'hui ſe battre, & ſuivre parmi tant d'étendards, celui qui rira le plus à ſa fortune, ou à ſes préjugés, ſans qu'on ait rien à craindre de ſi frivoles & ſi vaines eſcarmouches. Mais c'eſt ce que ne peuvent comprendre ces eſprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux : ils ſe noient dans cette mer de raiſonnements. En voici d'autres qui par leur ſimplicité ſeront peut-être plus à la portée de tout le monde.

Comme le ſilence de tous les anciens auteurs prouve la nouveauté de certain mal immonde, celui de tous les écrivains ſur les maux qu'auroit cauſés la philoſophie, (dans la ſuppoſition qu'elle en cauſe, ou en peut cauſer), dépoſe en faveur de ſa bénignité & de ſon innocence.

Quant à la communication, ou ſi l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas poſſible. Chaque homme eſt ſi fortement convaincu de la vérité des principes dont on a imbu, & comme abreuvé ſon enfance ; ſon amour propre ſe croit ſi intéreſſé à les ſoutenir, & à n'en point démordre, que quand j'aurois la choſe auſſi fortement à cœur, qu'elle m'eſt indifférente, avec toute l'éloquence de Cicéron, je ne pourrois convaincre perſonne d'être dans

l'erreur. La raiſon en eſt ſimple ; ce qui eſt clair & démontré pour un philoſophe, eſt obſcur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le ſont pas, principalement s'ils ne ſont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'eſprit du peuple ſe moule jamais ſur celui des philoſophes, trop au deſſus de ſa portée. Il en eſt comme de ces inſtruments à ſons graves & bas qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçants de pluſieurs autres, ou comme d'une baſſe-taille, qui ne peut s'élever aux ſons raviſſants de la haute-contre. Il n'eſt pas plus poſſible à un eſprit ſans nulle teinture philoſophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'eſprit d'un phyſicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raiſonner auſſi mal. Ce ſont deux phyſionomies qui ne ſe reſſembleront jamais, deux inſtruments, dont l'un eſt tourné, cizelé, travaillé; l'autre brut, & tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Enfin le pli eſt fait ; il reſtera ; il n'eſt pas plus aiſé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de deſcendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raiſonne à vuide, il ne fait, comme on dit, que battre la campagne ; ou, ce qui revient au même, que rappeller & remâcher, (s'il les ſait), tous ces pitoyables arguments de nos écoles & de nos pédants; tandis que l'habile homme ſuit pas à pas la nature, l'obſervation & l'expérience, n'accorde ſon ſuffrage qu'aux plus grands degrés de probabilité & de vraiſemblance, & ne tire enfin des conſéquences rigoureuſes & immédiates, dont tout bon eſprit eſt frappé, que de faits

qui ne ſont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penſer, de parler, de geſticuler, de ceux avec qui l'on vit; mais cela ſe fait peu à peu, par imitation machinale, comme les cuiſſes ſe remuent à la vue & dans le ſens de celles de certains pantomimes : on y eſt préparé par degrés, & de plus fortes habitudes ſurmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes ? Le peuple ne vit point avec les philoſophes, il ne lit point de livres philoſophiques. Si par haſard il en tombe un entre ſes mains, ou il n'y comprend rien, ou s'il y conçoit quelque choſe, il n'en croit pas un mot; & traitant ſans façon de fous les philoſophes, comme les poëtes, il les trouve également dignes des petites maiſons.

Ce n'eſt qu'aux eſprits déjà éclairés, que la philoſophie peut ſe communiquer; elle n'eſt nullement à craindre pour ceux-là, comme on l'a vu. Elle paſſe cent coudées par-deſſus les autres têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi conſiſte l'eſſence de la fameuſe diſpute qui regne en morale entre les philoſophes & ceux qui ne le ſont pas. Choſe ſurprenante! Il ne s'agit que d'une ſimple diſtinction, diſtinction ſolide, quoique ſcholaſtique; elle ſeule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces eſpeces de guerres civiles, & réconcilier tous nos ennemis : je m'explique. Il n'y a rien d'abſolument injuſte. Nulle équité réelle, nuls vices,

nulle grandeur, nuls crimes abſolus. Politiques, religionnaires, accordez cette vérité aux philoſophes, & ne vous laiſſez pas forcer dans des retranchements où vous ſerez honteuſement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là eſt juſte, qui peſe la juſtice, pour ainſi dire, au poids de la ſociété; & à leur tour, les philoſophes vous accorderont, (dans quel temps l'ont-ils nié?) que telle action eſt relativement juſte ou injuſte, honnête ou déshonnête, vicieuſe ou vertueuſe, louable, infâme, criminelle, &c. Qui vous diſpute la néceſſité de toutes ces belles relations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raiſon d'avoir imaginé une autre vie, & tout ce magnifique ſyſtême de la religion, digne ſujet d'un poëme épique! Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *piquant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuſe eſpérance; tantôt en les tenant en reſpect par les plus effrayantes menaces? On vous accorde encore, ſi vous voulez, que tous ces bourreaux imaginaires de l'autre vie, ſont cauſe que les nôtres ont moins d'occupation: que la plupart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (1) *manieres de s'élever dans le monde*, dont parle le docteur Swift, que parce qu'ils craignent les tourments de l'enfer.

Oui, vous avez raiſon, magiſtrats, miniſtres, légiſlateurs, d'exciter les hommes par tous les moyens poſſibles, moins à faire un bien dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la ſociété, qui eſt

(1) La potence.

votre point capital, puiſque vous y trouvez votre ſûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder auſſi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités ſpéculatives ne ſont point dangereuſes, & que quand je prouverai que l'autre vie eſt une chimere, cela n'empêchera pas le peuple d'aller ſon train, de reſpecter la vie & la bourſe des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je ne crois à ce qui me ſemble la vérité même. Nous connoiſſons comme vous cette Hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules & imbécilles; nous ſavons combien il eſt difficile de mener un animal qui ne ſe laiſſe point conduire, nous applaudiſſons à vos loix, à vos mœurs & à votre religion même, preſqu'autant qu'à vos potences & à vos échafauds. Mais à la vue de tous les hommages que nous rendons à la ſageſſe de votre gouvernement, n'êtes-vous point tenté d'en rendre à votre tour à la vérité de nos obſervations, à la ſolidité de nos expériences, à la richeſſe enfin, & à l'utilité, qui plus eſt, de nos découvertes? Par quel aveuglement ne voulez-vous point ouvrir les yeux à une ſi éclatante lumiere? Par quelle baſſeſſe dédaignez-vous d'en faire uſage? Par quelle barbare tyrannie, qui plus eſt, troublez-vous dans leurs cabinets, ces hommes tranquilles qui honorent l'eſprit humain & leur patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, ſi vous pouvez, même d'exemple.

Que vous connoiſſez peu le philoſophe, ſi vous le croyez dangereux!

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus vraies. Le philoſophe eſt homme, & par conſéquent il n'eſt pas exempt de toutes paſſions ; mais elles ſont réglées, & pour ainſi dire, circonſcrites par le compas même de la ſageſſe ; c'eſt pourquoi elles peuvent bien le porter à la volupté, (eh ! pourquoi ſe refuſeroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmants plaiſirs, pour leſquels on diroit que ſes ſens ont été viſiblement faits ?) mais elles ne l'engageront, ni dans le crime, ni dans le déſordre. Il ſeroit bien fâché qu'on pût accuſer ſon cœur de ſe reſſentir de la liberté, ou ſi l'on veut, de la licence de ſon eſprit. N'ayant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté que de l'autre ; modele d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la ſuit avec rigueur ; en diſputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis-à-vis de la ſociété. Parlez, ames vulgaires, qu'exigez vous de plus ?

N'accuſons point les philoſophes d'un déſordre dont ils ſont preſque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la reflexion du plus bel eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke & autres métaphyſiciens de la même trempe ; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux philoſophes de la fabrique de Montagne, de St. Evremond ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans la patrie ; ce ſont des theologiens, eſprits turbulents qui font la guerre aux hommes, pour ſervir un Dieu de paix.

Mais tirons le rideau ſur les traits les plus affreux de notre hiſtoire, & ne comparons point

le fanatiſme & la philoſophie. On ſait trop qui des deux a armé divers ſujets contre leurs rois, monſtres vomis du fond des cloîtres par l'aveugle ſuperſtition, plus dangereuſe cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le Déiſme ou même l'Athéiſme, ſyſtêmes égaux pour la ſociété, nullement blâmables, quand ils ſont l'ouvrage, non d'une aveugle débauche, mais d'une réflexion éclairée : mais c'eſt ce qu'il m'importe de prouver en paſſant.

N'eſt-il pas vrai qu'un Déiſte ou un Athée, comme tel, ne fera point à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque ſource que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, ſoit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, ſoit de l'amour propre, qui paroît le principal moteur de nos actions? Pourquoi? Parce qu'il n'y a aucune relation néceſſaire, entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais citoyen. De là vient que dans l'hiſtoire des Athées, je n'en trouve pas un ſeul qui n'ait mérité des autres & de ſa patrie. Mais ſi c'eſt l'humanité même, ſi c'eſt ce ſentiment inné de tendreſſe qui a gravé cette loi dans ſon cœur, il ſera humain, doux, honnête, affable, généreux, déſintéreſſé; il aura une vraie grandeur d'ame, & il réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus ſociales qui le ſuppoſent.

La vertu peut donc prendre dans l'Athée les racines les plus profondes, qui ſouvent ne tiennent, pour ainſi dire, qu'à un fil ſur la ſurface d'un cœur dévot. C'eſt le ſort de tout ce qui part d'une heureuſe organiſation; les ſentiments qui

naiſſent avec nous ſont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pu mettre en queſtion, ſi un Déiſte, ou un Spinoſiſte, pouvoit être honnête homme? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cœlo diſtant.* J'aimerois autant m'étonner, comme certains catholiques, de la bonne foi d'un proteſtant.

Il n'eſt pas plus raiſonnable, à mon avis, de demander ſi une ſociété d'athées pourroit ſe ſoutenir. Car pour qu'une ſociété ne ſoit point troublée, que faut-il? Qu'on reconnoiſſe la vérité des principes qui lui ſervent de baſe? Point du tout. Qu'on en reconnoiſſe la ſageſſe? ſoit. La néceſſité? ſoit encore, ſi l'on veut, quoiqu'elle ne porte que ſur l'ignorance & l'imbécillité vulgaire. Qu'on les ſuive? Oui: oui ſans doute, cela ſuffit. Or quel eſt le Déiſte, ou l'Athée, qui penſant autrement que les autres, ne ſe conforme pas cependant à leurs mœurs? Quel eſt le matérialiſte, qui plein, & comme gros de ſon ſyſtême, (ſoit qu'il garde intérieurement ſa façon de penſer, & n'en parle qu'à ſes amis, ou à des gens verſés comme lui dans les plus hautes ſciences, ſoit que par la voie de la converſation, & ſur-tout par celle de l'impreſſion, il en ait accouché & fait confidence à tout l'univers;) quel eſt, dis-je, l'Athée qui aille de ce même pas voler, violer, brûler, aſſaſſiner, & s'immortaliſer par divers crimes? Hélas! Il eſt trop tranquille, il a de trop heureux penchants pour chercher une odieuſe & exécrable immortalité; tandis que par la beauté de ſon génie, il peut auſſi bien ſe peindre dans la mémoire

des hommes, qu'il a été agréable pendant sa vie par la politesse & la douceur de ses mœurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récompense ? qui l'empêche de se livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort ?

O l'ingénieuse & admirable réflexion ! Qui vous en empêche vous-mêmes, ardents *spiritualistes* ? Le Diable. La belle machine & le magnifique *épouventail* ! Le philosophe, que ce seul nom fait rire, est retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorsqu'il a le malheur, ce qui est rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre : ainsi ne partageant point vos frayeurs de l'enfer, qu'il foule à ses pieds, comme Virgile & toute la savante antiquité, par là même il est plus heureux que vous.

Non seulement je pense qu'une société d'athées philosophes se soutiendroit très-bien, mais je crois qu'elle se soutiendroit plus facilement qu'une société de dévots, toujours prêts à sonner l'alarme sur le mérite & la vertu des hommes souvent les plus doux & les plus sages. Je ne prétends pas favoriser l'athéisme, à Dieu ne plaise ! mais examinant la chose en physicien désintéressé, roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le cœur patriote m'en serviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés sont les premiers rois. Le moyen de refuser sa confiance à des esprits amis de la paix, ennemis du désordre & du trouble, à des esprits de sang froid, dont l'imagination ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mûr examen, en philosophes, tantôt portant l'étendard de la vérité, en face

même de la politique, tantôt favorisant toutes ses conventions arbitraires, sans se croire, ni être véritablement pour cela coupable, ni envers la société, ni envers la philosophie.

Quel sera maintenant, je le demande, le subterfuge de nos antagonistes? Les ouvrages licencieux & hardis des matérialistes; cette volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plupart ne se refusent pas plus que moi? Mais quand du fond de leur cœur, elle ne feroit que passer & couler lubriquement dans leur plume libertine; quand, le livre de la nature à la main, les philosophes montant sur les épaules les uns des autres, nouveaux géants, escaladeroient le ciel, quelle conséquence si fâcheuse à en tirer! Jupiter n'en sera pas plus détrôné, que les usages de l'Europe ne seroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carriere à son génie, ou à son imagination, sans que cela dispose contre les mœurs de l'écrivain le plus audacieux? La plume à la main, on se permet plus de choses dans une solitude qu'on veut égaler, que dans une Société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'écrivains masqués par leurs ouvrages, le cœur en proie à tous les vices, ont le front d'écrire sur la vertu, semblables à ces prédicateurs, qui sortant des bras d'une jeune pénitente qu'ils ont convertie (à leur maniere) viennent dans des discours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chasteté! Combien d'autres, croyant à peine en Dieu, pour faire fortune, se sont montrés dans de pieux écrits les apôtres de livres apocryphes, dont ils se moquent eux-mêmes le soir à la taverne avec leurs

amis : ils rient de ce pauvre public qu'ils ont *leurré*, comme faiſoit peut être Sénèque, qu'on ne ſoupçonne pas d'avoir eu le cœur auſſi pur & auſſi vertueux que ſa plume. Plein de vices & de richeſſes, n'eſt-il pas ridicule & ſcélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté ?

Mais pour en venir à des exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon ſujet, le ſage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivants, a parſumé ſes ouvrages d'un aſſez grand nombre de paſſages obſcenes, & de réflexions qui ne le ſont pas moins. Pourquoi ? Pour réjouir & divertir un eſprit fatigué. Il faiſoit à peu près comme nos prudes ; il accordoit à ſon imagination un plaiſir qu'il refuſoit à ſes ſens ; plaiſir innocent, qui réveille l'ame & la tient plus long-temps en haleine. C'eſt ainſi que la gaieté des objets, dont le plus ſouvent dépend la nôtre, eſt néceſſaire aux poëtes : c'eſt elle qui fait éclore ces graces, ces amours, ces fleurs, & toute charmante volupté qui coule du pinceau de la nature, & que reſpirent les vers d'un Voltaire, d'un Arnaud, ou de ce roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Combien d'auteurs gais, voluptueux, ont paſſé pour triſtes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs romans, ou dans leurs tragédies ! Un homme très-aimable, qui n'eſt rien moins que triſte, (ami du plus grand des rois, allié à une des plus grandes maiſons d'Allemagne, eſtimé, aimé de tous ceux qui le connoiſſent ; jouiſſant de tant d'honneurs, de bien, de réputation, il ſeroit ſans doute fort à plaindre s'il l'étoit,) a paru tel à quelques lecteurs, dans ſon célebre *eſſai de Philo-*

ſophie morale. Pourquoi ? Parce qu'on lui ſuppoſe conſtamment la même ſenſation que nous laiſſent des vérités philoſophiques, plus faites pour mortifier l'amour propre du lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de ſatyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux ennemis des vices de leur temps ? Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchants & les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'eſt pas plus, qu'on n'eſt triſte, pour dire des choſes qui ne ſont ni agréables, ni flatteuſes : & comme un auteur gai & vif peut écrire ſur la mélancolie & la tranquillité, un ſavant heureux peut faire voir qu'en général l'homme eſt fort éloigné de l'être.

Si j'oſe me nommer après tant de grands hommes, que n'en a t-on pas dit, ô bon Dieu ! & que n'en a-t-on pas écrit ? Quels cris n'ont pas pouſſés les dévots, les médecins & les malades mêmes, dont chacun a épouſé la querelle de ſon charlatan ? Quelles plaintes ameres de toutes parts ? Quel journaliſte a refuſé un *glorieux* aſyle à mes calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même ? Quel vil gazetier de Gottingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré à belles dents ? Dans quelle maiſon dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité comme un autre cartouche ? Par qui ? Par des gens qui ne m'ont jamais vu ; par des gens irrités de me voir penſer autrement qu'eux, ſur-tout déſeſpérés de ma ſeconde fortune : par des gens enfin qui ont cru mon cœur coupable des démangeaiſons ſyſtématiques de mon eſprit. De quelle indignité n'eſt pas capable l'amour propre bleſſé dans ſes préjugés les plus mal fondés, ou dans ſa conduite la plus dépra-

vée! Foible roſeau tranſplanté dans une eau ſi trouble, ſans ceſſe agité par tous les vents contraires, comment ai-je pu y prendre une ſi ferme & ſi belle racine? Par quel bonheur entouré de ſi puiſſants ennemis, me ſuis-je ſoutenu, & même élevé malgré eux, juſqu'au trône d'un roi, dont la ſeule protection déclarée pouvoit enfin diſſiper, comme une vapeur maligne, un ſi cruel acharnement?

Oſons le dire, je ne reſſemble en rien à tous ces portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes écrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le ſont le plus, l'eſt encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaiſe intention à me reprocher: & ſi mon eſprit s'eſt égaré, (il eſt fait pour cela), mon cœur plus heureux ne s'eſt point égaré avec lui.

Ne ſe déſabuſera-t-on jamais ſur le compte des philoſophes & des écrivains? Ne verra-t-on point qu'autant le cœur eſt différent de l'eſprit, autant les mœurs peuvent différer d'une doctrine hardie, d'une ſatyre, d'un ſyſtême, d'un ouvrage quel qu'il ſoit.

De quel danger peuvent être les égarements d'un eſprit ſceptique qui vole d'une hypotheſe à une autre, comme un oiſeau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un degré de probabilité, demain ſéduit par un autre plus fort.

Pourquoi rougirois-je de flotter ainſi entre la vraiſemblance & l'incertitude? La vérité eſt-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empreſſement? Hélas! non; le ſort des meilleurs eſprits eſt de paſſer du berceau de

l'ignorance où nous naiſſons tous, dans le berceau du Pyrrhoniſme, où la plupart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, ſi je n'ai pas même daigné uſer contr'eux de ces ruſes & de ces ſtratagêmes qui ont mis tant d'auteurs à l'abri de nos juifs & de leurs ſynodes, il ne s'enſuit pas que je ſois un mauvais ſujet, un perturbateur, une *peſte* dans la ſociété; car tous ces *éloges* n'ont rien coûté à mes adverſaires. Quelle que ſoit ma ſpéculation dans le repos de mon cabinet, ma pratique dans le monde ne lui reſſemble gueres; je ne moraliſe pdint de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, ſalutaire, utile, avantageux: ici je préfere la vérité, comme philoſophe; là, l'erreur, comme citoyen; l'erreur eſt en effet plus à la portée de tout le monde; nourriture générale des eſprits, dans tous les temps & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbécilles mortels! Je ne parle point dans la ſociété de toutes ces hautes vérités philoſophiques, qui ne ſont point faites pour la multitude. Si c'eſt déshonorer un grand remede, que de le donner à un malade abſolument ſans reſſource, c'eſt proſtituer l'auguſte ſcience des choſes, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ſes myſteres, ont des yeux ſans voir, & des oreilles ſans entendre. En un mot, membre d'un corps dont je tire tant d'avantages, il eſt juſte que je me conduiſe ſans répugnance ſur des principes auxquels, (poſée la méchanceté de l'eſpece), chacun doit la ſûreté de ſa perſonne & de ſes biens. Mais

philoſophe, attaché avec plaiſir au char glorieux de la ſageſſe, m'élevant au-deſſus des préjugés, je gémis ſur leur néceſſité, faché que le monde entier ne puiſſe être peuplé d'habitants qui ſe conduiſent par raiſon.

Voilà mon ame toute nue. Pour avoir dit librement ce que je penſe, il ne faut donc pas croire que je ſois ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aie de mauvaiſes. *Si impura eſt pagina mihi, vita proba.* Je ne ſuis pas plus Spinoſiſte, pour avoir fait *l'homme machine*, & expoſé le *ſyſtême d'Epicure*; que méchant, pour avoir fait une ſatyre contre les plus charlatans de mes confreres; que vain, pour avoir critiqué nos beaux eſprits; que débauché, pour avoir oſé manier le délicat pinceau de la volupté. Enfin, quoique j'aie fait main baſſe ſur les remords, comme philoſophe, ſi ma doctrine étoit dangereuſe, (ce que je défie le plus acharné de mes ennemis de prouver), j'en aurois moi-même comme citoyen.

J'ai bien voulu au reſte avoir une pleine condeſcendance pour tous ces eſprits foibles, bornés, ſcrupuleux, qui compoſent le *ſavant* public; plus ils m'ont mal compris & mal interprété, plus ils ont repréſenté mon deſſein avec une injuſtice odieuſe, moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un ouvrage qui les a ſi fort & ſi mal à propos ſcandaliſés, ſéduits ſans doute par ces eſpeces d'abattis philoſophiques que j'ai faits des vices & des vertus; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la ſociété que je reſpecte & que j'aime, c'eſt que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire réimprimer le même écrit, retouché & refondu; uniquement à

la

la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de ſa majeſté un exemplaire complet de mes ouvrages. Devant un tel génie, on ne doit point craindre de paroître à découvert, ſi ce n'eſt à cauſe du peu qu'on en a.

Ah! ſi tous les princes étoient auſſi pénétrants, auſſi éclairés, auſſi ſenſibles au don précieux de l'eſprit, avec quel plaiſir & quel ſuccès, chacun ſuivant hardiment le talent qui l'entraîne, favoriſeroit le progrès des lettres, des ſciences, des beaux arts, & ſur tout de leur auguſte Souveraine, la philoſophie. On n'entendroit plus parler de ces fâcheux prejugés où l'on eſt, que cette ſcience trop librement cultivée, peut s'élever ſur les débris des loix, des mœurs, &c. on donneroit ſans crainte une libre carriere à ces beaux & puiſſants eſprits, auſſi capables de faire honneur aux arts par leurs lumieres, qu'incapables de nuire a la ſociété par leur conduite. Enfin, loin de gêner, de chagriner les ſeuls hommes, qui diſſipant peu à peu les ténebres de notre ignorance, peuvent éclairer l'univers, on les encourageroit au contraire par toutes ſortes de récompenſes & de bienfaits.

Il eſt donc vrai que la nature & la raiſon humaine, éclairées par la philoſophie & la religion, ſoutenue & comme étayée par la morale & la politique, ſont faites par leur propre conſtitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'enſuit pas pour cela, que la philoſophie, quoique théoriquement contraire à la morale & à la religion, puiſſe réellement détruire ces liens ſages & ſacrés. Il eſt auſſi prouvé que toutes ces guerres philoſophiques n'auroient au fond rien de dangereux ſans l'odieuſe haine théologique qui les ſuit; puiſqu'il ſuffit de définir,

de diſtinguer & de s'entendre, (choſe rare à la vérité) pour concevoir que la philoſophie & la politique ne ſe croiſent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'eſſentiel à démêler enſemble.

Voilà deux branches bien *élaguées*, ſi je ne me trompe ; paſſons à la troiſieme, & mon paradoxe ſera prouvé dans toute ſon étendue.

Quoique le reſſerrement des nœuds de la ſociété par les heureuſes mains de la philoſophie, paroiſſe un problême plus difficile à comprendre à la premiere vue, je ne crois cependant pas, après tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réflexions bien profondes pour le réſoudre.

Sur quoi n'étend-elle pas ſes aîles? A quoi ne communique-t-elle pas ſa force & ſa vigueur? Et de combien de façons ne veut-elle pas ſe rendre utile & recommandable?

Comme c'eſt elle qui traite le corps en médecine, c'eſt elle auſſi qui traite, quoique dans un autre ſens, les loix, l'eſprit, le cœur, l'ame, &c. c'eſt elle qui dirige l'art de penſer, par l'ordre qu'elle met dans nos idées ; c'eſt elle qui ſert de baſe à l'art de parler, & ſe mêle enfin utilement par-tout, dans la juriſprudence, dans la morale, dans la métaphyſique, dans la rhétorique, dans la religion, &c. oui utilement, je le répete, ſoit qu'elle enſeigne des vérités ou des erreurs.

Sans ſes lumieres, les médecins ſeroient réduits aux premiers tâtonnements de l'aveugle empiriſme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'art hypocratique.

Comment eſt-on parvenu à donner un air de doctrine, & comme une eſpece de corps ſolide,

au ſquelette de la métaphyſique? En cultivant la philoſophie, dont l'art magique pouvoit ſeul changer un *vuide Toricellien*, pour ainſi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce ſuffle fugitif, cet air de la vie, ſi facile à pomper de la machine pneumatique du Thorax.

Si la religion eût pu parler le langage de la raiſon, Nicole, cette belle plume du ſiecle paſſé, qui l'a ſi bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre ſecours?

Combien d'autres, ſoit d'excellents uſages, ſoit heureux abus de l'induſtrie des philoſophes! Qui a érigé la morale à ſon tour en eſpece de ſcience? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec ſa compagne, la méthaphyſique, dans le domaine de la ſageſſe dont elle fait aujourd'hui partie? Elle-même, la philoſophie. Oui, c'eſt elle qui a taillé & perfectionné cet utile inſtrument; qui en a fait une bouſſole merveilleuſe, ſans elle aimant brut de la ſociété: c'eſt ainſi que les arbres les plus ſtériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'eſt ainſi que nos travaux académiques auront peut-être auſſi quelque jour une utilité ſenſible.

Pourquoi Moïſe a-t-il été un ſi grand légiſlateur? Parce qu'il étoit philoſophe. La philoſophie influe tellement ſur l'art de gouverner, que les princes qui ont été à l'école de la ſageſſe, ſont faits pour être, & ſont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point été imbus des préceptes de la philoſophie, témoin encore l'empereur Julien, & le roi philoſophe, aujourd'hui ſi célebre. Il a ſenti la néceſſité d'a-

broger les loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes; il a porté de ce côté cet œil philosophique qui brille dans tous ses ouvrages. Ainsi la justice fait d'autant mieux dans tous les états où j'écris, qu'elle a été, pour ainsi dire *raisonnée*, & sagement réformée par le prince qui les gouverne. S'il a proscrit du barreau un art qui fait ses delices, comme il fait ceux de ses lecteurs, c'est qu'il en a connu tout le séduisant prestige : c'est qu'il a vu l'abus qu'on peut faire de l'eloquence, & celui qu'en a fait Ciceron lui-meme (1).

Il est vrai que la plus mauvaise cause, maniée par un habile rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouillée de ce souverain empire que l'art de la parole n'usurpe que trop souvent sur la justice & la raison.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux clinquant de périodes arrondies, d'expressions artistement arrangées, tout ce vuide de mots qui periſſent pompeusement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'éloquence enfin, comment pourroit on la découvrir, & séparer tant d'alliage du vrai métal?

S'il est possible de tirer quelquefois la vérité de ce puits impénétrable, au fond duquel un ancien l'a placée, la philosophie nous en indique les moyens. C'est la pierre de touche des pensées solides, des raisonnements justes; c'est le creuset où s'évapore tout ce que méconnoît la nature. Dans ses habiles mains, le peloton des choses les plus embrouillées se développe & se dévide en quelque sorte, aussi aisément

(1) *Voyez* les excellents mémoires que le roi a donné à son Académie.

qu'un grand médecin débrouille & démaſque les maladies le plus compliquées.

La rhétorique donne-t-elle aux loix ou aux actions les plus injuſtes, un air d'équité & de raiſon, la philoſophie n'en eſt pas la dupe; elle a un point fixe pour juger ſainement de ce qui eſt honnête, ou déshonnête, équitable ou iniuſte, vicieux ou vertueux; elle découvre l'erreur & l'iniuſtice des loix, & met la veuve avec l'orphelin à l'abri des pieges de cette Sirene, qui prend ſans peine, & non ſans danger, la raiſon à l'appas d'un diſcours brillant & fleuri. Soufle pur de la nature, le poiſon le mieux apprêté ne peut vous corrompre.

Mais l'éloquence même, cet art inventé par la coquetterie de l'eſprit, qui eſt à la philoſophie ce que la plus belle forme eſt à la plus précieuſe matiere, quand elle doit trouver ſa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démoſthènes & les Bourdaloues? La philoſophie. Sans elle, ſans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'eloquence de Cicéron eût peut-être été vaine; tous ces beaux plaidoyers qui faiſoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrès, Catilina, &c. tous ces chefs d'œuvres de l'art de parler n'euſſent point maîtriſé les eſprits de tout un ſénat romain, & ne fuſſent point parvenus juſqu'à nous.

Je ſais qu'un ſeul trait d'éloquence chaude & pathétique, au ſeul nom de *Patrie* ou de *François* bien prononcé, peut exciter les hommes à l'héroïſme, rappeller la victoire & fixer l'incertitude du ſort. Mais ces cas ſont rares, où l'on n'a affaire qu'à l'imagination des hommes, où

tout eſt perdu, ſi on ne la remue fortement; au lieu que la philoſophie qui n'agit que ſur la raiſon, eſt d'un uſage journalier, & rend ſervice, même lorſqu'on en abuſe en l'appliquant à des erreurs reçues.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un ſujet important ſur lequel je n'ai fait que gliſſer; c'eſt la raiſon éclairée par le flambeau de la philoſophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juſte & l'injuſte, le bien & le mal moral Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en ſoi, n'eſt ni droit de raiſon, ni droit d'équité; c'eſt un droit de force, qui écraſe ſouvent un miſérable qui a de ſon côté la raiſon & la juſtice. Ce qui protege le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conſéquent les loix peuvent ſouvent avoir beſoin d'être rectifiées. Or, qui les rectifiera, réformera, péſera, pour ainſi dire, ſi ce n'eſt la philoſophie? Comment? Où? Si ce n'eſt dans la balance de la ſageſſe & de la ſociété: car le voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juſte & de l'injuſte; l'équité ne ſe connoît & ne ſe montre que dans ce ſeul point de vue, elle ne ſe peſe, encore une fois, que dans cette balance, où les loix doivent par conſéquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les actions humaines, que celles-là ſeules ſont juſtes, ou équitables, qui favoriſent la ſociété; que celles-là ſeules ſont injuſtes, qui bleſſent ſes intérêts. Tel eſt encore une fois le ſeul moyen de juger ſainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cauſe à Puffendorf ſur Grotius, perſonnages célebres, qui ont marché par

des chemins divers dans la même carriere, la philoſophie avoue que, ſi l'un s'eſt montré meilleur philoſophe que l'autre, en reconnoiſſant tout acte humain indifférent en ſoi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme juriſconſulte, ou moraliſte, en donnant aux loix ce qui eſt réverſible à ceux pour leſquels elles ſont faites. Oſons le dire, ces deux grands hommes, faute d'idées claires & de notre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'eſt ainſi que la philoſophie nous apprend que ce qui eſt abſolument vrai, n'étouffe pas ce qui eſt rélativement juſte, & que par conſéquent elle ne peut nuire à la morale, à la politique, & en un mot à la ſûreté du commerce des hommes; conſéquence évidente, à laquelle on ne peut trop revenir dans un diſcours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout ſon jour.

Puiſque nous ſavons, à n'en pouvoir douter, que ce qui eſt vrai, n'eſt pas juſte pour cela, & réciproquement que ce qui eſt juſte, peut bien n'être pas vrai; que ce qui tient du légal, ne ſuppoſe abſolument aucune équité, laquelle n'eſt reconnoiſſable qu'au ſigne & au caractere que j'ai rapporté, je veux dire l'intérêt de la ſociété; voilà donc enfin les ténebres de la juriſprudence & les chemins couverts de la politique, éclairés par le flambeau de la philoſophie. Ainſi toutes ces vaines diſputes ſur le bien & le mal moral, à jamais terminées pour les bons eſprits, ne ſeront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la ſagacité des réflexions philoſophiques, ou dont le fanatique aveuglement ne peut ſe déſiller à la plus frappante lumiere.

Il eſt temps d'enviſager notre aimable reine ſous un autre aſpect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la philoſophie n'agrandit l'eſprit : propriété par laquelle ſeule, quelques ſyſtêmes qu'on embraſſe, elle peut toujours ſervir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu ne ſont que ſpécieuſes & éblouiſſantes ; que celles de l'immortalité de l'ame ne ſont que ſcholaſtiques & frivoles : que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni notre foible eſprit comprendre, nos illuminés *Anadiſtes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une nation, m'appellera publiquement *Athée* : mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, réfuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon eſprit ; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumieres publiques, & l'eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le jouet de l'erreur ; mais quand cela ſeroit, en faiſant penſer mon lecteur, en aiguiſant ſa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de ſon génie & par-là même, je ne vois pas pourquoi je ſerois ſi mal accueilli par les bons eſprits.

Comme les plus fauſſes hypotheſes de Deſcartes paſſent pour d'heureuſes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des vérités qui ſeroient encore inconnues ſans elles ; les ſyſtêmes de morale ou de métaphyſique les plus mal fondés, ne ſont pas pour cela dépourvus d'utilité,

pourvu qu'ils ſoient bien raiſonnés, & qu'une longue chaîne de conſéquences merveilleuſement déduites, quoique de principes faux chimériques, tels que ceux de Leibnitz & de Wolff, donne à l'eſprit exercé la facilité d'embraſſer dans la ſuite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en réſultera-t il ? Une plus excellente longue vue, un meilleur Téleſcope, &, pour ainſi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands ſervices.

Laiſſons le peuple dire & croire, que c'eſt abuſer de ſon eſprit & de ſes talents, que de les faire ſervir au triomphe d'une doctrine oppoſée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus ; car ce ſeroit dommage au contraire que le philoſophe ne les tournât pas du ſeul côté par lequel il peut acquérir des connoiſſances. Pourquoi ? Parce que ſon génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux, auxquels ſes recherches & ſes lumieres pourront ſe communiquer, ſeront plus à portée de juger des cas les plus difficiles ; de voir les abus qui ſe gliſſent ici ; les profits qu'on pourroit faire là ; de trouver enfin les moyens les plus courts & les plus efficaces de remédier au déſordre. Semblable à un médecin, qui, faute de théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans le vaſte labyrinthe de ſon art : ſans ce nouveau ſurplus de lumieres, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuſe application, l'eſprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pu découvrir toutes ces choſes. Tant il eſt vrai que ſuivant les divers uſages qu'on peut faire de la ſcience des choſes par leurs effets, (car c'eſt ainſi que je voudrois la philoſophie modeſtement définie), elle a une infinité de rameaux qui s'étendent au loin

& ſemblent pouvoir tout protéger : la nature, en puiſant mille tréſors dans ſon ſein, tréſors que ſon ingénieuſe pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux, l'art, en exerçant le génie & reculant les bornes de l'eſprit humain.

Que nous ſerviroit d'augmenter les facultés de notre eſprit, s'il n'en réſultoit quelque bien pour la ſociété, ſi l'accroiſſement du génie & du ſavoir n'y contribuoit en quelque maniere, directe, ou indirecte ?

Il n'eſt donc rien de plus vrai que cette maxime; que le peuple ſera toujours d'autant plus aiſé à conduire, que l'eſprit humain acquerra plus de force & de lumieres. Par conſéquent comme on apprend dans nos maneges à brider, à monter un cheval fougueux, on apprend de même à l'école des philoſophes l'art de rendre les hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumieres naturelles de la raiſon. Peut-on mieux faire que de la fréquenter aſſidument? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer juſqu'aux avenues?

De tous côtés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la philoſophie a donc encore une fois une influence ſur le bien public, influence le plus ſouvent indirecte à la vérité : mais ſi conſidérable, qu'on peut dire que, comme elle eſt la clef de la nature & des ſciences, la gloire de l'eſprit, elle eſt auſſi le flambeau de la raiſon, des loix & de l'humanité.

Faiſons nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Légiſlateurs, juges, magiſtrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la ſaine philoſophie éclai-

rera toutes vos démarches ; vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies : enfin vous contiendrez mieux les hommes philoſophes, qu'orateurs, & raiſonnants, que raiſonneurs.

Abuſer de la philoſophie, comme de l'éloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'ame l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez vous que la religion mette le plus foible à l'abri du plus fort ? penſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant de freins qui les retiennent ? Que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendroient qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la ſuperſtition ? Servez-vous de toute votre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir : ſi le malheur du monde en dépend ! Raffermiſſez par la force d'arguments captieux leur foi chancelante ; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la religion de leurs peres ; donnez, comme nos ſacrés *joſſes*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités : que le tabernacle s'ouvre ; que les loix de Moïſe s'interpretent, que les myſteres ſe dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'autel n'en eſt que plus reſpectable, quand c'eſt un philoſophe qui l'encenſe.

Tel eſt le fruit de l'arbre philoſophique, fruit mal-à-propos défendu, ſi ce n'eſt que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défenſe ici, comme en tant d'autres choſes, excite les eſprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas inſinuer par-là qu'on doive tout mettre en œuvre pour endoctriner le peuple

& l'admettre aux mysteres de la nature. Je sens trop bien que la tortue ne peut courir, les animaux rampants voler, ni les aveugles voir. Tout ce que je desire, c'est que ceux qui tiennent le timon de l'etat, soient un peu philosophes : tout ce que je pense, c'est qu'ils ne sauroient l'être trop.

En effet j'en ait déjà fait sentir l'avantage par les plus grands exemples : plus les Princes, ou leurs ministres seront philosophes, plus ils seront à portée de sentir la difference essentielle qui se trouve entre leurs caprices, leur tyrannie, leurs loix, leur religion, la vérité, l'équité, la justice ; & par conséquent plus ils seront en état de servir l'humanité & de mériter de leurs sujets, plus aussi ils seront à portée de connoître que la philosophie, loin d'être dangereuse, ne peut qu'être utile & salutaire ; plus ils permettront volontiers aux savants de répandre leurs lumieres a pleines mains ; plus ils comprendront enfin, qu'aigles de l'espece humaine, faits pour s'élever, si ceux ci combattent philosophiquement les prejugés des uns, c'est pour que ceux qui seront capables de saisir leur doctrine, s'en servent, & les fassent valoir au profit de la société, lorsqu'ils les croiront nécessaires.

Plein d'un respect unique & sans bornes pour cette reine du sage nous la croirons donc bienfaisante, douce, incapable de traîner à la suite aucun inconvénient fâcheux : simple, comme la vérité qu'elle annonce, nous croirons que les oracles de cette vénérable Sibille ne sont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer & le sens & l'esprit ; toujours utiles ; directement,

ou indirectement, quand on sait en faire un bon usage.

Sectateurs zélés de la philosophie, pour en être plus zélés patriotes, laissons donc crier le vulgaire des hommes, & semblables aux Jansénistes qu'une excommunication injuste n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine théologique, que la puissante cabale des préjugés qui l'attisent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puissent jamais émousser ce goût dominant pour la sagesse, qui caractérise un philosophe.

Ce devoir, si vous le demandez, c'est de ne point croire en imbécile, qui se sert moins de sa raison, qu'un avare de son argent; c'est encore moins de feindre de croire; l'hypocrisie est une comédie indigne de l'homme; enfin c'est de cultiver une science, qui est la clef de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du siecle, est plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oui, philosophes, voilà votre devoir: le vôtre, princes, c'est d'écarter tous les obstacles qui effraient les génies timides, c'est d'écarter toutes ces bombes de lathéologie & de la métaphysique, qui ne sont pas pleines de vent, quand c'est un saint homme en fureur qui les lance: *tantæ animis cœlestibus iræ!*

Encourager les travaux philosophiques par des bienfaits & des honneurs, pour punir ceux qui y consacrent leurs veilles, quand par hasard ces travaux les éloignent des sentiers de la multitude & des opinions communes, c'est refuser la communion & la sépulture à ceux que vous payez pour vous amuser sur leurs théatres. L'un, il est vrai, ne devroit pas m'étonner plus que l'autre:

mais à la vue de pareilles contradictions, le moyen de ne pas s'écrier avec un poëte philosophe !

Ah ! verrai-je toujours ma folle nation
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos loix toujours se contredire,
Et le foible françois s'endormir sous l'empire
De la superstition ?

Le tonnerre est loin : laissons gronder, & marchons d'un pas ferme à la vérité ; rien ne doit enchaîner dans un philosophe la liberté de penser ; si c'est une folie, c'est celle des grandes ames : pourvu qu'elles s'élevent elles ne craignent point de tomber.

Qui sacrifie les dons précieux du génie, à une vertu politique, triviale & bornée, comme elles le sont toutes, peut bien dire qu'il a reçu son esprit en stupide instinct, & son ame en sordide intérêt. Qu'il s'en vante au reste, si bon lui semble ; pour moi, disciple de la nature, ami de la seule vérité, dont le seul fantôme me fait plus de plaisir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune : moi qui a mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me sauver, & même de m'enrichir dans l'obscurité par la prudence ; philosophe généreux, je ne refuserai point mon hommage aux charmes qui m'ont séduit. Plus la mer est couverte d'écueils, & fameuse en naufrages, plus je penserai qu'il est beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls : oui, j'oserai dire librement ce que je pense ; & à l'exemple de Montagne, paroissant aux yeux de l'univers, comme devant moi-même,

les vrais juges des choſes me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confeſſion même de mes vices.

Soyons donc libres dans nos écrits, comme dans nos actions ; montrons y la fiere indépendance d'un républicain. Un écrivain timide & circonſpect, ne ſervant ni les ſciences, ni l'eſprit humain, ni ſa patrie, ſe met lui-même des entraves qui l'empêchent de s'élever ; c'eſt un coureur dont les ſouliers ont une ſemelle de plomb, ou un nageur qui met des veſſies pleines d'eau ſous ſes aiſſelles. Il faut qu'un philoſophe écrive avec une noble hardieſſe, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le ſont pas.

O ! vous qui êtes ſi prudents, ſi réſervés, qui uſez de tant de ruſes & de ſtratagêmes, qui vous maſquez de tant de voiles & avec tant d'adreſſe que les hommes ſimples, perſifflés, ne peuvent vous deviner, qui vous retient ? Je le vois, vous ſentez que parmi tant de ſeigneurs qui ſe diſent vos amis, (1) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un ſeul qui ne vous abandonne dans la diſgrace ; non, pas un ſeul qui ait la généroſité de redemander à ſon roi le rappel d'un homme de génie : vous craignez le ſort de ce jeune & célebre ſavant, à qui un *aveugle* a ſuffi pour éclairer l'univers, & conduire ſon auteur à Vincennes : ou de cet autre (Touſſaint) moins grand génie, que des *mœurs* pures, toujours eſtimables, quoique quelquefois

(1) *Donec eris felix, multos numerabis amicos,*
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.

biſarres, trouvées indiſcretement ſur les traces du paganiſme, ont relegué, dit-on, à cette autre affreuſe inquiſition (la Baſtille). Quoi donc! de tels écrits n'excitent point en vous cette élévation, cette grandeur d'ame, qui ne connoît point le danger? A la vue de tant de beaux ouvrages, êtes vous ſans courage, ſans amour propre? A la vue de tant d'ame, ne vous en ſentez-vous point?

Je ne dis pas que la liberté de l'eſprit ſoit préférable à celle du corps; mais quel homme, vraiment homme, tant ſoit peu ſenſible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque temps privé de la derniere?

Rougiſſez, tyrans d'une raiſon ſublime; ſemblables à des polypes coupées en une infinité de morceaux, les écrits que vous condamnez au feu, ſortent, pour ainſi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur patrie, (j'oſe le dire, ſans craindre qu'on me ſoupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets,) ces hommes que vous enfermez dans des priſons cruelles, écoutez ce qu'en penſent les eſprits les plus ſages & les plus éclairés! Ou plutôt, tandis que leur perſonne gémit empriſonnée, voyez la gloire porter en triomphe leurs noms juſqu'aux Cieux nouveaux Auguſtes, ne le ſoyez pas en tout; épargnez-vous la honte des crimes littéraires; un ſeul peut flétrir tous vos lauriers; ne puniſſez pas les lettres & les arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le mieux; ou les Ovides modernes porteront avec leurs ſoupirs vos cruels traitements à la poſtérité indignée, qui ne leur refuſera ni larmes, ni ſuffrage. Et comment pourroit-elle ſans ingratitude

titude lire d'un œil ſec les *triſtes* & les complaintes de Beaux eſprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, ſans ſe perdre? Et quelle eſt cette folle yvreſſe où je me laiſſe emporter! Oui, il eſt un milieu juſte & raiſonnable, (*Eſt modus in rebus* &c.) dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs à qui la plus flatteuſe vengeance ne ſuffit point, je veux dire l'applaudiſſement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des Ouvrages immortels? Penſez tout haut, mais cachez (1) vous. Que la poſtérité ſoit votre ſeul point de vue; qu'il ne ſoit jamais croiſé par aucun autre. Ecrivez, comme ſi vous étiez ſeul dans l'univers, ou comme ſi vous n'aviez rien à craindre de la jalouſie & des préjugés des hommes, ou vous manquerez le but.

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le ſon qui me déſigne, & qui m'eſt commun avec tant d'hommes obſcurs, ſoit porté dans l'immenſité des ſiecles & des airs: ſi je conſulte même, moins ma modeſtie, que ma

(1) C'eſt la néceſſité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *dédicace à M. Haller*. Je ſens que c'eſt une double extravagance de dédier amicalement un livre auſſi hardi que *l'Homme-Machine*, à un ſavant que je n'ai jamais vu, & que 50 ans n'ont pu délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyois pas que mon ſtyle m'eût trahi. Je devrois peut-être ſupprimer une piece qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle eſt adreſſée, mais elle a reçu de ſi grands éloges publics d'écrivains, dont le ſuffrage eſt infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparoître. telle qu'on l'a déjà vue daus toutes les éditions de *l'Homme-Machine*, *cum bonâ veniâ celeberrimi*, *SAVANTISSIMI*, *PEDANTISSIMI profeſſoris*.

foibleſſe, je croirai ſans peine que l'écrivain, ſoumis aux mêmes loix que l'homme, perira tout entier. Qui ſait même, ſi dans un projet ſi fort au-deſſus de mes forces, une réputation auſſi foible que la mienne ne pourroit pas échouer au même écueil, où s'eſt déjà briſée ma fortune.

Quoiqu'il en ſoit, auſſi tranquile ſur le ſort de mes ouvrages, que ſur le mien propre, j'atteſterai du moins que j'ai regardé la plupart de mes contemporains, comme des préjugés ambulants que je n'ai pas plus brigué leur ſuffrage, que craint leur blâme, ou leur cenſure; & qu'enfin content & trop honoré de ce petit nombre de lecteurs dont parle Horace, & qu'un eſprit ſolide préferera toujours au reſte du monde entier, j'ai tout ſacrifié au brillant ſpectre qui m'a ſéduit. Et certes, s'il eſt dans mes écrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque etincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philoſophique, qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entrepriſe.

Mon naufrage, & tous les malheurs qui l'ont ſuivi, ſont au reſte faciles à oublier dans un port auſſi glorieux & auſſi digne d'un philoſophe: j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh! le moyen de ſe repentir d'une auſſi heureuſe faute que la mienne!

Mais quelle plus belle invitation aux amateurs de la vérité! On peut ici, apôtre de la ſeule nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la ſaine philoſophie, comme on ſe rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaiſſeau dont

je me ſuis ſauvé. Quel plaiſir de n'avoir à faire ſa cour qu'à cette reine immortelle ! Quelle honte qu'on ne puiſſe ailleurs librement faire voile ſur une mer qui conduit à l'acquiſition de tant de richeſſes, & comme au Perou des ſciences ! Beaux eſprits, ſavants, philoſophes, génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos contrees ? Celui que vous voyez, celui qui vous ouvre ſi liberalement la barriere, eſt un héros, qui jeune encore eſt arrivé au temple de mémoire par preſque tous les chemins qui y conduiſent. Venez . . . Que tardez-vous ? Il ſera votre guide, votre modèle & votre appui : il vous forcera par ſon illuſtre exemple à marcher ſur ſes traces dans le pénible ſentier de la gloire ; *Dux & exemplum & neceſſitas*, comme dit Pline le jeune en un autre ſujet. S'il ne vous eſt pas donné de le ſuivre, vous partagerez du moins avec nous le plaiſir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'eſt pas ſa couronne, c'eſt ſon eſprit que j'envie.

Vous, que ces ſacrés perturbateurs d'un repos reſpectable n'ont point troublés, ſous de ſi glorieux auſpices, paroiſſez hardiment, ouvrages protegés, vous ne le ſeries point, ſi vous étiez dangéreux : un philoſophe ne vous eût point permis de paroître. Un eſprit vaſte, profond, accoutumé à réfléchir, ſait trop bien que ce qui n'eſt que philoſophiquement vrai, ne peut être nuiſible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triſte manteau, vous étiez, hélas ! réduits à vous montrer ſeuls, timides en quelque ſorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, ſans votre auteur, que vous craignez même de démaſquer ;

ſemblables à ces tendres enfants, qui voudroient derober leur pere à la pourſuite de trop cruels créanciers. Aujourd'hui, (pour parodier cet aimable & malheureux poëte), libres & plus heureux, vous n'irez plus en ville ſans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un navigateur (pour parler en poëte) ſûr de la protection de Neptune, entend gronder les flots.

TRAITÉ
DE
L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition de l'ouvrage.

CE n'eſt ni Ariſtote, ni Platon, ni Deſcartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'eſt que votre Ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître ſa nature : n'en déplaise à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous ſoumettiez à l'ignorance & à la foi. L'eſſence de l'ame de l'homme & des animaux eſt & ſera toujours auſſi inconnue, que l'eſſence de la matiere & des corps. Je dis plus ; l'ame dégagée

du corps par abſtraction, reſſemble à la matiere conſidérée ſans aucunes formes : on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits enſemble dans le même inſtant, & comme d'un ſeul coup de pinceau. Ils ont été jetés au même moule, dit un grand théologien (1) qui a oſé penſer. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'ame, doit donc auparavant rechercher celles qui ſe manifeſtent clairement dans les corps, dont l'ame eſt le principe actif.

Cette réflexion conduit naturellement à penſer qu'il n'eſt point de plus ſurs guides que les ſens. Voilà mes Philoſophes. Quelque mal qu'on en diſe, eux ſeuls peuvent éclairer la raiſon dans la recherche de la vérité ; oui, c'eſt à eux ſeuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra ſérieuſement la connoître.

Voyons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos ſens peuvent découvrir dans la matiere, dans la ſubſtance des corps, & ſur-tout des corps organiſés ; mais n'y voyons que ce qui y eſt, & n'imaginons rien. La matiere eſt par elle même un principe paſſif, elle n'a qu'une force *d'inertie* ; c'eſt pourquoi toutes les fois qu'on la verra ſe mouvoir, on pourra conclure que ſon mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon eſprit ne confondra jamais avec celui qui le contient je veux dire, avec la matiere ou la ſubſtance des corps, parce que l'idée de l'un & l'idée de l'autre forment deux idées intellectuelles, auſſi différentes que l'actif & le paſſif. Si donc il eſt dans les corps un principe moteur, & qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le

(1) *TERTULIEN de reſurrect.*

cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom *d'Ame*. Il eſt démontré que le corps humain n'eſt dans ſa premiere origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout inſecte. Pourquoi ne ſeroit il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre? La vérité n'eſt elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire? Ou n'en ſerions nous ſi avides, & pour ainſi dire, ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nue, au lieu de la Déeſſe, comme les poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matiere.

TOUS les philoſophes qui ont attentivement examiné la nature de la matiere, conſidérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui conſtituent les corps, ont découvert dans cette ſubſtance diverſes propriétés, qui découlent d'une eſſence abſolument inconnue. Telles ſont, 1°. la puiſſance de recevoir différentes formes, qui ſe produiſent dans la matiere même, & par leſquelles la matiere peut acquérir la force motrice & la faculté de ſentir; 2°. l'étendue actuelle, qu'ils ont bien reconnue pour un attribut, mais non pour l'eſſence de la matiere.

Il y en a cependant eu quelques uns, & entr'autres Deſcartes, qui ont voulu réduire l'eſ-

ſence de la matiere à la ſimple étendue, & borner toutes les propriétées de la matiere à celles de l'étendue ; mais ce ſentiment a été rejeté par tous les autres modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance, en ſorte que la puiſſance d'acquérir la force motrice & la faculté de ſentir, a été de tout temps conſidérée, de même que l'étendue, comme une propriété eſſentielle de la matiere.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit exiſter par lui-même. Or, on ne conçoît pas, ou plutôt il paroît impoſſible, qu'un être qui exiſte par lui-même, puiſſe ni ſe créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ſes propriétés eſſentielles le rendent ſuſceptible, qui puiſſent ſe détruire & ſe réproduire tour-à-tour. Auſſi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne ſe fait de rien.

Tous les philoſophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont penſé que ce principe ſubſtantiel des corps a exiſté & exiſtera toujours, & que les élements de la matiere ont une ſolidité indeſtructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des philoſophes chrétiens reconnoiſſent auſſi qu'il exiſte néceſſairement par lui même, & qu'il n'eſt point de ſa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un auteur du ſiecle dernier qui profeſſoit (1) la théologie à Paris.

(1) *GOUDIN Philoſophia juxta incomcuſſa tutiſſimaque Divi Thomæ Dogmota.*
Lud. 1678.

CHAPITRE III.

De l'étenduë de la Matiere.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idéé de l'eſſence de la matiere, nous ne pouvons refuſer notre conſentement aux propriétés que nos ſens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matiere, ou qu'étendue. L'étendue eſt donc une propriété qui convient toujours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle ſeule, & qui par conſéquent eſt coeſſentielle à ſon ſujet.

Cette propriété ſuppoſe dans la ſubſtance des corps, trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. En effet, ſi nous conſultons nos connoiſſances, qui viennent toutes des ſens, on ne peut concevoir la matiere, ou la ſubſtance des corps, ſans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimenſions eſt néceſſairement liée à celle que nous avons de toute grandeur, ou quantité.

Les philoſophes qui ont le plus médité ſur la matiere, n'entendent pas par l'étendue de cette ſubſtance, une étendue ſolide, formée de parties diſtinctes, capable de réſiſtance. Rien n'eſt uni, rien n'eſt diviſé dans cette étendue: car pour diviſer, il faut une force qui déſuniſſe; il en faut une auſſi, pour unir les parties diviſées. Or, ſuivant ces phyſiciens, la matiere n'a point de force actuellement active: parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de

quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoiſſent dans la matiere dépouillée de toute forme par abſtraction, qu'une force motrice en *puiſſance*.

Cette théorie eſt difficile à concevoir : mais les principes poſés, elle eſt rigoureuſement vraie dans ſes conſéquences. Il en eſt de ces vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'eſprit ne la conçoit.

L'étendue de la matiere n'eſt donc qu'une étendue métaphyſique, qui n'offre rien de ſenſible, ſuivant l'idée de ces mêmes philoſophes. Ils penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étendue ſolide qui puiſſe frapper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étendue eſt un attribut, qui fait partie de la forme metaphyſique : mais nous ſommes éloignés de croire qu'une étendue ſolide conſtitue ſon eſſence.

Cependant avant Deſcartes, quelques anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans l'étendue ſolide. Mais cette opinion que les Cartéſiens ont tant fait valoir, a été victorieuſement combatue dans tous les temps, par des raiſons évidentes que nous expoſerons dans la ſuite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi ſe réduiſent les propriétés de l'étendue.

CHAPITRE IV.

Des propriétés mécaniques-paſſives de la matiere, dépendantes de l'étendue.

Ce qu'on appelle forme en général, conſiſte dans les divers états, ou les différentes modifications, dont la matiere eſt ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'être, ou leur exiſtence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituent tous les différents états de cette ſubſtance : c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtitue ces corps mêmes.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut-être la nature de ce principe, conſidérée ſéparément de ſon étendue & de toute autre forme. Il ſuffit d'avouer qu'elle eſt inconnue : ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matiere peut exiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans leſquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles, peuvent ſur les pas des Scholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet ; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſément ſavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a deux ſortes ; les unes actives, les autres paſſives. Je ne traite dans ce chapitre que des dernieres. Elles ſont au nombre de quatre ; ſavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes ſont des états ſimples, des dé-

pendances passives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la simplicité.

Les anciens pensoient, non sans raison, que ces formes mécaniques passives de la matiere n'avoient pas d'autre source que l'étendue, persuadés qu'ils étoient que la matiere contient *potentiellement* toutes ces formes en soi, par cela seul que ce qui est étendu, qu'un être doué des dimensions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure situation, &c.

Voilà donc les formes mécaniques passives contenues en puissance dans l'étendue, dépendantes absolument des trois dimensions de la matiere, & de leur diverse combinaison; & c'est en ce sens qu'on peut dire que la matiere considérée simplement dans son étendue, qui la rend susceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, sans sa propre force motrice; car c'est la matiere déjà revêtue des formes, au moyen desquelles elle a reçu la puissance motrice, ou le mouvement actuel, qui se procure elle-même successivement toutes les differentes formes, comme parle Aristote, elle ne l'est que par son mariage, ou par son union avec la force motrice même.

Cela posé : si la matiere est quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de sa nature trop *inerte*, ou de ses formes mécaniques passives dépendantes de l'étendue, mais d'une nouvelle forme, qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joue le plus grand rôle dans la nature; c'est la forme active, ou la puissance motrice; la forme, je le

répete, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me soit permis d'observer en passant que la matiere, considerée seulement comme un être passif, ne paroît mériter que le simple nom de matiere, auquel elle étoit autrefois restreinte; que la matiere, étant qu'absolument inséparable de l'étendue, de l'impénétrabilité, de la divisibilité, & des autres formes mécaniques passives, n'étoit pas réputée par les anciens la même chose que ce que nous appellons aujourd'hui du nom de substance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les modernes, ils prenoient la matiere, simplement comme un attribut ou une partie de cette substance, constituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puissance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puiſſance motrice de la matiere.

LES anciens perſuadés qu'il n'y avoit aucun corps ſans une force motrice, regardoient la ſubſtance des corps comme un compoſé de deux attributs primitifs ; par l'un, cette ſubſtance avoit la puiſſance de ſe mouvoir ; & par l'autre, celle d'être mue. En effet, dans tout corps qui ſe meut, il n'eſt pas poſſible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'eſt-à-dire, la choſe qui ſe meut, & la même choſe qui eſt mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la ſubſtance des corps, entant que ſuſceptible de mouvement : cette même matiere devenue capable de ſe mouvoir, étoit enviſagée ſous le nom de principe actif, donné alors à la même ſubſtance. Mais ces deux attributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendants l'un de l'autre, que Ciceron, * pour mieux exprimer cette union eſſentielle & primitive de la matière & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouve l'un dans l'autre ; ce qui rend fort bien l'idée des anciens :

D'où l'on comprend que les modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matiere, lorſqu'ils ont voulu par une confuſion mal entendue donner ce nom à la ſubſtance des corps ;

(1) In utroque tandem utrumque. *Academ. quæſt. lib.* 1.

puiſqu'encore une fois la matiere, ou le principe paſſif de la ſubſtance des corps, ne fait qu'une partie de cette ſubſtance. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'y aient pas découvert la force motrice & la faculté de ſentir.

On doit voir à préſent, ce me ſemble, du premier coup d'œil, que s'il eſt un principe actif, il doit avoir dans l'eſſence inconnue de la matiere, une autre ſource que l'étendue; ce qui confirme que la ſimple étendue ne donne pas une idée complette de toute l'eſſence, ou forme métaphyſique de la ſubſtance des corps, par cela ſeul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matiere. C'eſt pourquoi ſi nous démontrons ce principe moteur: ſi nous faiſons voir que la matiere, loin d'être auſſi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi bien que paſſive, quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étendue?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & ſa force motrice, ne ſont que des puiſſances de la ſubſtance des corps; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſceptible de mouvement, ſans en avoir effectivement, elle a auſſi toujours, lors même qu'elle ne ſe meut pas, la faculté de ſe mouvoir.

Les anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agiſſoit dans la ſubſtance des corps, que lorſque cette ſubſtance étoit revêtue de certaines formes: ils ont auſſi obſervé que les divers mouvements qu'elle produit, ſont tous aſſujettis, ou réglés par ces différentes formes. C'eſt pourquoi les formes, au moyen deſquelles la ſubſtance des corps pouvoit non-ſeulement ſe

mouvoir, mais se mouvoir diversement, ont été nommées *formes matérielles*.

Il suffisoit à ces premiers maîtres de jeter les yeux sur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la substance des corps la force de se mouvoir elle même. En effet, ou cette substance se meut elle-même, ou lorsqu'elle est en mouvement c'est une autre substance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette substance autre chose qu'elle-même en action; & si quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cause que ce même genre de substance dont les parties agissent les unes sur les autres?

Si donc on suppose un autre agent, je demande quel il est, & qu'on me donne des preuves de son existence; mais puisqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'est pas même un *Etre de raison*.

Après cela il est clair que les anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinséque de mouvement au-dedans de la substance des corps; puisqu'enfin, on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre substance qui agisse sur elle.

Mais ces mêmes auteurs ont en même temps avoué, ou plutôt prouvé, qu'il étoit impossible de comprendre comment ce mystere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'essence des corps. Ne connoissant pas l'agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître sa maniere d'agir? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre substance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raisonnablement reconnoître l'existence.

Ce

Ce n'eſt pas auſſi ſans fondement qu'ils ont penſé que la ſubſtance des corps enviſagée ſans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *tout en puiſſance.* (1) Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvements qui en dépendent? De même ſans l'ordre & l'arangement de toutes les parties de l'univers, la matiere qui les compoſe pourroit elle produire tous les divers phénomenes qui frappent nos ſens?

Mais les parties de cette ſubſtance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes ſe les donner; ce ſont toujours d'autres parties de cette même ſubſtance déjà revêtue de formes, qui les leur procurent. Ainſi c'eſt de l'action de ces parties, preſſées les unes par les autres, que naiſſent les formes par leſquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'eſt au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'eſt par ces deux qualités actives générales, que ſont vraiſemblablement produits tous les corps ſublunaires.

Deſcartes, génie fait pour ſe frayer de nouvelles routes & s'égarer, à prétendu avec quelques autres philoſophes, que Dieu étoit la ſeule cauſe efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque inſtant dans tous les corps. Mais ce ſentiment n'eſt qu'une hypothèſe, qu'il a tâché d'ajuſter aux lumieres de la foi; & alors ce n'eſt plus parler en philoſophe, ni à des philoſophes, ſur-tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

(1) *Totum in fieri.*

Les Scholaſtiques Chrétiens des derniers ſiecles ont bien ſenti l'importance de cette ſimple réflexion : c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſagement bornés aux ſeules lumieres purement philoſophiques ſur le mouvement de la matiere, quoiqu'ils euſſent pu faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit » empreint d'un principe actif les élements de la » matiere." *Geneſ.* 1. *Iſaye* 60.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Profeſſeurs les plus célébres, une ſubſtance de la doctrine de tous les autres : mais ſans un fatras de citations, il eſt aſſez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui eſt la cauſe immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté ſenſitive de la Matière.

NOus avons parlé de deux attributs eſſentiels de la matiere, deſquels dependent la plupart de ſes propriétés, ſavoir l'étendue & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troiſieme attribut ; je veux dire la faculté de ſentir, que les Philoſophes (1) de tous les ſiecles ont reconnue dans cette même ſubſtance. Je dis tous les Philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller Mais pour écarter des difficultés inſurmontables ils ſe ſont jetés dans

(1) Voyez la Théſe que M Leibnitz fit ſoutenir à ce ſujet au Prince Eugène, & *l'Origine ancienne de la Phyſique moderne*, par le P. Régnault.

un labyrinthe dont ils ont cru sortir par cet absurde système, « que les bêtes sont de pures » machines.

Une opinion si risible n'a jamais eu d'accès chez les Philosophes que comme un badinage d'esprit, ou un amusement philosophique. C'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de sentir dans les bêtes, que dans les hommes: or moi qui suis fort assuré que je sens, je n'ai d'autre preuve du sentiment des autres hommes que par les signes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'est pas le signe qui l'exprime le mieux: il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la tristesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la soumission, de la colere, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophismes de Descartes pour nous persuader.

Peut-être les Cartésiens, ne pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoître la même faculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces Philosophes s'en tenant ainsi à l'écorce des choses, auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frappe les connoisseurs, entre

l'homme & la bête : car il n'eſt ici queſtion que de la ſimilitude des organes des ſens, leſquels, à quelques modifications près, ſont abſolument les mêmes, & accuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallele n'a pas été faiſi par Deſcartes, ni par ſes Sectateurs, il n'a pas échappé aux autres Philoſophes, & ſur tout à ceux qui ſe ſont curieuſement appliqués à *l'Anatomie comparée*.

Il ſe préſente une autre difficulté qui intereſſe davantage notre amour propre: c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matiere. Mais qu'on faſſe attention que cette ſubſtance ne nous laiſſe appercevoir que des choſes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étendue découle de ſon eſſence ? comment elle peut-être mue par une force primitive dont l'action s'exerce ſans contact, & mille autres merveilles qui ſe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, ſuivant l'idée d'un illuſtre Moderne (1).

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques-uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés, appartiendroit à un être diſtinct de la matiere de ces corps, à une ſubſtance d'une différente nature, & qui ſe trouveroit unie avec eux ? Les lumieres de la raiſon nous permettent elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures ? Nous ne connoiſſons dans les corps que de la matiere, & nous n'obſervons la faculté de ſentir que dans ces corps : ſur quel

(1) *LEIBNITZ.*

fondement donc établir un être idéal désavoué par toutes nos connoissances ?

Il faut cependant convenir avec la même franchise, que nous ignorons si la matiere a en soi la faculté immédiate de sentir, ou seulement la puissance de l'acquérir par les modifications, ou par les formes dont elle est susceptible ; car il est vrai que cette faculté ne se montre que dans les corps organisés.

Voila donc encore une nouvelle faculté qui ne résideroit aussi qu'en puissance dans la matiere, ainsi que toutes les autres dont on a fait mention, & telle a été encore la façon de penser des Anciens, dont la Philosophie pleine de vues & de pénétration, méritoit d'être élevée sur les débris de celle des Modernes. Ces derniers ont beau dedaigner des sources trop éloignées d'eux : l'ancienne Philosophie (1) prévaudra toujours devant ceux qui sont dignes de la juger ; parce qu'elle forme, (du moins par rapport au sujet que je traite,) un système solide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Physique moderne.

CHAPITRE VII.

Des formes substantielles.

NOus avons vu que la matiere est mobile, qu'elle a la puissance de se mouvoir par elle même; qu'elle est susceptible de sensation & de sentiment. Mais il ne paroît pas, du moins si l'on s'en rap-

(1) *Metaphysique.*

» chines ? & quelle ſi grande différence y a t-il » entre ces deux opinions " ? Je répons d'un ſeul mot : Deſcartes refuſe tout ſentiment, toute faculté de ſentir à ſes machines, ou à la matiere dont il ſuppoſe que les animaux ſont uniquement faits : & moi je prouve clairement, ſi je ne me trompe fort, que s'il eſt un être qui ſoit, pour ainſi dire, pêtri de ſentiment ; c'eſt l'animal ; il ſemble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre ſens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur de cet Ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'ame végétative.

NOus avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toute les recherches & toutes les expériences de la Phyſique Moderne, ingénieuſement raſſemblées dans un *Traité du Feu*, où *l'Ether* ſubtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médecin, n'a pas cru devoir ainſi borner l'empire de l'Ether ; il explique la formation des ames de tous les corps par cette même cauſe. L'Ether eſt un eſprit infiniment ſubtil ; une matiere très déliée & toujours en mouvement, connue ſous le nom de feu pur & céleſte, parce que les Anciens en avoient mis la ſource

dans le Soleil, d'où ſuivant eux, il eſt lancé dans tous les corps plus ou moins, ſelon leur nature & leur conſiſtance; & " quoique de ſoi-» même il ne brûle pas, par les différents mou-» vements qu'il donne aux particules des autres » corps où il eſt renfermé, il brûle & fait ren-» ſentir la chaleur. Toutes les parties du monde » ont quelque portion de ce feu Elémentaire, » que pluſieurs Anciens regardent comme l'Ame » du monde. Le feu viſible a beaucoup de cet » Eſprit, l'air auſſi, l'eau beaucoup moins, la » terre très-peu. Entre les mixtes, les minéraux » en ont moins, les plantes plus, & les animaux » beaucoup davantage. Ce feu, ou cet eſprit, » eſt leur Ame, qui s'augmente avec le corps par » le moyen des aliments qui en contiennent, & » dont il ſe ſépare avec le chile, & devient en-» fin capable de ſentiment, grace à un certain » mêlange d'humeurs, & à cette ſtructure par-» ticuliere d'organes qui forment les corps ani-» més: car les animaux, les minéraux, les plan-» tes mêmes, & les os qui ſont la baſe de nos » corps, n'ont pas de ſentiment, quoiqu'ils ayent » chacun quelque portion de cet Ether, parce » qu'ils n'ont pas la même organiſation."

Les anciens entendoient par l'ame végétative la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps vivants.

Les modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers maîtres avoient de cette eſpece d'ame, l'ont confondue avec l'organiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des

» chines ? & quelle ſi grande différence y a t-il » entre ces deux opinions " ? Je répons d'un ſeul mot : Deſcartes refuſe tout ſentiment, toute faculté de ſentir à ſes machines, ou à la matiere dont il ſuppoſe que les animaux ſont uniquement faits : & moi je prouve clairement, ſi je ne me trompe fort, que s'il eſt un être qui ſoit, pour ainſi dire, pêtri de ſentiment ; c'eſt l'animal ; il ſemble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre ſens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célébre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur de cet Ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'ame végétative.

NOus avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toute les recherches & toutes les expériences de la Phyſique Moderne, ingénieuſement raſſemblées dans un *Traité du Feu*, où *l'Ether* ſubtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médecin, n'a pas cru devoir ainſi borner l'empire de l'Ether ; il explique la formation des ames de tous les corps par cette même cauſe. L'Ether eſt un eſprit infiniment ſubtil ; une matiere très déliée & toujours en mouvement, connue ſous le nom de feu pur & céleſte, parce que les Anciens en avoient mis la ſource

dans le Soleil, d'où ſuivant eux, il eſt lancé dans tous les corps plus ou moins, ſelon leur nature & leur conſiſtance; & " quoique de ſoi-» même il ne brûle pas, par les différents mou-» vements qu'il donne aux particules des autres » corps où il eſt renfermé, il brûle & fait ren-» ſentir la chaleur. Toutes les parties du monde » ont quelque portion de ce feu Elémentaire, » que pluſieurs Anciens regardent comme l'Ame » du monde. Le feu viſible a beaucoup de cet » Eſprit, l'air auſſi, l'eau beaucoup moins, la » terre très peu. Entre les mixtes, les minéraux » en ont moins, les plantes plus, & les animaux » beaucoup davantage. Ce feu, ou cet eſprit, » eſt leur Ame, qui s'augmente avec le corps par » le moyen des aliments qui en contiennent, & » dont il ſe ſépare avec le chile, & devient en-» fin capable de ſentiment, grace à un certain » mêlange d'humeurs, & à cette ſtructure par-» ticuliere d'organes qui forment les corps ani-» més: car les animaux, les minéraux, les plan-» tes mêmes, & les os qui ſont la baſe de nos » corps, n'ont pas de ſentiment, quoiqu'ils ayent » chacun quelque portion de cet Ether, parce » qu'ils n'ont pas la même organiſation."

Les anciens entendoient par l'ame végétative la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps vivants.

Les modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers maîtres avoient de cette eſpece d'ame, l'ont confondue avec l'organiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des

corps vivants, ſans une cauſe qui y préſide, ſans un principe qui regle & amene tout à une fin déterminée ; ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par leſquelles (1) s'opere tout le mécaniſme des actions de ces corps ; ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulieres originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps mêmes, & par leſquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cette ſubſtance à laquelle ils attribuent la faculté de ſe mouvoir elle même, avoir auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvements l'un ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre ; puiſqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également, & le principe de ces mouvements, & le principe de cette détermination, qui ſont deux choſes abſolument individuelles & inſéparables. C'eſt pourquoi ils regardoient l'ame végétative, comme une forme ſubſtantielle purement matérielle, malgré l'eſpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

(1) BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. *Abrégé de ſa Théorie Chimique.* p. 6. 7.

CHAPITRE IX.

De l'Ame ſenſitive des Animaux.

LE principe matériel, ou la forme ſubſtantielle, qui dans les animaux ſent, diſcerne & connoît, a été généralement nommée par les anciens, *ame ſenſitive*. Ce principe doit être ſoigneuſement diſtingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce ſont cependant les organes mêmes de ces corps animés, qui occaſionnent à cet être ſenſitif les ſenſations dont il eſt affecté.

On a donné le nom de ſens, aux organes particuliérement deſtinés à faire naître ces ſenſations dans l'ame. Les médecins les diviſent en ſens externes & en ſens internes : mais il ne s'agit ici que des premiers, qui ſont, comme tout le monde ſait; au nombre de cinq; la vue; l'ouie, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend ſur un grand nombre de ſenſations, qui toutes ſont des ſortes de toucher.

Ces organes agiſſent par l'entremiſe des nerfs, & d'une matiere qui coule au dedans de leur imperceptible cavité, & qui eſt d'une ſi grande ſubtilité, qu'on lui a donné le nom d'eſprit animal, ſi bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de ſolides raiſonnements, que je ne perdrai point de temps à en prouver ici l'exiſtence.

Lorſque les organes des ſens ſont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ebranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerveau juſqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt à dire, juſqu'à l'endroit même, où l'ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'impreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, & ſi elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il en réſulte pour l'ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe : & réciproquement, ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire par *l'intromiſſion* du corps qui ſe fait ſentir ? Non ; les envelopes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il n'eſt produit que par les diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de là naiſſent les différentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'eſt effectivement dans le cerveau, que l'ame eſt affectée des ſenſations propres à l'animal : car lorſque cette partie eſt conſidérablement bleſſée, l'animal n'a plus ni ſentiment, ni diſcernement, ni connoiſſance : toutes les parties qui ſont au deſſus des plaies & des ligatures, conſervent entr'elles & le cerveau le mouvement &

le ſentiment, toujours perdu au-deſſous, entre la ligature & l'extrémité. La ſection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreſſion même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce Savant a donc parfaitement connu le ſiege de l'Ame, & la néceſſité abſolue des nerfs pour les ſenſations : il a ſu 1°. que l'Ame ſent, & n'eſt réellement affectée que dans le cerveau, des ſentiments propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de ſentiment & de connoiſſance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreſſion actuelle des eſprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de Vieuſſens, de Roſſet, de Willis, de Lanciſi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la vérité même. Hippocrate paroît auſſi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait ſa réſidence.

Cependant la plupart des anciens Philoſophes, ayant à leur tête les Stoïciens ; & parmi les Modernes, Perrault, Stuart, & Tabor, ont penſé que l'Ame ſentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une ſenſibilité auſſi univerſellement répandue. L'expérience nous a même appris que lorſque quelque partie du corps eſt retranchée, l'Ame a des ſenſations, que cette partie qui n'eſt plus, ſemble encore lui donner. L'ame ne ſent donc pas dans le lieu même où elle croit ſentir. Son erreur conſiſte dans la maniere dont elle ſent, & qui lui fait rapporter ſon propre ſentiment aux organes qui le lui occaſionnent, & l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas

elle même susceptible de sentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connues qu'à cette substance même, & non au tout, c'est à dire à l'animal auquel elles ne sont pas propres, & ne servent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce sujet, ne sont fondés que sur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'experience, qui seule doit nous guider, nous apprend sur les sensations que l'Ame reçoit dans les corps animés.

Beaucoup d'Auteurs mettent le siege de l'Ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où comme de son trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent seulement à lui fournir ses sensations : 2°. des esprits mêmes qui le touchent, le remuent, le pénétrent par la diverse force de leur choc, & le font si diversement sentir.

Pour rendre leur idée plus sensible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les roues ne sont que des instruments, qui par leurs mouvements, concourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui attend, pour ainsi dire, cette action, & ne fait que la recevoir : car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il est comme isolé de tout le

corps de la montre, & ne participe en rien à tous ses mouvements.

Telle est l'Ame pendant un sommeil profond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle semble attendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en effet que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations, qui lui font connoître la nature des impressions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un siege plus étendu, peu importe à notre système. Il est certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'appreté, la douleur, &c. que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette espece de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moelle de l'épine.

Quoiqu'il en soit, les principes que nous avons posés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familieres à l'ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très-fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvements que consistent la mémoire, l'imagination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés

qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étendues : & delà viennent encore la pénétration, la conception, la justesse & la liaison des connoissances ; & cela, selon le degré d'excellence, ou la perfection des organes des différents animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.

LES philosophes ont rapporté à l'ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps, qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvements. Tels sont la diversité des mouvements des esprits excités dans les nerfs des différents organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvements, qui rappellent nécessairement les mêmes sensations

ſenſations, que l'ame avoit déjà reçues par l'impreſſion des objets ſur les ſens. Ces modifications, tant de fois repétées, forment la mémoire, l'imagination, les paſſions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires & habituelles, qui ne viennent pas de la même ſource : elles dépendent originairement des diverſes diſpoſitions organiques des corps animés, leſquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'inſtinct & la conception.

La ſeconde claſſe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être ſenſitif; comme les ſenſations, les perceptions, le diſcernement, les connoiſſances, &c.

§. I.

Des ſens.

La diverſité des ſenſations varie ſelon la nature des organes qui les tranſmettent à l'ame. L'ouie porte à l'ame la ſenſation du bruit ou du ſon, la vue lui imprime les ſentiments de lumiere & de couleurs, qui lui repreſentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux. L'ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connues ſous le nom d'odeurs, les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités appellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dûreté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact; parmi

lesquels nous comptons les parties de la génération, dont le sentiment vif pénetre & transporte l'ame dans les plus doux & les plus heureux moments de notre existence.

Puisque le nerf optique & le nerf acoustique sont seuls, l'un voit les couleurs, l'autre entend les sons, puisque les seuls nerfs moteurs portent à l'ame l'idee des mouvements, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'ensuit que chaque nerf est propre à faire naître différentes sensations, & qu'ainsi le *sensorium commune*, a, pour ainsi dire, divers territoires, dont chacun a son nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cause de la diversité des sensations; car l'expansion du nerf auditif ressemble à la retine, cependant il en résulte des sensations bien opposées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, desorte qu'une organe dioptrique, par exemple, doit naturellement servir à la vision.

Non seulement les divers sens excitent différentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'ame, selon les différentes manieres dont ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différents, & peut faire appercevoir à l'ame l'éloignement & le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumiere, donner des sensations plus ou moins vives de la lumiere & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées d'étendue, de figure,

d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire eſt exactement vrai des autres ſens.

§. II.

Mécaniſme des ſenſations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus ſubtil méchaniſme des ſenſations. Comme l'œil eſt le ſeul de tous les organes ſenſitifs, où ſe peigne & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en ſont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la ſclérotique & de la choroïde; mettez, où étoit la premiere de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuſte parfaitement avec la convexité de l'œil. Preſentez enſuite quelque corps que ce ſoit devant le trou de la pupille, vous verrez très-diſtinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en paſſant, que la viſion n'a pas ſon ſiege dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi conſiſte la peinture des objets? Dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme une impreſſion de la plus grande délicateſſe, comme il eſt facile d'en juger par tous les rayons de la pleine lune, qui, concentrés dans le foyer d'un miroir ardent & réfléchis ſur le plus ſenſible thermometre, ne font aucunement monter la liqueur de cet inſtrument. Si l'on conſidere de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expanſion du nerf optique, que de points

dans l'image de l'objet, que ces fibres ſont infiniment tendres & molles, & ne forment gueres qu'une vraie pulpe, ou moelle nerveuſe, on concevra non-ſeulement que chaque fibrille ne ſe trouvera chargée que d'une très petite portion des rayons; mais qu'à cauſe de ſon extrême delicateſſe, elle n'en recevra qu'un changement ſimple, leger, foible, ou fort ſuperficiel; & en conſéquence de cela, les eſprits animaux à peine excités, réflueront avec la plus grande lenteur: à meſure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement ſe raſſentira de plus en plus, & par conſéquent l'impreſſion de cette peinture ne pourra s'étendre, ſe propager le long de la corde optique, ſans s'affoiblir. Que penſez vous à préſent de cette impreſſion portée juſqu'à l'ame même? N'en doit-elle pas recevoir un effet ſi doux, qu'elle le ſente à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une ſi foible cauſe doit produire ſi peu de bruit, qu'il ſembleroit devoir s'étouffer ou ſe perdre dans toute la longueur du bois. Il ſe perd en effet pour tous les autres, vous ſeul entendez un bruit ſourd, preſqu'imperceptible. La même choſe ſe paſſe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eſt infiniment moins ſolide. L'impreſſion une fois reçue par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaſtique, doit néceſſairement ſe porter juſqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience ſi connue des billes de billard; or les nerfs ſont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre ſen-

fible nerveuſe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre auſſi étroit ne peuvent vraiſemblablement contenir qu'un ſeul globule à la file, qu'une ſuite ou rang d'eſprits animaux. Cela s'enſuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à ſe mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvements de la préciſion, de la fidélité des traces, ou des idées qui en réſultent dans le cerveau : tous effets qui prouvent que le ſuc nerveux eſt compoſé d'éléments globuleux, qui nagent peut être dans une matiere éthérée ; & qui ſeroient inexplicables, en ſuppoſant dans les nerfs, comme dans les autres vaiſſeaux, diverſes eſpeces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du reſſort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que ſoient les éléments, ſi l'on veut expliquer les phénoménes des ſenſations, il faut donc admettre 1°. l'exiſtence & la circulation des eſprits. 2°. Ces mêmes eſprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent juſqu'à l'ame. 3°. Un ſeul rang de globules ſphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre trait, pour galopper au moindre ſignal de la volonté. Cela poſé, avec quelle vîteſſe le premier globule pouſſe, doit il pouſſer le dernier, & le jeter, pour ainſi dire, ſur l'ame, qui ſe réveille a ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, rélativement au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amene naturellement les Loix des Senſations : les voici.

§. III.

Loix des Senſations.

I. Loi. Plus un objet agit diſtinctement ſur le *ſenſorium*, plus l'idée qui en réſulte, eſt nette & diſtincte.

II Loi. Plus il agit vivement ſur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée eſt claire.

III. Loi. La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet eſt vive; plus elle eſt différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée eſt vive & fappante. On ne peut ſouvent la chaſſer par d'autres idées, comme Spinoſa dit l'avoir éprouvé, lorſqu'il vit un de ces grands hommes du Bréſil. C'eſt ainſi qu'un blanc & un noir qui ſe voient pour la premiere fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'ame regarde long temps un objet extraordinaire, y penſe & s'en occupe ſans ceſſe. L'eſprit & les yeux paſſent légérement ſur les choſes qui ſe préſentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le botaniſte. On voit par là qu'il eſt dangereux de donner aux enfants des idées effrayantes, telle que la peur du diable, du loup, &c.

Ce n'eſt qu'en réflechiſſant ſur les notions ſimples, qu'on ſaiſit les idées compliquées: il faut que les premieres ſoient toutes repréſentées clairement à l'ame, & qu'elle les conçoive diſtinctement l'une après l'autre; c'eſt-à-dire, qu'il faut choiſir un ſeul ſujet ſimple, qui agiſſe tout entier ſur le *ſenſorium*, & ne ſoit troublé par aucun autre objet; à l'exemple des géometres,

qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vue leur objet. C'eſt la premiere concluſion qu'on doit tirer de notre premiere loi ; la ſeconde eſt, qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfants & les écoliers : car on ne retient que des ſons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reſte, ſuivant la troiſieme loi, des traces plus ſouvent marquées ſont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne ſont point en état de méditer, ne peuvent gueres apprendre que par le mauvais uſage dont j'ai parlé.

Enfin, comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microſcope, ſoit bien éclairé, tandis que toutes les parties voiſines ſont dans l'obſcurité ; de même pour entendre diſtinctement un bruit qui d'abord paroiſſoit confus, il ſuffit d'écouter attentivement : le ſon trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tendue, frappe le cerveau plus vivement. C'eſt par les mêmes moyens qu'un raiſonnement qui paroiſſoit fort obſcur, eſt enfin trouvé clair ; cela s'enſuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les ſenſations ne ſont pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuſes que ſoient nos ſenſations, elles ne nous éclairent jamais ſur la nature de l'objet actif, ni ſur celle de l'organe paſſif. La figure, le mouvement, la maſſe, la dureté, ſont

bien des attributs des corps sur lesquels nos sens ont quelque prise. Mais combien d'autres propriétés qui résident dans les derniers élements des corps, & qui ne sont pas saisies par nos organes, avec lesquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuse qui les exprime mal, ou point du tout ? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même personne, dont l'organe sensitif par conséquent ne retrace point à l'ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas aussi, selon les modifications de la lumiere ? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'ame juge confusément des goûts, qui ne lui manifestent pas même la figure des sels.

Je dis plus : on ne conçoit pas mieux les premieres qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne sont déterminées que par nos organes. Avec d'autres sens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penserions autrement que nous ne pensons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie, ou de sentiment. Mais je reserve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même densité, quelque différents qu'ils fussent d'ailleurs entr'eux, il suit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un seul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe sensitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoissance des propriétés des corps, ni de ce en quoi consiste le changement qu'éprouvent nos

organes. Elles ſe forment par ce changement ſeul. Suivant ſa nature, & ſes degres, il s'éleve dans notre ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu ou la flamme; l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changez avez le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la ſituation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtache ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une taye ſur la cornée, ſuivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverſement les objets. La cataracte, la goute ſerene, &c. jetent dans l'aveuglement.

Les ſenſations ne repréſentent donc point du tout les choſes, telles qu'elles ſont en elles mêmes, puiſqu'elles dépendent entiérement des parties corporelles qui leur ouvrent le paſſage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en diſe, puiſqu'elles nous ont été données plus pour la conſervation de notre machine, que pour acquérir des connoiſſances. La réflexion de la lumiere produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'ame alors doit donc voir jaune. Le ſel & le ſucre impriment des mouvements oppoſés aux papilles du goût;

on aura donc en conſéquence des idées contraires, qui feront trouver l'un ſalé, & l'autre doux. A dire vrai, les ſens ne nous trompent jamais, que lorſque nous jugeons avec trop de précipitation ſur les rapports : car autrement ce ſont des miniſtres fideles; l'ame peut compter qu'elle ſera ſûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend ; les ſens veillent ſans ceſſe, & ſont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'ame dépend à ſon tour des organes qui la ſervent, ſi tous les ſens ſont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *ſenſorium commune* de participer à une erreur auſſi générale ?

§. V.

Raiſons anathomiques de la diverſité des ſenſations.

Quand même tous les nerfs ſe raſſembleroient, les ſenſations n'en ſeroient pas moins diverſes : mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela ſoit vrai, ſi ce n'eſt les nerfs optiques & acouſtiques, c'eſt que les nerfs ſont réellement ſéparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le ſcapel les démontre, & ne peut plus les ſuivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement ſans microſcope, que les principes nerveux ſont aſſez écartés ; (cela ſe remarque ſur tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui ſont à une très-grande diſtance l'une de l'autre :) & que les fibres nerveuſes ne ſuivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que

je viens de nommer. 3°. L'extrême molleſſe de toutes ces fibres, fait qu'elles ſe confondent aiſément avec la moëlle : la 4e. & la 8e. paire peuvent ici ſervir d'exemple. 4°. Telle eſt la ſeule impénétrabilité des corps, que les premiers filaments de tant de différents nerfs ne peuvent ſe réunir en un ſeul point. 5°. La diverſité des ſenſations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois ; ces deux ſentiments diſtincts à l'occaſion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occaſion même d'un ſeul petit corps rond, qu'on fait rouler ſous un doigt ſur lequel le doigt voiſin eſt replié ; tout prouve que chaque ſens a ſon petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainſi le ſiege de l'ame eſt compoſé d'autant de parties, qu'il y a de ſenſations diverſes qui y répondent. Or, qui pourroit les nombrer ? Et que de raiſons pour multiplier & modifier le ſentiment à l'infini ? Le tiſſu des envelopes des nerfs, qui peut être plus ou moins ſolide, leur pulpe plus ou moins molle, leur ſituation plus ou moins lâche, leur diverſe conſtruction, à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'enſuit de ce que nous avons dit juſqu'à-préſent, que chaque nerf differe l'un de l'autre à ſa naiſſance, & en conſéquence ne paroît porter à l'ame qu'une ſorte de ſenſations, ou d'idées. En effet, l'hiſtoire phyſiologique de tous les ſens prouve que chaque nerf a un ſentiment relatif à ſa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel ſe modifient les impreſſions externes. Si l'organe eſt dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs ; s'il

eſt acouſtique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petiteſſe des idées.

Ces impreſſions des corps extérieurs ſont donc la vraie cauſe phyſique de toutes nos idées ; mais que cette cauſe eſt extraordinairement petite. Lorſqu'on regarde le ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaſte hémiſphere ſe peint au fond de l'œil, ſon image eſt beaucoup plus petite que le trou par où elle a paſſé. Que ſeroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur ou de la 6e. partie d'un globule ſanguin ? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microſcope. Quelle cauſe infiniment exigue ? & par conſéquent quelle doit être l'exilité de nos ſenſations & de nos idées ? Et que cette exilité de ſenſations & d'idées paroît néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire ! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans le peu de place qu'il leur faut, & ſans l'étendue de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Différents ſieges de l'ame.

Pour fixer, ou marquer avec préciſion, quels ſont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'anatomie, ſans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle ſeule on peut lever la plûpart des voiles qui dérobent

l'ame à la curioſité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend ſon origine de l'endroit, où finit la derniere artériole de la ſubſtance corticale du cerveau ; cette origine eſt donc, où commence viſiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & ſortir ſans microſcope Tel eſt réellement le lieu d'où la plûpart des nerfs ſemblent tirer leur origine, où ils ſe réuniſſent, & où l'être ſenſitif paroît réfugié. Les ſenſations & les mouvements animaux peuvent-ils être raiſonnablement placés dans l'artere ? Ce tuyau eſt privé de ſentiment par lui-même, & il n'eſt changé par aucun effort de la volonté. Les ſenſations ne ſont point auſſi dans le nerf au-deſſous de ſa continuité avec la moëlle : les plaies & autres obſervations nous le perſuadent. Les mouvements à leur tour n'ont point leur ſiege au-deſſous de la continuité du nerf avec l'artere, puiſque tout nerf ſe meut au gré de la volonté. Voilà donc le *ſenſorium* bien établi dans la moëlle, & cela juſqu'à l'origine même artérielle de cette ſubſtance médullaire D'où il ſuit encore une fois que le ſiege de l'ame a plus d'étendue qu'on ne s'imagine ; encore ſes limites ſeroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, ſurtout très-ſavant, ſans l'immenſe petiteſſe ou exilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'ame.

Si le siege de l'ame a une certaine étendue, si elle sent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, si elle y a véritablement différents sieges, il faut nécessairement qu'elle ne soit pas elle-même inétendue, comme le prétend Descartes; car dans son système, l'ame ne pourroit agir sur le corps, & il seroit aussi impossible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux substances, que cela est facile à ceux qui pensent qu'il n'est pas possible de concevoir aucun être sans étendue. En effet, le corps & l'ame sont deux natures entiérement opposées, selon Descartes; le corps n'est capable que de mouvement, l'ame que de connoissance; donc il est impossible que l'ame agisse sur le corps, ni le corps sur l'ame. Que le corps se meuve, l'ame qui n'est point sujette aux mouvements, n'en ressentira aucune atteinte. Que l'ame pense, le corps n'en ressentira rien, puisqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'est ce pas dire avec Lucrece, que l'ame, n'étant pas matérielle, ne peut agir sur le corps, ou qu'elle l'est effectivement, puisqu'elle le touche & le remue de tant de façons? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps *.

Si petite & si imperceptible qu'on suppose l'étendue de l'ame, malgre les phénomenes qui semblent prouver le contraire, & qui démontre-

(1) *Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

roient plutôt (1) plusieurs ames, qu'une ame sans étendue, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet. L'étendue de l'ame forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle qu'on croiroit que les deux substances individuellement attachées & jointes ensemble, elles ne sont qu'un seul tout. Aristote (2) dit, » qu'il n'y a point » d'ame sans corps, & que l'ame n'est point » un corps ». A dire vrai, quoique l'ame agisse sur le corps & se détermine sans doute par une activité qui lui est propre, cependant je ne sais si elle est jamais active, avant que d'avoir été passive; car il semble que l'ame pour agir, ait besoin de recevoir les impressions des esprits modifiés par les facultés corporelles. C'est ce qui a peut être fait dire à plusieurs; que l'ame dépend tellement du tempérament & de la disposition des organes, qu'elle se perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'ame au corps, il n'est pas besoin de tant se mettre l'esprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Aristote, Platon, Descartes,

(1) Quelques anciens philosophes les ont admises, pour expliquer les différentes contradictions dans lesquelles l'ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressuscité son mari, & *vice versâ*.

(2) *De anima text.* 26. *c.* 2.

Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il suffit d'aller rondement son droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorsque la vérité est devant soi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne se baisseroient seulement pas pour ramasser la vérité, s'ils la reconnoissoient où ils ne veulent pas qu'elle soit

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit sur la diverse origine des nerfs & les différents sieges de l'ame, il se peut bien faire qu'il y ait quelque chose de vrai dans toutes les opinions des auteurs à ce sujet, quelqu'opposées quelles paroissent : & puisque les maladies du cerveau, selon l'endroit qu'elles attaquent, suppriment tantôt un sens, tantôt un autre, ceux qui mettent le siege de l'ame dans les *nates*, ou les *testes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale* dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale* ? Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit (1) de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'ame est répandue.

En effet où est votre ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaisent, ou la chagrinent, si ce n'est dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine ? Où est-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaisir un beau Ciel, une belle perspective, si elle n'est dans les couches optiques ? Pour entendre, il faut qu'elle soit placée à la naissance du nerf auditif,

(1) ..... Totus diffusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet. *Virg. Æneid.* I. 6.

&c.

&c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'ame, pour en donner une idée ſenſible, ſe trouve en pluſieurs endroits du cerveau, puiſqu'il eſt réellement frappé à pluſieurs portes. Mais je ne prétends pas dire pour cela qu'il y ait pluſieurs ames; une ſeule ſuffit ſans doute avec l'étendue de ce ce ſiege médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder; elle ſuffit, dis-je, pour agir, ſentir & penſer, autant qu'il lui eſt permis par les organes.

§. IX.

Que l'être ſenſitif eſt par conſéquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon ame, & que notre entendement eſt foible & borné! Mon ame montre conſtamment, non la penſée qui lui eſt accidentelle, quoiqu'en diſent les Cartéſiens, mais de l'activité & de la ſenſibilité. Voilà deux propriétés inconteſtables, reconnues par tous les philoſophes qui ne ſe ſont point laiſſé aveugler par l'eſprit ſyſtématique, le plus dangereux des eſprits. Or, dit-on, toutes propriétés ſuppoſent un ſujet qui en ſoit la baſe, qui exiſte par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclut-on, l'ame eſt un être ſéparé du corps, une eſpece de *monade ſpirituelle*, une *forme ſubſiſtante*, comme parlent les adroits & prudents Scholaſtiques; c'eſt-à-dire, une ſubſtance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raiſonner ſans doute; mais le ſujet de ces propriétés, pour quoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature abſolument diſtincte

du corps, tandis que je vois clairement que c'eſt l'organiſation même de la moëlle aux premiers commencements de ſa naiſſance, (c'eſt-à-dire, à la fin du *cortex*,) qui exerce ſi librement dans l'état ſain toutes ces propriétés ? Car c'eſt une foule d'obſervations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui diſent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de métaphyſique, ſans nous donner une ſeule idée. Mais ſeroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'ame ? Et comment concevoir que la matiere puiſſe ſentir & penſer ? J'avoue que je ne le conçois pas ; mais, outre qu'il eſt impie de borner la toute puiſſance du Créateur, en ſoutenant qu'il n'a pu faire penſer la matiere, lui qui d'un mot a fait la lumiere, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frappent mes ſens, parce que l'eſſence de cet être m'eſt inconnue ? Je ne vois que matiere dans le cerveau ; qu'étendue, comme on l'a prouvé, dans ſa partie ſenſitive : vivant, ſain, bien organiſé, ce viſcere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la ſubſtance médullaire ; je vois ce principe qui ſent & penſe, ſe déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je ! l'ame dort la premiere, ſon feu s'éteint à meſure que les fibres dont elle paroît faite, s'affoibliſſent & tombent les unes ſur les autres. Si tout s'explique par ce que l'anatomie & la phyſiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je beſoin de forger un être idéal ? Si je confonds l'ame avec les organes corporels, c'eſt donc que tous les phénomenes m'y déterminent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon

ame aucune idée d'elle-même, mais seulement assez de discernement & de bonne foi pour se reconnoître dans quelque miroir que ce soit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle est vertueuse & ornée de mille belles connoissances, elle est assez noble, assez recommendable.

Nous remettons à exposer les phénomenes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'ame sur le corps, & combien la volonté lui est asservie. Mais l'ordre des matieres que je traite, exige que la mémoire succede aux sensations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne pensois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement est la comparaison de deux idées que l'ame fait distinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même instant elle ne peut contempler qu'une seule idée; je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la seconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainsi, (c'est une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri, point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoissance des choses, ni le sentiment interne de notre propre existence, ne peuvent demeurer certainement en nous sans mémoire. A-t'-on oublié qu'on a su? Il semble qu'on ne fasse que sortir du néant; on ne sait point avoir déjà existé, & que l'on continuera d'être encore quelque temps. *Wepfer* parle d'un malade qui avoit perdu les

idées mêmes des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions : il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir ſa phraſe, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement ; & il donne l'hiſtoire d'un troiſieme, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'uſage de former des ſons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'eſt pas rare de voir les malades ignorer la faim & la ſoif ; *Bonnet* en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, ſeroit un atome penſant, ſi on peut penſer ſans elle ; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rappelroit rien.

La cauſe de la mémoire eſt tout à-fait mécanique, comme elle-même ; elle paroît dépendre de ce que les impreſſions corporelles du cerveau, qui ſont les traces d'idées qui ſe ſuivent, ſont voiſines ; & que l'ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans rappeller les autres qui avoient coutume d'aller enſemble. Cela eſt très-vrai de ce qu'on a appris dans la jeuneſſe. Si l'on ne ſe ſouvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un ſeul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des territoires ſéparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un ſon qui frappe les oreilles, communique ſur le champ ſon impreſſion à la partie du cerveau, qui eſt analogue à celle où ſe trouve le premier veſtige de ce qu'on cherche, c'eſt-à-dire, cette autre partie de la

moëlle, où eſt cachée la mémoire, ou la trace des vers ſuivants, & y repréſente à l'ame la ſuite de la premiere idée, ou des premiers mots, il eſt néceſſaire que de nouvelles idées ſoient portées par une loi conſtante au même lieu, dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet ſi cela ſe faiſoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus ſûrement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eſt que certaines affections du cerveau détruiſent tel ou tel ſens, ſans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. *Hildanus* parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame, qui, guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer ſa mémoire; il lui fallut revenir à l'*a*, *b*, *c*, de ſes premieres connoiſſances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque ſorte avec les fibres affaiſſées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabeſcence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'eſprit, de pénétration, & d'aptitude pour les ſciences. Voilà une de ces heureuſes maladies, contre leſquelles bien des gens pourroient troquer leur ſanté, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont aſſez communément beaucoup de mémoire: tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les diſtraire; l'attention, la réflexion leur coute peu; de là on peut enviſager long-temps & fixément chaque face d'un objet, la préſence des idées eſt plus ſtable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie Françoiſe, dicta tout de

ſuite ſa Tragédie *d'Inés de Caſtro.* Quelle étendue de mémoire d'avoir 2000 vers preſents, & qui defilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment ſe peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette eſpece de cahos! On a dit bien plus de Paſcal; on raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris, On penſe au reſte, & avec aſſez de raiſon, puiſque c'eſt un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne ſont pas ordinairement plus ſuſpects de jugement, que les Médecins de religion, parce que la moelle du cerveau eſt ſi pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place diſtincte: j'entends ces idées *meres*, ſi on me permet cette expreſſion, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduiſant avec juſteſſe une troiſieme idée de la combinaiſon des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'eſprit & de mémoire, que les deux hommes illuſtres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au ſujet de la mémoire, que c'eſt une faculté de l'ame qui conſiſte dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits animaux, excités par les impreſſions des objets qui ont agi vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens: en ſorte que ces modifications rappellent à l'ame les mêmes ſenſations avec les mêmes circonſtances de lieu, de temps, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire:* & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente,

ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau, ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'Imagination.

L'Imagination confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappelle à l'ame, & en forme des images, ou des tableaux, qui lui repréſentent des objets différents, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnements, ou pour la variété des combinaiſons; j'entends des objets différents des exactes ſenſations reçues autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la definirons une perception d'une idée produite par des cauſes internes, & ſemblables à quelqu'une des idées que les cauſes externes avoient coutume de faire naître. Ainſi lorſque des cauſes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ſe ſoit, affectent les nerfs, les eſprits, le cerveau, de la même maniere que les cauſes corporelles externes, & en conſéquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination.* En effet lorſqu'il naît dans le cerveau une diſpoſition phyſique, parfaitement ſemblable à celle que produit quelque cauſe externe, il doit ſe former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cauſe préſente au dehors: c'eſt pourquoi les objets de l'imagination ſont appellés ſantômes, ou ſpectres, φαντάσματα.

Les ſens internes occaſionnent donc comme les

externes, des changemens de penſées ; ils ne diffèrent les uns des autres, ni par la façon dont on penſe, qui eſt toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui ſe fait dans le *ſenſorium*, mais par la ſeule abſence d'objets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes extérieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil, (ce qui change ſi ſinguliérement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme ſain eſt plus foible que la perception des ſenſations externes ; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en paſſant la nuit ſur le Pont-neuf, la magnifique perſpective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorſque mes yeux en ſont frappés. Lorſque je penſe à l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour, qu'ils s'en faut que j'éprouve les ſenſations de ceux qu'enchante là le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui ſont dans les bras de leurs maîtreſſes ! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui ſont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions ; ce qui prouve clairement qu'elle ne différe point dans ſa nature même, ni dans ſes effets ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſent les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire : & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'imagination eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'ame les voit autrement qu'ils ne

ſont. Tantôt elle reconnoît cette illuſion ; & alors ce n'eſt qu'un vertige, comme celui de Paſcal, qui avoit tellement épuiſé par l'étude les eſprits de ſon cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu dont il ſe faiſoit toujours garantir par des chaiſes, ou par toute autre eſpece de rempart, qui put l'empêcher de voir ce gouffre phantaſtique effrayant, que ce grand homme connoiſſoit bien pour tel. Tantôt l'ame participant à l'erreur générale de tous les ſens externes & internes, croit que les objets ſont réellement ſemblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'eſt un vrai délire.

L'imagination foible eſt celle qui eſt auſſi légérement affectée par les diſpoſitions des ſens internes, que par l'impreſſion des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, ſont vivement affectés & remués par les moindres cauſes ; & on peut dire que ceux-là ont été favoriſés de la nature, puiſque pour travailler avec ſuccès aux ouvrages de génie & de ſentiment, il faut une certaine force dans les eſprits, qui puiſſe graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les paſſions qu'elle veut peindre. *Corneille* avoit les organes doués ſans doute d'une force bien ſupérieure en ce genre ; ſon théatre eſt l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque *M. de Voltaire*. Cette force ſe manifeſte encore dans *Lucrece* même, ce grand Poëte, quoique le plus ſouvent ſans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes paſſions.

Quand quelque idée ſe réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorſqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet

de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette penſée. Une cauſe préſente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jete les plus ſages dans cette erreur, qui eſt ſi familiere à ce *délire ſans fiévre* des mélancholiques. Mais ſi la volonté ſe met de la partie, ſi les ſentiments qui en réſultent dans l'ame, l'irritent, alors on eſt, à proprement parler, en fureur.

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en ſont ſi bien fixé l'idée dans l'eſprit, que l'ame s'y fait & y donne ſon conſentement Pluſieurs ſe reſſemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils ſont d'un ſens droit & ſain: & s'ils ſe laiſſent ſéduire par l'objet même de leur erreur, ce n'eſt qu'en conſéquence d'une fauſſe hypotheſe, qui les écarte d'autant plus de la raiſon, qu'ils ſont plus conſéquents ordinairement. *Michel Montagne* a un chapitre ſur l'imagination, qui eſt fort curieux: il fait voir que le plus ſage a un objet de délire, &, comme on dit, ſa folie. C'eſt une choſe bien ſinguliere & bien humiliante pour l'homme, devoir que tel génie ſublime, dont les ouvrages ſont l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop long-temps à une idée ſi extravagante, ſi indigne de lui qu'elle puiſſe être, il l'adoptera, juſqu'à ne vouloir jamais s'en départir; plus il verra & touchera, par exemple, ſa cuiſſe & ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre; & auſſi clairement convaincu, qu'il l'eſt du contraire, dès que l'ame a perdu de vue ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'eſprit dépend de cauſes corporelles connues, & ſi on a tant de peine à la

guérir, c'eſt que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le ſont, de ſorte que ſi un médecin n'a pas plus d'eſprit que de gravité, ou de galénique, ſes raiſonnements gauches & mal-adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'eſt livrée qu'à une forte impreſſion dominante, qui ſeule l'occupe tout entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui eſt une ſorte de manie. Que ſert donc alors de s'opiniâtrer à parler raiſon à un homme qui n'en a plus? *Quid vota furentem, quid delubra juvant?* Tout le fin, tout le myſtere de l'art, eſt de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui aboliſſe l'idée ridicule qui occupe l'ame : car par là on rétablit le jugement & la raiſon, avec l'égale diſtribution du ſang & des eſprits.

§. XII.

Des paſſions.

Les paſſions ſont des modifications habituelles des eſprits animaux, leſquelles fourniſſent preſque continuellement à l'ame des ſenſations agréables ou déſagréables, qui lui inſpirent du déſir, ou de l'averſion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces eſprits les modifications accoutumées. De là naiſſent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colere, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainſi il eſt évident que les paſſions ne doivent pas ſe confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles ſe diſtinguent

par l'impreſſion agréable ou déſagréable des ſenſations de l'ame : au lieu que les autres agens de notre réminiſcence ne ſont conſidérés qu'autant qu'ils rappellent ſimplement les ſenſations, telles qu'on les a reçue, ſans avoir égard à la peine, ou au plaiſir qui peut les accompagner.

Telle eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvements qui troublent le *ſenſorium :* & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorſque l'ame apperçoit les idées qui lui viennent par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentiments de joie ou de triſteſſe; ou elles n'excitent, ni les uns, ni les autres ; celles-ci ſe nomment *indifférentes :* au lieu que les premieres font aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par ſon action.

Si la volonté qui réſulte de l'idée tracée dans le cerveau, ſe plaît à contempler, à conſerver cette idée ; comme lorſqu'on penſe à une jolie femme, à certaine réuſſite, &c. c'eſt ce qu'on nomme *joie*, *volupté*, *plaiſir*. Quand la volonté déſagréablement affectée, ſouffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en réſulte de la triſteſſe. L'amour & la haine ſont deux paſſions deſquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet préſent me réjouit ; l'amour d'un objet paſſé eſt un agréable ſouvenir ; l'amour d'un objet futur eſt ce qu'on nomme *déſir*, ou *eſpoir*,

lorsqu'on désire, ou qu'on espere en jouir. Un mal présent excite de la tristesse, ou de la haine; un mal passé donne une réminiscence fâcheuse; la crainte vient d'un mal futur. Les autres effections de l'ame sont divers degrés d'amour, ou de haine. Mais si ces affections sont fortes, qu'elles impriment des traces si profondes dans le cerveau, que toute notre économie en soit bouleversée, & ne connoisse plus les loix de la raison; alors cet état violent se nomme *passion*, qui nous entraîne vers son objet, malgré nôtre ame. Les idées qui n'excitent, ni joie, ni tristesse, sont appellées indifférentes, comme on vient de le dire: telle est l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maison, &c. Mais excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout respire la passion. Chaque âge a les siennes. On souhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeunesse forte & vigoureuse aime la guerre, les plaisirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieillesse, au lieu d'être belliqueuse, est timide; avare, au lieu d'aimer la dépense; la hardiesse est témérité à ses yeux, & la jouissance est un crime, parce qu'elle n'est plus faite pour elle. On observe les mêmes appétits & la même conduite dans les brutes, qui sont comme nous, gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdissent ensuite peu-à-peu pour tous les plaisirs. A l'occasion de cet état de l'ame qui fait aimer ou haïr, il se fait dans le corps des mouvements musculaires, par le moyen desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de pensée,

à l'objet de notre plaiſir, & écarter celui dont la preſence nous révolte.

Parmi les affections de l'ame, les unes ſe font avec conſcience, ou ſentiment intérieur; & les autres ſans ce ſentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces ſuites, ou effets des paſſions, il ſuffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du ſuc nerveux, qui paroît ſe faire dans le principe du nerf. Celles du ſecond genre ſont plus cachées; & les mouvements qu'elles excitent n'ont pas encore été bien expoſés. Dans une très-vive joie. il ſe fait une grande dilatation du cœur : le pouls s'éleve, le cœur palpite, juſqu'à faire entendre quelquefois ſes palpitations, & il ſe fait auſſi quelquefois une ſi grande tranſpiration, qu'il s'enſuit ſouvent la défaillance, & même la mort ſubite. La colere augmente tous les mouvements, & conſéquemment la circulation du ſang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à dépoſer quelques ſécrétions qui l'irritent, & ſujet aux hémorrhagies. Delà ces fréquentes apoplexies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictéres, cette augmentation de tranſpiration. La terreur, cette paſſion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainſi dire, en garde pour ſa propre défenſe, fait à peu près les mêmes effets que la colere; elle ouvre les arteres, guérit quelquefois ſubitement les paralyſies, la létargie, la goute, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apoplexie, fait mourir de mort ſubite, &

cauſe enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvements, produit le froid, arrête la tranſpiration, diſpoſe le corps à recevoir les miaſmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foibleſſe, le relachement des ſphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidents, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvements vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin à quelquefois fait tout à coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; enſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les arteres, comme dans des filets paroiſſent donc dans la colere & la joie, exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des arteres: dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de la crainte, (au moins pour ſes effets), les arteres reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve t on pas ces filets nerveux? Ils ſont à la carotide interne, à l'artere temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la ſouclaviere, à la racine de la ſouclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux arteres brachiales, à la céliaque, à la méſentérique, à celles qui ſortent du baſſin; & par tout ils ſont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui eſt une eſpece de crainte, reſſerre la veine temporale, où elle eſt environnée des branches de la *portion dure*, & retient le ſang au viſage. N'eſt-ce pas auſſi par l'action des nerfs que ſe fait l'érection, effet qui dépend ſi viſiblement de l'arrêt du ſang? N'eſt-il pas certain que l'imagination

ſeule procure cet état aux Eunuques mêmes ? Que cette ſeule cauſe produit l'éjaculation, non-ſeulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuiſſance dépend ſouvent des défauts de l'imagination, comme de ſa trop grande ardeur, ou de ſon extrême tranquillité, ou de ſes différentes malalies, comme on en lit des exemples dans *Venette* & *Montagne*? Il n'eſt pas juſqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenue, ou timidité, dont on ſe corrige bien vîte à l'école des femmes galantes, qui ne mette ſouvent l'homme le plus amoureux, dans une incapacité de les ſatisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de toutes les autres paſſions; l'une vient merveilleuſement à l'appui des autres. Il eſt évident que les nerfs jouent ici le plus grand rôle, & qu'ils ſont le principal reſſort des paſſions. Quoique nous ne connoiſſions point les paſſions par leurs cauſes, les lumieres que le mécaniſme des mouvements des corps animés a répandues de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes aſſez clairement par leurs effets : & dès qu'on ſait, par exemple, que le chagrin reſſerre les diametres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle eſt la premiere cauſe qui fait que les nerfs ſe contractent autour d'eux, comme pour les étrangler ; tous les effets qui s'enſuivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie, ſont faciles à concevoir ; l'imagination affectée d'une idée forte, d'une paſſion violente, influe ſur le corps & le tempérament ; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'eſprit. La mélancolie priſe dans le ſens des médecins, une fois formée, & devenue bien atrabilaire dans le corps de la perſonne la plus

plus gaie, la rendra donc néceſſairement des plus triſtes : & au lieu de ces plaiſirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la ſolitude.

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes ſenſitifs.

NOUS avons expliqué la mémoire, l'imagination & les paſſions ; facultés de l'ame qui dépendent viſiblement d'une ſimple diſpoſition du *ſenſorium*, laquelle n'eſt qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire conſiſte en ce qu'une idée ſemblable à celle qu'on avoit eue autrefois, à l'occaſion de l'impreſſion d'un corps externe, ſe réveille & ſe repréſente à l'ame : 2°. Que ſi elle ſe réveille aſſez fortement, pour que la diſpoſition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques auteurs (1) font une claſſe, ou une eſpece particuliere ; & qui perſuadent très-fortement l'ame que la cauſe de cette idée exiſte hors du corps. 3°. Que l'imagination eſt de toutes les parties de l'ame, la plus difficile à régler, & celle qui ſe trouble & ſe dérange avec le plus de facilité : de-là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, ſans laquelle

(1) Boerh. *Inſtit. med. de ſenſ. intern.*

l'ame ne peut combiner pluſieurs idées. On diroit que ce ſens froid, appellé commun, quoique ſi rare, s'éclipſe & ſe fond en quelque ſorte à la chaleur des mouvements vifs & turbulents de la partie phantaſtique du cerveau. 4°. Enfin j'ai fait voir combien de cauſes changent les idées mêmes des choſes, combien il faut de ſages précautions pour éviter l'erreur qui ſéduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que ces connoiſſances ſont abſolument néceſſaires aux médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverſes affections du cerveau.

Paſſons à un nouveau genre de facultés corporelles qui ſe rapportent à l'ame ſenſitive. La mémoire, l'imagination, les paſſions ont formé la premiere claſſe : les inclinations, les appétits, l'inſtinct, la pénétration & la conception, vont compoſer la ſeconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations ſont des diſpoſitions qui dépendent de la ſtructure particuliere des ſens, de la ſolidité, de la moleſſe des nerfs qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituent, des divers degrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt à cet état qu'on doit les penchants ou les dégoûts naturels, qu'on a pour différents objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes, deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous

font desirer la jouissance, ou l'usage des choses utiles à la conservation de notre machine, & à la propagation de notre espece, appétit aussi pressant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes causes, que la faim (1). Il est bon de savoir que les anciens ont aussi placé dans cette même classe certaines dispositions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choses qui pourroient nous nuire. C'est pourquoi ils avoient distingué ces appétits en en *concupiscibles* & *en irascibles*; c'est-à-dire, en ceux qui nous font desirer ce qui est bon ou salutaire, qui ne nous y font jamais penser sans plaisir; & en ceux qui nous font penser à ce qui nous est contraire, avec assez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'est qu'il faut, n'en déplaise à l'orgueil humain, que les hommes se confondent ici avec les animaux, puisqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§. II.

De l'instinct.

L'instinct consiste dans des dispositions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux sans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une espece de nécessité; mais cependant, (ce qui est bien admirable) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conservation de leur être. D'où

(1) M. Senac, *Anat. d'Heist.* p. 514.

naiſſent la ſympathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en eſt qui s'attachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs aliments, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorſque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier, ſans cependant les connoître (1).

La raiſon ne peut concevoir comment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples. Le docte Médecin que je cite ſe contente de dire qu'elles ſe font en conſéquence des loix auxquelles l'auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premieres cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions ; le papillon à peine formé fait jouer ſes nouvelles aîles, vole & ſe balance parfaitement dans l'air ; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire ; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'inſtinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérationts, il eſt donc évident que *Stuahl* a grand tort de prétexter l'adreſſe que donne l'habitude.

(1) Boerh. *Inſt. Med.* §. 4.

Il eſt certain, comme l'obſerve l'homme du monde le plus capable (1) d'arracher les ſecrets de la nature, qu'il y a dans les mouvements des corps animés autre choſe qu'une mécanique intelligible, je veux dire, « une certaine force qui » appartient aux plus petites parties dont l'animal eſt formé, qui eſt répandue dans chacune, » & qui caractériſe non-ſeulement chaque eſpece » d'animal, mais chaque animal de la même » eſpece, en ce que chacun ſe meut, & ſent » diverſement & à ſa maniere, tandis que tous » appétent néceſſairement ce qui convient à la » conſervation de leur être, & ont une averſion » naturelle qui les garantit ſûrement de ce qui » pourroit leur nuire ».

Il eſt facile de juger que l'homme n'eſt point ici excepté. Oui, ſans doute, c'eſt cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vaſculeuſe, & toujours eſſentiellement différente en ſoi de ce qu'on nomme élaſticité, puiſque celle-ci eſt détruite, que l'autre ſubſiſte encore après la mort même, & ſe réveille par la moindre force mouvante; c'eſt cette cauſe, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je ſaute par la même mécanique; c'eſt par elle, que dans un faux pas, mon corps ſe porte auſſi prompt qu'un éclair à contrebalancer ſa chute, &c. Il eſt certain que l'ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands anatomiſtes; & la preuve en eſt, que l'ame ne peut avoir qu'une ſeule idée diſtincte à la fois. Or quel nombre in-

(1) M. de Maupertius.

fini de mouvements divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choisir, combiner, ordonner avec la plus grande justesse ? Qui sçait combien il faut de muscles pour sauter ; comme les fléchisseurs doivent être relachés, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte ; comment tel poids & non tel autre peut s'élever ? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pésanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vue & traverser une immensité de pays ? Les muscles auroient-ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sçait seulement pas le nom ; qui n'en connoît ni les attaques, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & faire sauter toute la machine à laquelle ils sont attachés ? L'ame n'est point assez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal ; il faudroit qu'elle eût infuse, cette science infinie géométrique supposée par *Staahl*, tandis qu'elle ne connoît pas les muscles qui lui obéissent. Tout vient donc de la seule force de l'instinct, & la monarchie de l'ame n'est qu'une chimére. Il est mille mouvements dans le corps, dont l'ame n'est pas même la cause conditionnelle. La même cause qui fait fuir ou approcher un corbeau à la présence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille aussi sans cesse à son insçu, à la conservation de son être. Mais ce même corbeau, ces oiseaux de la grande espece qui parcourent les airs, ont le sentiment propre à leur instinct.

Concluons donc que chaque animal a son sentiment propre & sa maniere de l'exprimer, & qu'elle est toujours conforme au plus droit sens,

à un instinct, à une mécanique qui peut passer toute intelligence, mais non les tromper : & confirmons cette conclusion par de nouvelles observations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec précision en quoi consistent les connoissances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent ; mais sans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables sans doute dans les ouvrages de certains Philosophes qui ont daigné plaire (1), admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont aussi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la distance, la grandeur, les odeurs, la plupart des *secondes qualités* (2), & s'en souviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont gueres d'autres expressions que celles du langage affectif dont j'ai déjà parlé. Cette disette vient-elle du vice des organes ? Non, puisque les perroquets redisent les mots qu'on leur apprend, sans en savoir la signification, & qu'ils ne s'en servent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point aussi du défaut d'idées, car ils apprenent à distinguer la diversité des personnes,

(1) V. principalement le P. Bougeant, *Ess. Phil. sur le lang. des bêtes.*

(2) Comme parle *Locke*,

& même des voix, & nous répondent par des geſtes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc en notre faculté de diſcourir, & celle des bêtes ? La leur ſe fait entendre, quoique muette, ce ſont d'excellents pantomines; la notre eſt *verbeuſe*, nous ſommes ſouvent de vrais babillards.

Voilà des idées & des ſignes d'idées qu'on ne peut refuſer aux bêtes, ſans choquer le ſens commun. Ces ſignes ſont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une eſpece différente, puiſqu'ils le ſont aux hommes mêmes. Je ſais auſſi certainement, dit Lamy (1), qu'un perroquet a de la connoiſſance, comme je ſais qu'un étranger en a ; les mêmes marques qui ſont pour l'un, ſont pour l'autre : il faut avoir moins de bon ſens que les animaux, pour leur refuſer des connoiſſances.

Qu'on ne nous objecte pas que les ſignes du diſcernement des bêtes ſont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs ſenſations : car tous les mots dont nous nous ſervons le ſont auſſi, & cependant ils agiſſent ſur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant raſſemblées, forment les mots, deſorte qu'il nous eſt égal de lire des caracteres ; ou d'entendre les mots qui en ſont faits, parce que l'uſage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux unes & aux autres lettres, mots, idées, tout eſt donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal : mais il eſt évident, lorſ-

(1) Diſc. Anat p. 226.

qu'on jette les yeux sur la masse du cerveau de l'homme, que ce viscere peut contenir une multitude prodigieuse d'idées, & par conséquent exigent pour rendre ces idées, plus de signes que les animaux. C'est en cela précisément que consiste toute la supériorité de l'homme.

Mais les hommes & même les femmes, se mocquent elles mieux les unes des autres, que ces oiseaux qui redisent les chansons des autres oiseaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait? Quelle différence y a-t il entre l'enfant & le perroquet qu'on instruit? ne redisent-ils pas également les sons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout aussi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des sens externes, avec les sens internes; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouie de l'autre, & d'un lien si intime entre la volonté & les mouvements musculeux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorsque la structure du corps le permet! L'oiseau qui entend chanter pour la premiere fois, reçoit l'idée du son; désormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire, (sur-tout s'il les entend souvent), avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot anglois. L'expérience (1) a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de (2) temps à un sourd de naissance, par conséquent muet; ce sourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a des fines oreilles?

(1) Voy. Amman. *de loquelâ*, p. 81. & 103.
(2) Deux moix, *Amman.* 31.

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reste à exposer deux autres facultés qui sont des dépendances du même principe, je veux dire de la disposition originaire & primitive des organes : savoir, la pénétration & la conception qui naissent de la perfection des facultés corporelles sensitives.

La *pénétration* est une heureuse disposition qu'on ne peut définir, dans la structure intime des sens & des nerfs, & dans le mouvement des esprits. Elle pénètre l'ame des sensations si nettes, si exquises, qu'elles la mettent elles mêmes en état de les distinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhension*, est une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'ame un grand nombre de sensations à la fois, & non moins claires & distinctes, en sorte que l'ame embrasse, pour ainsi dire, dans le même instant & sans nulle confusion, plus ou moins d'idées, suivant le degré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des affections de l'ame ſenſitive.

§. I.

Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.

NON ſeulement l'ame ſenſitive a une exacte connoiſſance de ce qu'elle ſent, mais ſes ſentiments lui appartiennent préciſément, comme des modifications d'elle-même. C'eſt en diſtinguant ces diverſes modifications qui la touchent, ou la remuent diverſement, qu'elle voit & diſcerne les différents objets qui les lui occaſionnent: & ce diſcernement, lorſqu'il eſt net, & pour ainſi dire, ſans nuages, lui donne des connoiſſances exactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre ame ont deux faces qu'il faut enviſager: ou elles ſont purement ſpéculatives, & lorſqu'elles éclairent l'eſprit, on leur donne le nom de connoiſſances; ou elles portent à l'ame des affections agréables, ou déſagréables & c'eſt alors qu'elles ſont le plaiſir, ou le bonheur, la peine ou le malheur, de notre être: en effet nous ne jouiſſons très-certainement que des modifications de nous-mêmes, & il eſt vrai de dire que l'ame réduite à la poſſeſſion d'elle-même, n'eſt qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'eſt que l'ame ne ſe connoît point, & qu'elle eſt privée d'elle-même lorſqu'elle eſt pri-

vée de ſenſations. Tout ſon bien être & tout ſon mal être, ne réſident donc que dans les impréſſions agréables ou déſagréables qu'elle reçoit paſſivement; c'eſt-à dire, qu'elle n'eſt pas la maîtreſſe de ſe les procurer & de les choiſir à ſon gré, puiſqu'elles dépendent manifeſtement de cauſes qui lui ſont entiérement étrangeres.

Il s'enſuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penſer, ou plutôt de ſentir; car il eſt certain, & je ne crois pas que perſonne en diſconvienne, qu'on ne penſe & qu'on ne ſent pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réflexions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'eſt pas. A dire vrai, le bonheur dépend de cauſes corporelles, telles que certanes diſpoſitions de corps naturelles, ou acquiſes, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers ſur le nôtre Il y a des gens qui, grace à l'heureuſe conformation de leurs organes & à la modération de leurs déſirs, ſont heureux à peu de frais, ou du moins ſont le plus ſouvent tranquilles & contents de leur ſort, de maniere que ce n'eſt gueres que par accident qu'ils peuvent ſe ſurprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres, (& malheureuſement c'eſt le plus grand nombre,) à qui il faut ſans ceſſe des plaiſirs nouveaux, tous plus piquants les uns que les autres; mais ceux-là ne ſont heureux que par accident, comme celui que la muſique, le vin, ou l'opium réjouit, & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir ſuivent de près ce plaiſir charmant, qu'on regardoit comme le ſeul bien réel, comme le ſeul Dieu digne de tous nos hommages & nos ſacrifices. L'homme n'eſt donc pas fait pour

être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par haſard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de ſa raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en paſſer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité, vertu. Ces courtes réflexions ſur le bonheur m'ont dégouté de tant de traités du même ſujet, où le ſtyle eſt compté pour les choſes, où l'eſprit tient lieu de bon ſens, où l'on éblouit par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnements ſolides, où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe Metaphyſique, parce qu'on n'eſt pas phyſicien. La phyſique ſeule peut abréger les difficultés, comme le remarque M. *de Fontenelle* (1). Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéiſſent, pour faire leurs mouvements divers, le moyen de débiter ſur le corps & l'ame, autre choſe que de vains paradoxes, ou des ſyſtemes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une faſtueuſe préſomption! C'eſt cependant du ſein de cette ignorance qu'on voit ſortir tous ces petits Philoſophes, grands conſtructeurs d'hypothèſes, ingénieux créateurs de ſonges bizares & ſinguliers, qui ſans théorie, comme ſans expérience, croient ſeuls poſſéder la vraie Philoſophie du corps humain. La nature ſe montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, ſi elle n'étoit pas con-

(1) Diſgreſſions ſur les anciens & les modernes.

forme a la maniere dont ils ont cru la concevoir. Flatteuſe & complaiſante imagination, n'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modele de coquéterie ? Faut-il que vous ayez une tendreſſe vraiment maternelle pour vos enfants les plus contrefaits & les plus inſenſés, & que contente de votre ſeule fecondité, vos productions ne paroiſſent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui ? Oui, il eſt juſte que l'amour propre qui fait les Auteurs, & ſur tout les mauvais Auteurs, les paye en ſecret des louanges que le public leur refuſe, puiſque cette eſpece de dédommagement qui ſoutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellents dans la ſuite.

§. II.

De la volonté.

Les ſenſations qui nous affectent, décident l'ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces ſenſations, ſelon le plaiſir, ou la peine qu'elles nous cauſent ; cet état de l'ame ainſi décidé par ſes ſenſations, s'appelle *volonté*.

Mais il faut qu'on diſtingue ici la volonté, de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conſéquence volontairement affecté par une ſenſation, ſans être maître de la rejeter, ou de la recevoir. Tel eſt l'état agréable & volontaire, où ſe trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorſqu'ils ſatisfont quelques uns de ces beſoins preſſans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme diſoient ſes flatteurs,

puiſqu'il avoit beſoin de garderobe & de concubine.

Mais conſidérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium ; il eſt invité au ſommeil par les ſenſations agréables que lui procure ce divin remede ; & ſa volonté eſt tellement changée, que l'ame eſt forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouiſſent probablement que de ces *volitions*, il n'eſt pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium aſſoupit donc l'ame avec le corps : à grande doze, il rend furieux. Les cantharides intérieurement priſes, font naître la paſſion d'amour avec une aptitude à la ſatisfaire, qui ſouvent coute bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle même. Le *pouſt*, drogue vénimeuſe fort en uſage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuiſſant, & ôte peu-à-peu l'ame raiſonnable, pour ne lui ſubſtituer que l'ame, je ne dis pas ſenſitive, mais végétative. Toute l'hiſtoire des poiſons (1) prouve aſſez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des anciens, n'eſt pas ſi fabuleux, & que toutes les facultés de l'ame, juſqu'à la conſcience, ne ſont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour ſe réduire à la condition des bêtes. *Socrate* enyvré ſe mit à danſer à la vue d'un excellent Pantomime, (1) & au lieu d'exemples de ſageſſe, ce précepteur de la Patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaiſirs, il eſt impoſſible de

(1) V. Mead. *de Venenis.*

(2) Les mouvements ſe communiquent d'un homme à un autre homme, les ſentiments ſe gagnent de même, & la converſation des gens d'eſprit en donne. Cela eſt facile à expliquer parce qui a été dit. c. XI. §. III.

penſer, on ne peut que ſentir. Dans les moments qui les ſuivent, & qui ne ſont pas eux-mêmes ſans volupté, l'ame ſe replie en quelque ſorte ſur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en jouir à plus longs traits; elle ſemble vouloir augmenter ſon plaiſir, en l'examinant: mais elle a tant ſenti, tant exiſtée, qu'elle ne ſent & n'eſt preſque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui eſt cher; elle n'en ſortiroit pas vite ſans violence, parce que cette raviſſante convulſion des nerfs, qui a enyvrée l'ame de ſi grands tranſports, doit durer encore quelque temps; ſemblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui ſeroit bien fâché de faire tort (1) à ſa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occaſion d'un certain prurit, qui va pour ainſi dire, chercher l'ame dans les bras du ſommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuſe un petit moment: & ſi la nature, lorſqu'elle s'éveille, eſt prête à trahir ſa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'ame, & ſuggere à la nature les plus courts moyens de ſortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va ſe repentir, ſuivant l'uſage, & comme il arrive ſur tout à la ſuite des plaiſirs pris ſans beſoin.

Voila l'homme, avec toutes les illuſions dont il eſt le jouet, & la proie. Mais ſi ce n'eſt pas ſans plaiſir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainſi.

(1) Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ſes obſervations *Hartſoekeriennes*, n'ont jamais été faites aux dépens de ſa famille.

Enfin

Enfin rien de si borné que l'empire de l'ame sur le corps, & rien de si étendu que l'empire du corps sur l'ame. Non-seulement l'ame ne connoît pas les muscles qui lui obéissent, & quel est son pouvoir volontaire sur les organes vitaux: mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire sur ces mêmes organes. Que dis je! elle ne sait pas même si la volonté est la cause efficiente des actions musculeuses, ou simplement une cause occasionnelle, mise en jeu par certaines dispositions internes du cerveau, qui agissent sur la volonté, la remuent secretement, & la déterminent de quelque maniere que ce soit. *Staahl* pense différemment; il donne à l'ame, comme on l'a insinué, un empire absolu; elle produit tout chez lui, jusqu'aux hémorrhoïdes. Voyez sa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnements Métaphysiques, qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les sensations considérées, ou comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou désagréables, font porter à l'ame deux sortes de jugements. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'ame consentante, qui ne peut se dispenser de se rendre aux lumieres de la vérité, est simplement appellée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprécie l'impression agréable, ou désagréable,

qu'elle reçoit de ſes différentes ſenſations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux ſenſations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui ſont, pour ainſi dire, les plus accréditées, les plus en vogue : & réciproquememt le mauvais goût, n'eſt que le goût le plus ſingulier, & le moins ordinaire, c'eſt-à-dire, les ſenſations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui penſent différemment ; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'eſt qu'un jugement raiſonnable, ou bizarre, que l'ame porte de ſes propres ſenſations. Celles, diſent-ils, qui plaiſent à la vérité à quelques uns, toutes défectueuſes & imparfaites qu'elles ſont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement ; mais qui déplaiſent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon eſprit, un eſprit droit; ces ſenſations ſont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut ſe tromper ſur le compte de ſes ſenſations : je penſe qu'un jugement qui part du ſens intime, tel que celui qu'on porte de ſon propre ſentiment, ou de l'affection de ſon ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne conſiſte qu'à goûter un plaiſir, ou à ſentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une ſenſation agréable, ou déſagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût ſingulier, je conviendrai que ces perſonnes ſont de mauvais goût, & que les femmes groſſes, dont les goûts changent avec les diſpoſitions du corps, ſont auſſi de très-mauvais

goût, tandis qu'il eſt évident qu'elles ſont ſeulement avides de choſes aſſez généralement mépriſées, & dont elles ne faiſoient elles-mêmes aucun cas avant la groſſeſſe, & qu'ainſi elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui ſe remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la ſenſation que donne l'odeur de la pomade à la maréchale, celle du muſc, de l'ambre & de tant d'autres parfums, ſi commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le temps même qu'on jouit du plaiſir que toutes ces choſes font à l'ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il eſt de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'eſt jamais que par rapport aux ſenſations plus agréables, qu'éprouve la même perſonne : & puiſqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, eſt déteſté par un autre, ſur lequel il agit tout autrement, où eſt donc ce qu'on nomme *bon* & *mauvais goût* ? Non, encore une fois, les ſenſations de l'homme ne peuvent le tromper ; l'ame les apprécie préciſément ce qu'elles valent, relativement au plaiſir ou au déſagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du génie, avec plus de préciſion que je n'ai fait juſqu'à préſent. On entend communément par ce mot *Génie*, le plus haut point de perfection, où l'eſprit humain puiſſe atteindre. Il ne s'agit plus que de ſavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait

consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination : & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *Genie*, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos poëtes, nos auteurs systématiques, tout, jusqu'à l'abbé Cartaut de la Villate (1), auroit droit au Génie; & le philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le génie est un esprit aussi juste, que pénétrant; aussi vrai, qu'étendu; qui non-seulement évite constamment l'erreur, comme un pilote habile évite les écueils; mais se servant de la raison, comme il se sert de la bousole; ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision, que de clarté, & enfin embrasse aisément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un système expérimental, aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos plus célebres constructeurs d'hypothèses! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils seront rares désormais! Passons en revue les principaux philosophes modernes, auxquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Descartes.

Le chef d'œuvre de Descartes est sa méthode, & il a poussé fort loin la géometrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a poussée lui-même, du point où l'avoit laissé Descartes. Enfin, personne lui refuse un esprit naturellement philosophique. Jusques-là Descartes

(1) Essai historique & philosophique du goût.

n'eſt pas un homme ordinaire ; ce ſeroit même un génie, ſi pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipſer & laiſſer fort loin derriere ſoi tous les autres mathématiciens. Mais les idées des grandeurs ſont ſimples, faciles à ſaiſir & à déterminer. Le cercle en eſt petit, & des ſignes toujours préſents à la vue, les rendent toujours ſenſibles ; de ſorte que la géométrie & l'algébre ſont les ſciences où il y a moins de combinaiſons à faire, ſur-tout de combinaiſons difficiles ; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réſoudre. De-là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'eſprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne ſont pas faits pour franchir les limites de l'art : & communément les géométres, loin d'être des génies, ne ſont pas même des gens d'eſprit ; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les abſorbent, & bornent l'eſprit, au lieu de l'étendre, comme on ſe l'imagine. Quand je vois un géométre qui a de l'eſprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre ; ſes calculs n'emportent que le ſuperflu, & le néceſſaire lui reſte toujours. Eſt-il étonnant que le cercle de nos idées ſe reſſerre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent ſans ceſſe ? Les géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité ; & ce ſeroit doublement leur faute, s'ils ne ſavoient pas la vraie méthode de l'expoſer, depuis que le célebre M. Clairaut a donné ſes *Eléments de Géométrie* ; (car, bon Dieu ! avant cet excellent ouvrage, en quel déſordre, & quel cahos étoit cette ſcience !) Mais faites-les ſortir de leur petite ſphere ; qu'ils ne parlent ni de phyſique, ni d'aſ-

tronomie, qu'ils paſſent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des mathématiques, par exemple, à la métaphyſique, à la morale, à la phyſiologie, à la littérature : ſemblables à ces enfants qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-compoſés & très-difficiles ! Quelle foule d'idées (ſans compter la peine que les géomètres ne ſe donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits,) & de connoiſſances diverſes à embraſſer d'une vue générale, à raſſembler, à comparer ! Ceux qui faute de lumieres veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le diſcours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'académie Françoiſe, & l'on verra ſi j'exagere le peu de mérite des géomètres, & les talents néceſſaires pour réuſſir dans des ſciences d'une ſphere plus étendue. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au ſuffrage d'un profond géomètre, & pourtant homme de beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, vrai génie, ſi on l'eſt par les plus rares qualités qui le caractériſent, la vérité, la juſteſſe, la préciſion & la clarté. Qu'on me montre en Deſcartes des qualités auſſi eſſentielles au génie, & ſur-tout qu'on me les faſſe voir ailleurs qu'en géométrie, puiſqu'encore une fois le premier des géomètres ſeroit peut-être le dernier des Métaphyſiciens ; & l'illuſtre philoſophe dont je parle, en eſt lui même une preuve trop ſenſible. Il parle des idées ſans ſavoir d'où, ni comment elles lui viennent ; ſes deux premieres définitions ſur l'eſſence de l'ame & de la matiere, ſont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Aſſu-

rément dans ces *Méditations Métaphyſiques* dont M. Deflandres admire la profondeur, ou plutôt l'obſcurité, Deſcartes ne ſait ce qu'il cherche, ni où il veut aller ; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre ſon peu de jugement, ſoit en refuſant le ſentiment aux bêtes; ſoit en formant un doute impraticable, inutile, puérile ; ſoit en adoptant le faux, comme le vrai; en ne s'accordant pas ſouvent avec lui-même ; en s'écartant de ſa propre méthode ; en s'élevant par la vigueur déréglée de ſes eſprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux mers dans leſquelles il s'eſt noyé.

Je veux, & je l'ai inſinué moi-même, que les égarements mêmes de Deſcartes ſoient ceux d'un grand-homme ; je veux que ſans lui nous n'euſſions point eu les Huygens, les Boyles, les Mariotte, les Newton, les Muſſchenbroeck, les 'sGraveſande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la phyſique d'une prodigieuſe multitude d'expériences, & qu'en ce ſens il ſoit fort permis aux imaginations vives de ſe donner carriere. Mais, n'en déplaiſe à M. Privat de Moliere, grand partiſan des ſyſtêmes, en particulier de l'hypothèſe Cartéſienne, qu'eſt-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Deſcartes? Il a beau dire, des ſyſtêmes gratuits ne ſeront jamais que des châteaux en l'air, ſans utilité comme ſans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien paſſer pour battre ſa mere, ou ſa

propre nourrice ? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire ; mais ce ſavant homme avoit le plus ſouvent l'eſprit juſte, & promt à éviter l'erreur : & Mallebranche n'a montré qu'un eſprit faux, incapable de ſaiſir la vérité ; l'imagination qui le domine ; ni lui permet pas de parler des paſſions, ſans en montrer ; ni d'expoſer les erreurs des ſens, ſans les exagérer. J'admire la magnificence de ſon ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompue ; mais l'erreur, l'illuſion, les rêves, les vertiges, le délire, en ſont les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais reſſemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous ſert. Qu'on a bien raiſon de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de ſon livre ! Il ne montre pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, il adopte tout ; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réaliſe les chimeres qui lui paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh ! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir ſi ce n'eſt un philoſophe ?

Ce n'eſt pas tout : non-ſeulement il voit tout en Dieu, excepté ſes extravagances & ſes folies ; mais on a remarqué qu'il en fait un machiniſte ſi mal habile, que ſon ouvrage ne peut aller, ſi l'ouvrier ne le fait mouvoir ſans ceſſe : comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartéſienne, faire trouver peu ſurprenant, que Dieu ſe fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu

au rang des génies, c'eſt-à-dire, de ces eſprits heureuſement faits pour connoître & expoſer clairement la vérité ? Qu'il en eſt différent ! Mais ſans doute on le prendra pour un eſprit céleſte, étheré, dont les ſpéculations s'étendent au delà du douzieme ciel de Ptolomée ; car des idées acquiſes par les ſens, que dis je ! les idées innées de Deſcartes ne lui ſuffiſent pas ; il lui en faut de divines, puiſées dans le ſein de l'immenſité, dans l'infini : il lui faut un *monde ſpirituel, intelligible* (ou plutôt inintelligible), où ſe trouvent les *idées*, c'eſt-à-dire, les images, les repréſentations de tous les corps, au haſard d'en conclure que Dieu eſt tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, ſans le trouver dans ce vaſte univers, ſelon l'idée que Lucain exprime ainſi dans le neuvieme livre de ſa Pharſale ;

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

Le célèbre Leibnitz raiſonne à perte de vue ſur l'être, & la ſubſtance ; il croit connoître l'eſſence de tous les corps. Sans lui, il eſt vrai, nous n'euſſions jamais deviné qu'il y eût des *Monades* au monde, & que l'ame en fût une ; nous n'euſſions point connu ces fameux principes qui excluent toutes égalités dans la nature, & expliquent tous les phénomenes par une *raiſon*, plus *inutile*, que *ſuffiſante*. Wolf ſe préſente ici, comme un commentaire ſous ſon texte. Rendons la même juſtice à cet illuſtre diſciple, à ce commentateur, original juſqu'à donner ſon nom à la ſecte de ſon maître, qui s'accroît tous les

jours ſous ſes auſpices. Le ſyſtême qu'il a embelli par la fécondité & la ſubtilité d'idées merveilleuſement ſuivies, & ſans doute le plus ingénieux de tous. Jamais l'eſprit humain ne s'eſt ſi conſéquemment égaré : quelle intelligence, quel ordre, quelle clarté préſident à tout l'ouvrage ! De ſi grands talents le font à juſte titre regarder comme un philoſophe très-ſupérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la philoſophie Wolfienne. La chaîne de ſes principes eſt bien tiſſue, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuſet, ne paroît qu'un métal impoſteur. Eh ! faut-il donc tant d'art à enchaſſer l'erreur, pour mieux la multiplier ? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux métaphyſiciens, qu'ils auroient aſſiſté à la création du monde, ou au débrouillement du cahos ? Cependant leurs premiers principes ne ſont que des ſuppoſitions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une préſomptueuſe imagination. Qu'on les appelle ſi l'on veut, des grands génies, parce qu'ils ont recherché & ſe ſont vantés de connoître les premieres cauſes. Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur ſeront toujours préférables : & que le ſuccès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes ſages, qui ſe ſont bornés à l'examen des cauſes ſecondes, prouve bien que l'amour propre eſt le ſeul qui n'en tire pas le même avantage, que des premieres.

§. V.

Du ſommeil & des rêves.

La cauſe prochaine du ſommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit, non-ſeulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la diſſipation, ou l'épuiſement des eſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le tranſport d'humeurs épaiſſes & imméables dans le cerveau. Toutes les cauſes du ſommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le ſommeil parfait, l'ame ſenſitive eſt comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des ſenſations, ſont entiérement interceptées en cet état de compreſſion du cerveau.

Pendant le ſommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui ſoit ſuſpendue, ou interrompue; & les ſenſations qu'elles produiſent, ſont incompletes, ou toujours défectueuſes en quelque point. C'eſt par-là qu'on diſtingue les rêves qui réſultent de ces ſortes de ſenſations, d'avec celles qui affectent l'ame au réveil. Les connoiſſances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent aſſez la nature des rêves, qui ſont formés par un cahos d'idées confuſes & imparfaites. Il eſt rare que

l'ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe ; qui lui faſſe reconnoître ſon erreur.

Nous avons en rêvant un ſentiment intérieur de nous-mêmes, & en même temps un aſſez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choſes hors de nous ; nous agiſſons, ſoit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément des objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoiſſent la nuit, & cela eſt également vrai des chiens & des animaux en général. Il ſuit delà que la cauſe immédiate des rêves eſt toute impreſſion forte, ou fréquente, ſur la portion ſenſitive du cerveau, qui n'eſt point endormie, ou affaiſſée, & que les objets dont on eſt ſi vivement affecté, ſont viſiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les inſomnies & les fievres, vient des mêmes cauſes, & que le rêve eſt une demi veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquilles & fermées. Lorſqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéiſſent à la volonté, & que par conſéquent la région du *ſenſorium*, d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé ; ils reçoivent conſéquemment un quantité d'eſprits beaucoup plus conſidérable : car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la

liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux, ou échauffés ? Les hommes & les animaux geſticulent, ſautent, tréſſaillent, ſe plaignent; les écoliers récitent leurs leçons; les prédicateurs déclament leurs Sermons, &c. Les mouvements du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvements de ceux qu'on appelle *ſomnembules*, ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chutes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur deſquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les dégrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du fantôme que l'imagination lui préſente : & alors il ſe forme dans le corps des mouvements qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorſque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus ? La topographie du lieu ſe peint dans le cerveau du noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt; & le ſiege de cette peinture eſt chez

lui néceſſairement auſſi mobile, auſſi libre, auſſi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Concluſion ſur l'Etre ſenſitif.

Il y a beaucoup d'autres choſes, qui concernent nos connoiſſances, & qui n'intéreſſent pas peu notre curioſité; mais elles ſont au deſſus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel ſenſitif, pour avoir la faculté immédiate de ſentir; nous ne ſçavons pas ſi ce principe poſſéde cette puiſſance dans toute ſa perfection, dès le premier inſtant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des ſenſations plus imparfaites, plus confuſes, ou moins diſtinctes; mais ces défauts ne peuvent ils pas venir des autres organes corporels qui lui fourniſſent ces ſenſations? Cette poſſibilité eſt du moins facile à établir, puiſqu'elles lui ſont toutes retranchées par l'interception du cours des eſprits durant le ſommeil, & que ce même principe ſenſitif, dans un ſommeil léger, ou imparfait, n'a que des ſenſations incompletes, quoique par lui-même il ſoit immédiatement prêt à les recevoir completes & diſtinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conſerve cette immédiate faculté de ſentir, & ſi dans ce cas d'autres cauſes que les organes qui agiſſent ſur lui durant la vie, peuvent lui donner des ſenſations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, « ſi cette partie dégagée de ſes liens, & conſervant ſon eſſence, » reſte errante, toujours prête à réproduire un

» animal nouveau, ou à reparoître revêtue d'un » nouveau corps, après qu'avoir été dissipée dans » l'air, où dans l'eau, cachée dans les feuilles » des plantes, ou dans la chair des animaux, » elle se retrouveroit dans la semence de l'animal » qu'elle devroit reproduire ? « Je m'inquiete » peu, » si l'ame capable d'animer de nouveaux » corps, ne pourroit pas reproduire toutes les » especes possibles par la seule diversité des com- » binaisons. » (a) Ces questions sont d'une nature à rester éternellement indécises. Il faut avouer que nous n'avons sur tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne sçait rien au-delà de ce que nous apprennent les sensations, qui nous abandonnent ici; & par conséquent on ne doit pas se permettre de former la-dessus aucune sorte de conjecture. Un homme d'esprit propose des problêmes, le sot & l'ignorant décident; mais la difficulté reste toujours pour le Philosophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laissons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît assez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'est que les animaux perdent en mourant leur puissance immédiate de sentir, & que par conséquent l'ame sensitive est véritablement anéantie avec eux. Elle n'existoit que par des modifications qui ne sont plus.

(1) *Venus physique.*

CHAPITRE XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'ame raisonnable.

LEs facultés propres à l'ame raisonnable, sont les perceptions intellectuelles, la liberté l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les perceptions sont les rapports que l'ame découvre dans les sensations qui l'affectent. Les sensations produisent des rapports qui sont purement sensibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen sérieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous sommes frappés de trois choses, 1°. du bruit, qui est la sensation : 2°. de la distance de nous à la cause qui fait le bruit, laquelle est distincte de la sensation du bruit, quoiqu'elle n'en soit pourtant qu'une dépendance, rélative à la maniere dont ce son nous affecte ; & qu'elle ne soit par conséquent qu'une simple perception, mais une perception sensible, parce que c'est le simple sentiment qui nous la donne : 3°. de la maniere dont la cause produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoissance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'esprit ; &

& ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'examiner.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées; car lorſque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux mêmes; tandis qu'un géometre qui applique tout ſon génie à découvrir les propriétés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur ſes ſens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échappent pour toujours à ceux qui bornés à la ſenſation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'ame, ſi déliée, ſi métaphyſique, ſi rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre ſource que la faculté de ſentir, mais de ſentir en Philoſophe, ou d'une maniere plus attentive & plus étudiée.

§. VI.

De la liberté.

La liberté eſt la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de déliberer pour nous déterminer avec raiſon à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choſes à conſidérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner ou à délibérer; car nous ne faiſons rien ſans quelque impreſſion, qui, agiſſant ſur le fonds de l'ame, remue & détermine notre volonté. 2°. Les connoiſſances

qu'il faut examiner pour s'assurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peser, ou apprécier pour prendre un parti.

Il est clair que dans le premier cas, ce sont des sensations qui préviennent les premieres demarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'ame, sans qu'il s'y mêle aucune délibération de sa part, puisque ce sont ces sensations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le second cas, il ne s'agit que d'un examen des sensations, & à la faveur de cette revue attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les constater. Or, il s'agit des différents motifs, ou des diverses sensations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir. Il est donc vrai que la liberté consiste aussi dans la faculté de sentir.

Je ne veux cependant pas passer sous silence une dispute, qui est encore sans décision; l'examen qui est le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe est connue sous le nom d'attention, la mere des sciences. Or on demande si cette même volonté n'exige pas dans l'ame une force par laquelle elle puisse se fixer & s'assujettir elle-même à l'objet de ses recherches, ou si les motifs qui la prédéterminent, suffisent pour fixer & soutenir son attention.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder sur ce point, il y a toute apparence que toutes les raisons alléguées de part & d'autre, ne portent

point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel ſeul acquieſcent les eſprits philoſophiques; c'eſt pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de ſi grandes difficultés. Qu'il nous ſuffiſe de remarquer que dans l'attention, l'ame peut agir par ſa propre force, je veux dire, par ſa force motrice, par cette activité coeſſentielle à la matiere, & que preſque tous les philoſophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs eſſentiels de l'être ſenſitif, & en général de la ſubſtance des corps.

Mais ne paſſons pas ſi légérement ſur l'attention. Les idées qui ſont du reſſort des ſciences ſont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, ſont détruites par les flots d'autres idées qui ſe chaſſent ſucceſſivement. C'eſt ainſi que s'affoiblit & diſparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons enviſager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, ſi ce n'eſt d'empêcher cette ſucceſſion rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou diſtrait l'ame, juſqu'à lui interdire la faculté de penſer. Il s'agit donc ici de mettre comme une eſpece de frein, qui retienne l'imagination, de conſerver ce même état du *cenſorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut ſaiſir & examiner; il faut détourner entiérement l'action de tous les autres objets, pour ne conſerver que la ſeule impreſſion du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée diſtincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'ame, tendues & clairvoyantes vers un ſeul

point, c'eſt-à-dire, vers la penſée favorite à laquelle on s'attache, ſoient aveugles par tout ailleurs : il faut que l'eſprit aſſoupiſſe lui-même ce tumulte qui ſe paſſe en nous-mêmes malgré nous ; enfin, il faut que l'attention de l'ame ſoit bandée en quelque ſorte ſur une ſeule perception, que l'ame y penſe avec complaiſance, avec force, comme pour conſerver un bien qui lui eſt cher. En effet, ſi la cauſe de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force, ſur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau ; & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuiſibles à nos recherches, juſqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention eſt la cléf qui peut ouvrir, pour ainſi dire, la ſeule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut ſe repréſenter à ſoi-même. Alors ſi les fibres du cerveau extrêmement tendues, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choiſi, & toutes les idées indiſcretes qui s'empreſſent à le troubler, il en réſulte la plus claire, la plus lumineuſe perception qui ſoit poſſible.

Nous ne penſons qu'à une ſeule choſe à la fois dans le même temps : une autre idée ſuccede à la premiere, avec une vîteſſe qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers ſujets. La nouvelle idée qui ſe préſente à l'ame, en eſt apperçue ; ſi elle ſuccéde, lorſque la premiere a diſparu ; autrement l'ame ne la diſtingue point. Toutes nos penſées s'expriment par des mots, & l'eſprit ne penſe pas plus deux choſes à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui ré-

ſolvent ſi vite les problêmes les plus compoſés & les plus difficiles ? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la propoſition la plus proche de celle qui expoſe le problême. Ainſi tandis qu'ils penſent à l'onzieme propoſition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixieme ; & ils regardent comme des axiômes, toutes les choſes précedentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'eſt-ainſi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les cauſes de la maladie, & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reſte plus qu'à traiter de la réflexion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la Réflexion, &c.

La réflexion eſt une faculté de l'ame qui rappelle & raſſemble toutes les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a beſoin pour délibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'ame eſt conduite dans cette recherche par la liaiſon que les idées ont entr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour qu'elle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner en ſuite, & de ſe décider : en ſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe au moment préſent, la mene peu-à-peu, inſenſiblement, & comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi fa-

cilement aux eſpeces, elle deſcend juſqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduire par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire démêler le cahos de matiere & d'idées, où elle eſt plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorſqu'elle eſt parvenue, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeller les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer, que l'ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorſqu'elle réfléchit, & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la Méditation, ou de l'Examen.

Lorſque l'ame eſt déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueillies les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle les a arrangées & miſes en revue avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vue ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échapent, lorſqu'on n'en a que des ſenſations paſſageres; & c'eſt cet examen qui met l'ame en état de juger, ou de s'aſſûrer des vérités qu'elle pourſuit, ou bien de ſentir le poids des motifs qui la doivent décider ſur le parti qu'elle doit prendre.

Il eſt inutile d'obſerver que cette opération de l'ame dépend auſſi entiérement de la faculté ſenſitive, parce qu'examiner, n'eſt autre choſe que ſentir plus exactement & plus diſtinctement, pour découvrir dans les ſenſations, les perceptions qui ont pu légerement gliſſer ſur l'ame, faute d'y avoir fait aſſez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du Jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Eſt-ce faute d'idées ſimples, qui ſont toutes des notions ſeules, iſolées? Non; perſonne ne confond l'idée

du bleu, avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées; il faut pour cela de la patience & de la modestie; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme. Mais si la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge souvent qu'A & B sont les mêmes, faute de faire attention que la premiere notion n'est qu'une partie de l'idée, dans laquelle sont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette conclusion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par sentiment d'amour, ou de haine; nous les unissons, quoiqu'elles soient très-différentes, & nous jugeons des idées propofées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec lesquelles nous les avons liées, & qui ne sont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangéres & accidentelles à cette même idée. On excuse l'un, & on condamne l'autre, suivant le sentiment dont on est affecté. On est encore trompé par ce vice de la volonté, & de l'association des idées, quand avant de juger, on souhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce gout pour telle secte, ou pour telle hypothese, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement est la combinaison des idées, le raisonnement est la comparaison des jugements. Pour qu'il soit juste, il fait avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choses;

il faut auſſi bien voir la troiſieme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la diſconvenance de ces idées. Cela ſe fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'eſt-à-dire, quand on a de la pénétration, du diſcernement, & de la mémoire.

Les ſots raiſonnent mal, ils ont ſi peu de mémoire, qu'ils ne ſe ſouviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la ſimilitude de leurs idées, ils ont déja perdu de vue ce jugement, lorſqu'il s'agit d'en inférer une troiſieme idée, qui ſoit la juſte conſéquence des deux autres. Les ſoux parlent ſans liaiſon dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce ſens les ſots ſont des eſpeces de ſoux. Ils ne ſe rendent pas juſtice de croire *n'être qu'ignorants*; car ils n'ont leur eſprit qu'en amour propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'enſuit de notre Théorie, que lorſque l'ame apperçoit diſtinctement & clairement un objet, elle eſt forcée par l'évidence même des ſenſations, de conſentir aux vérités qui la frappent ſi vivement: & c'eſt à cet acquieſcement paſſif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *paſſif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Deſcartes. Lorſque l'ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il eſt clair que cette déciſion n'eſt encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorſqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ſes ſenſations.

Nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe dans le corps humain, pour que l'ame exerce ſa faculté de juger, de raiſonner, d'appercevoir, de ſentir, &c. Le cerveau change ſans ceſſe d'état, les eſprits y font toujours de nouvlles traces, qui donnent néceſſairement de nouvelles idées, & font naître dans l'ame une ſucceſſion continuelle & rapide de diverſes opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces eſprits, ſoient entierement bouchés par la preſſion d'un ſommeil très-profond. Les fibres du cerveau ſe relevent-elles de leur affaiſſement? Les eſprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui ſont inſéparables des eſprits, marchent & galopent avec eux. *Toutes les penſées*, comme l'obſerve judicieuſement Crouſaz, *naiſſent les unes des autres; la penſée*, (ou plutôt l'ame dont la penſée n'eſt qu'un accident,) *ſe varie & paſſe par différents états*; *& ſuivant la variété de ſes états & de ſes manieres d'être, ou de penſer, elle parvient à la connoiſſance, tantôt d'une choſe tantôt d'une autre. Elle ſe ſent elle même, elle eſt à elle-même ſon objet immediat; & en ſe ſentant ainſi, elle ſe repréſente des choſes différentes de ſoi* Que ceux qui croient que les idées différent de la penſée; que l'ame a comme la vuë, ſes yeux & ſes objets, & qu'en un mot toutes les diverſes contemplations de l'ame ne ſont pas diverſes manieres de ſe ſentir elle-même, répondent à cette ſage réflexion.

CHAPITRE XIV.

Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'ame raiſonnable.

IL eſt démontré que l'ame raiſonnable a des fonctions beaucoup plus etenduës que l'ame ſenſitive, bornée aux connoiſſances qu'elle peut acquerir dans les bêtes, où elle eſt uniquement réduite aux ſenſations & aux perceptions ſenſibles, & aux déterminations machinales, c'eſt-à-dire, ſans délibération qui en réſultent. L'ame raiſonnable peut en effet s'élever juſqu'aux perceptions, où aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouiſſe peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur,) peu ſortent de la ſphere du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs philoſophiques, du bonheur même qu'on goûte tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité, car l'étude fait plus que la *piété*, non-ſeulement elle *préſerve de l'ennui*; mais elle procure ſouvent cette eſpece de volupté, ou plutôt de ſatisfaction intérieure, que j'ai appellée ſenſations d'eſprit, leſquelles ſans doute ſont fort du goût de l'amour propre.

Après cela, eſt-il donc ſurprenant que le monde abſtrait, intellectuel, où il n'eſt pas permis d'avoir un ſentiment, qu'il ne ſoit examiné par les plus rigoureux cenſeurs? eſt-il ſurprenant, dis-je, que ce monde ſoit preſque

auſſi déſert, auſſi abandonné, que celui de l'illuſtre fondateur de la ſecte Cartéſienne, puiſqu'il n'eſt habité que par un petit nombre de ſages, c'eſt-à-dire, d'hommes qui penſent (car c'eſt-là la vraie ſageſſe, le reſte eſt préjugés)? Eh! qu'eſt-ce que penſer; ſi ce n'eſt paſſer ſa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de ſoins & de culture. En effet, ſur cent perſonnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion ayent des charmes? Sous quel aſpect le monde intellectuel, dont je parle, ſe montre-t-il aux autres hommes, qui connoiſſent tous les avantages de leurs ſens, excepté le principal, qui eſt l'eſprit? On aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits ſont purement imaginaires.

C'eſt en conſéquence de cette ſupériorité de l'ame humaine, ſur celle des animaux, que les anciens l'ont appellée ame raiſonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, ſi ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui ſont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même degré, la même étendue d'intelligence; & en cherchant la raiſon de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organiſation corporelle, plus parfaite dans les uns que dans les autres, & non de la nature même de l'ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les cauſes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'eſprit, & peuvent

rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

De-là ils ont conclu aſſez clairement, que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain : & ſi leurs preuves n'ont pas été juſqu'ici ſolidement réfutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits ; & à quoi ſervent en effet, tous les raiſonnements, contre des expériences inconteſtables & des obſervations journalieres ?

Il faut cependant ſavoir que quelques uns ont regardé notre ame, non ſeulement comme une *ſubſtance ſpirituelle*, parce que chez eux cette expreſſion ne ſignifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible ; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois repété, la partie mue, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matiere, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de *ſpirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & ſenſitive parfaitement dévelopée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la métaphyſique, juſtement dégradée de ſa chimérique nobleſſe.

Pluſieurs ont voulu ſe ſignaler, en ſoutenant que l'ame raiſonnable & l'ame ſenſitive formoient deux ames d'une nature réellement diſtincte, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de confondre enſemble. Mais comme il eſt prouvé que l'ame

ne peut juger que sur les sensations qu'elle a; l'idée de ces philosophes a paru impliquer une contradiction manifeste, qui a révolté tous les esprits droits & exempts de préjugés. Aussi avons-nous souvent fait observer que toutes les opérations de l'ame sont totalement arrêtées lorsque son sentiment est suspendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruisent toutes les communications d'idées entre ce viscere & les organes sensitifs; de sorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles sont toutes renfermées dans la faculté de sentir, dont elles dépendent si essentiellement, que sans elle, l'ame ne feroit jamais aucune de ses fonctions.

Enfin quelques philosophes ont pensé que l'ame n'est ni matiere, ni corps, parce que considérant la matiere par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi le corps, que comme revêtus de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere susceptible. Or, comme ce sont les philosophes qui ont fixé la signification des termes, & que la foi pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes; delà vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distinguée l'ame, & de la matiere, & du corps qu'elle habite: & sur ce que les anciens métaphysiciens avoient prouvé que l'ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi-même impérissable, delà ne semble-t-il pas na-

turel que la foi ait prononcé en conséquence que l'ame étoit immortelle ?

Voilà comme on peut accorder, selon moi, la révélation & la philosophie, quoique celle-ci finisse, ou l'autre commence. C'est aux seules lumieres de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal ; c'est à elle à nous développer le juste & l'injuste, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en dirigent l'exercice : enfin puisque les théologiens ont une ame si supérieure à celle des philosophes, qu'ils nous disent & nous fassent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent si bien, l'essence de l'ame, & son état après la mort. Car non-seulement la saine & raisonnable philosophie avoue franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'ame, & d'attributs divins, & que c'est le corps qui lui paroît penser ; (1) mais elle a toujours blâmé les philosophes qui ont osé affirmer quelque chose de positif sur l'essence de l'ame, semblable en cela à ces sages académies (2) qui n'admettant que des faits en physique, n'adoptent ni les systêmes, ni les raisonnements des membres qui les composent.

J'avoue encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus subtiles, & en un mot la plus parfaite organisation, je n'en conçois pas mieux que la matiere

(1) *Je suis corps & je pense.* (VOLT. lett. phil. *sur l'ame*). Voyez comme il se mocque agréablement du raisonnement qu'on fait dans les écoles pour prouver que la matiere (qu'on ne connoît pas) ne peut penser.

(2) Voyez la préface que M. de FONTENELLE a mise à la tête des *mémoires de l'Académie des sciences.*

puiſſe penſer. Mais, 1°. la matiere ſe meut d'elle-même ; je demande à ces philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé ! Que de ſentiments s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit ! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matiere, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art ; qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucuns moyens ; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les différents âges de la vie ?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfants ſont des eſpeces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mou. Le jugement marche à pas lent derriere la mémoire ; il faut bien que les idées ſoient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raiſonne, on a de l'eſprit ; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée ? Les langues & les ſciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conſerver les idées acquiſes. Le vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vides, ou font corps avec la liqueur deſſéchée, tout juſqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le temps ; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont

plus

plus qu'un foible coup de piſton ; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parents & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépil, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit, comme il a commencé. Faut-il pour cela être miſantrope & mépriſer la vie ? Non ; ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie ; ſi on a ſu en jouir, quoiqu'on en diſe, quoi que chantent nos poëtes, ( ) c'étoit là *peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles ; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux ; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué, les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire ? Quel beſoin vous faites-vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine ? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant par votre amour propre, d'avoir tant d'eſprit, tant de lumieres, ſans en connoître la ſource ? Non ; comme les femmes ſont vaines de leur beauté, les beaux eſprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la ſociété ; & les philoſophes même ne ſeront peut être jamais aſſez philoſophes, pour éviter cet écueil univerſel. Au reſte qu'on faſſe attention que je ne traite ici que de l'hiſtoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette phyſique, il ſuffit, ce me ſemble, qu'un philoſophe chrétien ſe ſoumette aux lumieres de la révélation, & renonce volontiers à toutes ſes ſpéculations, pour chérir

(1) Rouſſeau. *Miroir de la vie.*

une réſſource commune à tous les fideles. Oui ; ſans doute, cela doit ſuffire, & par conſéquent rien ne peut nous empêcher de pouſſer plus loin nos recherches phyſiques, & de confirmer cette théorie des ſenſations par des faits inconteſtables.

CHAPITRE XV.

Hiſtoires qui confirment que toutes les idées viennent des ſens.

HISTOIRE PREMIERE.

D'un ſourd de Chartres.

» UN jeune homme fils d'un artiſan, ſourd » & muet de naiſſance, commença tout d'un » coup à parler, au grand étonnement de toute » la ville. On ſut de lui que, trois ou » quatre mois auparavant, il avoit entendu le » ſon des cloches & avoit été extrêmement ſurpris » de cette ſenſation nouvelle & inconnue. En- » ſuite il lui étoit ſorti comme une eſpece d'eau » de l'oreille gauche, & il avoit entendu par- » faitement des deux oreilles. Il fut ces trois » ou quatre mois à écouter ſans rien dire, s'ac- » coutumant à répéter tous bas les paroles qu'il » entendoit, & s'affermiſſant dans la prononciation & dans les idées attachées aux mots. » Enfin il ſe crut en état de rompre le ſilence, » & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût

» encore qu'imparfaitement Auſſi-tôt des théo-
» logiens habiles l'interrogerent ſur ſon état paſſé,
» & leurs principales queſtions roulerent ſur Dieu,
» ſur l'ame, ſur la bonté, ou la malice morale
» des actions. Il ne parut pas avoir pouſſé ſes
» penſées juſques-là. Quoiqu'il fût né de parents
» catholiques, qu'il aſſiſtât à la meſſe, qu'il fût
» inſtruit à faire le ſigne de la croix, & à ſe
» mettre à genoux dans la contenance d'un
» homme qui prie, il n'avoit jamais joint à cela
» aucune intention, ni compris celles que les
» autres y joignoient : il ne ſavoit pas bien diſ-
» tinctement ce que c'étoit que la mort, & il
» n'y penſoit jamais. Il menoit une vie purement
» animale, toute occupée des objets ſenſibles &
» préſents, & du peu d'idées qu'il recevoit par
» les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparai-
» ſon de ces idées, tout ce qu'il ſemble qu'il auroit
» pu en tirer. Ce n'eſt pas qu'il n'eût naturellement
» de l'eſprit, (1) mais l'eſprit d'un homme privé
» du commerce des autres, eſt ſi peu cultivé, ſi
» peu exercé, qu'il ne penſoit qu'autant qu'il y
» étoit indiſpenſablement forcé par les objets
» extérieurs. Le plus grand (2) fond des idées
» des hommes eſt dans leur commerce réci-
» proque ».

Cette hiſtoire connue de toute la ville de Chartes, ſe trouve dans celle de l'académie des ſciences (3).

(1) Ou plutôt la faculté d'en avoir.

(2) Tout le fond. M. de F... l'affirme ſans y penſer, lorſqu'il dit que ce ſourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'enſuit qu'aveugle, il eût été ſans idées.

(3) 1703. p. 19. *de l'hiſt.*

HISTOIRE II.

D'un homme ſans idées morales.

DEpuis plus de quinze ans il y a à l'hôtel de Conti un tourneur de broche, qui n'ayant rien de ſourd, ſi ce n'eſt l'eſprit, répond qu'il a été au potager, lorſqu'on lui demande s'il a été à la meſſe. Il n'a aucune idée acquiſe de la divinité, & lorſqu'on veut ſavoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait paſſe dans cet hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raiſon je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Cheſelden.

POur voir, il faut que les yeux ſoient, pour ainſi dire, à l'uniſſon des objets. Mais ſi les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur poſition naturelle, on ne voit que fort confuſement. M. de Voltaire, *éléments de la philoſophie de Newton chap.* 6. rapporte que l'aveugle né âgé de 14 ans, auquel Cheſelden abatit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, ſans qu'il pût *diſtinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eût aucune

idée d'étendue, de distance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juste position dans les parties de l'œil, la vision devoit se faire mal; (pour qu'elle se rétablisse, il faut que le cristallin détrôné ait eu le temps de se fondre, car il n'est pas nécessaire à la vue.) 2°. S'il voit de la lumiere & des couleurs, il voit par conséquent de l'étendue. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un sens profite toujours du défaut d'un autre sens: les houpes nerveuses, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étendues jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux examiner un objet ces houpes, dis-je, qui sont l'organe du tact, ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent acquiérent facilement par le toucher les idées des figures, des distances, &c. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à se montrer aux yeux ouverts; il sera conforme à l'image ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conséquemment il ne sera pas possible à l'ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arrangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un très-habile anatomiste de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboîter ensemble, & d'en faire un squelette, qu'à un parfait musicien de ne pas resserrer sa glotte, au point précis pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçues par les yeux se retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke,

p. 97. 98. ſur le problême du ſavant Molineux; c'eſt pourquoi j'oſe mettre en fait de deux choſes l'une; ou on n'a pas donné le temps à l'organe dioptrique ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſſiette naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aiſe qu'il dit. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adreſſe, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles théologiens* qui interrogerent le ſourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugements antérieurs à la premiere ſenſation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ſes propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheſelden, ces jugements lui euſſent été inutiles pour diſtinguer à la vue le globe d'un cube: il n'y avoit qu'à lui donner le temps d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau compoſé de l'univers. Lorſque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier inſtant diſtinguer les objets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maiſon*, lorſque c'eſt la premiere fois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'eſt qu'un homme qui voit les choſes ſi fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

Ou Méthode d'Amman pour apprendre aux ſourds à parler.

VOici la méthode ſelon laquelle Amman apprend à parler en peu de temps aux ſourds & muets de naiſſance. (1) 1°. Le diſciple touche le goſier du maître qui parle, pour acquérir, par le tact, l'idée ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même maniere ſon propre goſier, & tâche d'imiter les mêmes mouvements que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui ſervent d'oreilles, (ſelon l'idée d'Amman,) c'eſt-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvements de la langue, de la machoire, & des levres, lorſque le maître (2) prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvements devant un miroir, & les répete juſqu'à une parfaite exécution. 5°. Le maître ſerre doucement les narines de ſon écolier, pour l'accoutumer à ne faire paſſer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'etudie, & qu'on la prononce ſans ceſſe en particulier.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions

(1) Celui qui devient ſourd dans l'enfance avant que de ſavoir parler lire & écrire devient muet peu-à-peu; j'ai vérifié cette obſervation ſur deux ſœurs ſourdes & muettes que j'ai vues au Fort Louis.

(2) On commence par les voyelles.

ous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer : ils ont cependant plus de facilité à parler ; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand myſtere & la baze de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtachi un tremblement, une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétiton des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnue ; voilà le modele de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous mêmes à parler, qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblants. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, quelle qu'elle ſoit, dès la premiere leçon d'Amman Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvements fort différens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire ; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation : mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute

(qu'ils ne connoiſſent pas ,) ils en font une plus heureuſe & donnent enfin le ſon qu'on demande.

Une phiſionomie ſpirituelle , un âge tendre , (1) les organes de la parole bien conditionnés , voilà ce qu'Amman exige de ſon diſciple , & il préfere l'hyver aux autres ſaiſons , parce que l'air, condenſé par le froid , rend la parole des ſourds beaucoup plus ſenſible à eux-mêmes. Notre cerveau eſt originairement une maſſe informe , ſans nulle idée ; il a ſeulement la faculté d'en avoir , il les obtient de l'éducation , avec la puiſſance de les lier , & de les combiner enſemble. Cette éducation conſiſte dans un pur mécaniſme , dans l'action de la parole de l'un , ſur l'ouïe de l'autre , qui rend les mêmes ſons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces ſons : ou pour ne pas quitter nos ſourds , dans l'impreſſion de l'air & des ſons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit , ſur leur propre nerfs accouſtiques , qui eſt une des cordes , ſi l'on me permet de m'exprimer ainſi , à la faveur deſquelles les ſons & les idées vont ſe graver dans la ſubſtance médullaire du cerveau , & jettent ainſi les premieres ſemences de l'eſprit & de la raiſon.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Aſtruc , (2) & pluſieurs autres Auteurs (3) dignes de foi ont des obſervations contraires. Mais il faut d'ailleurs une

(1) Depuis huit ans juſqu'à quinze. Plus jeunes, ils ſont trop badins, & ne ſentent pas l'utilité de ces leçons ; plus vieux , leurs organes ſont engourdis.

(2) *De Morb. Vener.*

(3) Bartholin , Hildanus , Falloppe , &c.

parfaite organiſation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque ſorte au moindre ſignal,) du cerveau, aux nerfs des inſtruments qui ſervent à parler. Sans ces organes, naturellement bien faits, les ſourds inſtruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs penſées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux mêmes. Il faut auſſi des organes bien conditionnés, lorſqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'inſtruit pour divers uſages. Un ſourd, & par conſéquent muet de naiſſance, pour apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui ſavoit lire & réciter par mémoire l'oraiſon dominicale au bout de 15 jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire paſſablement : il ſavoit même aſſez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enſeigner aux ſourds, & de leur faire retenir plus aiſément les idées des mots, c'eſt de leur faire coudre, ou joindre enſemble les lettres, (qu'ils entendent à leur maniere & qu'ils répetent fort exactement) dans leur tête, dans leur bouche, & ſur le papier. La difficulté des combinaiſons doit être proportionnée à l'aptitude du diſciple ; on mêle des voyelles, des demi voyelles, des conſonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere : mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naiſſantes de deux ou trois lettres ſeroient troublées par un plus grand nombre ; l'eſprit ſe replongeroit dans ſon cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi voyelles, & aux conſonnes, & aux lettres les plus

faciles de ces dernieres, enfin à leurs combinaiſons les plus aiſées : & lorſqu'on fait prononcer toutes les lettres, on fait lire.

La lettre *M*, ſéparée de *l'E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le ſourd enfonce dans ſon goſier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* ſe prononce en regardant dans le miroir la ſituation de la langue, & en portant une main au nés du maître, & l'autre au fond de ſa bouche, pour ſentir le tremblement du larinx, & comme l'air ſonore ſort des narines.

Les ſourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents ſupérieures, inciſives & canines, & à la partie du palais voiſin de ces dents : cette action étant faite, on leur fait ſigne avec la main de faire ſortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, ſaute en quelque ſorte & ſe rompt. Il faut du temps pour acquérir la ſoupleſſe & la mobilité néceſſaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'auteur, par mettre la main du ſourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque ſorte ma prononciation, & apperçoive comme ce ſon eſt modifié ; & en même temps, il ſe doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'eſt encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre ſa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer enſemble *ch*, ſur-tout ſi on examine avec la main comment l'air ſort de la bouche.

Pour prononcer K, T, P, on fait attention

aux mouvements de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de son gosier.

L'x se prononce comme SK. Il faut donc savoir combiner deux consonnantes simples, avant que de passer aux consonnantes doubles. Tous les sourds prononcent assez facilement les consonnes simples, & sur-tout la lettre H. Elles ne sont qu'un air muet, ou peu sonore qui en fermant, ou en ouvrant ses conduits, sort successivement, ou tout à-coup.

Lorsque le disciple sait prononcer séparement chaque lettre de l'alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les consonnes & les demi voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvements de la langue. Ensuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes sortes d'ouvertures : & lorsqu'enfin on a acquit cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de suite, ou sans interruption, suivant l'habileté qu'on a déjà.

L'écolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite seul les sons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en est récente & bien gravée.

Amman remarque que c'est à peu près par le même diametre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e : m, n, ng, p, t, K : ch, K. Toutes ces lettres sortent du fond du gosier. Ainsi elles sont fort difficiles à distinguer par un sourd. Aussi prononce-t-il mal,

juſqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots; mais enfin il eſt de fait qu'il répete avec le temps, & comprend fort bien les diſcours d'autrui.

Les *exploſives*, *p*, *t*, *k*, ne ſe prononcent pas ſans quelque élevation apparente du larinx; elles ſe diſtinguent par là des *naſales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, eſt ſenſible à l'œil; c'eſt comme en liſant, qu'un ſourd conçoit ce qu'on lui dit; il eſt bon de lui parler dans la bouche pour mieux ſe faire entendre, lorſqu'il s'eſt déjà entendu lui même, comme on l'a dit; mais on l'inſtruit mieux par la vue & le toucher, *aures ſunt in oculis*, dit fort bien l'auteur du traité *de loquelâ* p. 101.

Le diſciple ſait-il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms ces choſes qui ont le plus d'uſages, & qui ſe préſentent le plus familierement, comme dans l'éducation de tous les enfants; les ſubſtantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les contractions particulieres de la langue qu'on enſeigne.

Amman finit ſon petit, mais excellent traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le ſuivrai pas plus loin. Cette méthode eſt d'autant plus au deſſus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des Enfants*, qu'un ſourd né, plus animal qu'un enfant, a par ſon ſeul inſtinct déjà appris à parler. Le ſavant Maître des ſourds apprend à la fois & en peu de temps à parler, à lire, & à écrire ſuivant les regles de l'ortographe: & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces

hommes dont il eſt fâcheux que la vie ne ſoit pas proportionnée à l'utilité dont elle eſt au public.

§. I.

Reflexions ſur l'Éducation.

Rien ne reſſemble plus aux diſciples d'Amman, que les enfants; il faut donc les traiter à peu-près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvements dans les muſcles, & trop d'idées, ou de ſenſations dans le cerveau des ſourds, la confuſion ſe met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le diſcernement qui ne fait que d'éclore, ſont fatigués de trop d'ouvrage. La foibleſſe des fibres & des eſprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas dévancer la raiſon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'eſprit le ſens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piſte les progrès de l'ame, voir comment la raiſon ſe développe, en un mot obſerver exactement à quel degre arrêter, pour ainſi dire, thermometre du petit jugement des enfants, afin de proportionner à ſa ſphere, ſucceſſivement augmentée, l'étendue des connoiſſances dont il faut l'embellir & le fortifier; & de ne faire travailler l'eſprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De ſi tendres cerveaux ſont comme une cire molle dont les impreſſions ne peuvent s'effacer, ſans perdre toute la ſubſtance qui les a reçues; de là les idées fauſſes, les mots vuides de ſens: les préjugés demandent dans la ſuite une refonte, dont peu d'eſprits ſont ſuſ-

ceptibles, & qui dans l'âge turbulent des paſſions devient preſque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit capable d'en éclipſer la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux mêmes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné, & de-là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premieres idées, eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles, on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un célebre abbé de mes amis, métaphyſicien de la premiere force, croyoit que tous les hommes étoient muſiciens nés; parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir appris les airs avec leſquels ſa nourrice l'endormoit. Tous les hommes ſont dans la même erreur; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaiſe éducation nous plonge! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfants des raiſonnements ſur des choſes dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuſes!

HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694. parmi un troupeau d'Ours dans les forêts qui sont aux confins de la Lituanie & de la Russie. Il étoit horrible à voir ; il n'avoit ni l'usage de la raison, ni celui de la parole : sa voix & lui même n'avoient rien d'humain, si ce n'est la figure extérieure du corps. Il marchoit sur les mains & sur les pieds, comme les quadrupedes : séparé des Ours, il sembloit les regretter ; l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes ; on eut dit un prisonnier, (& il se croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, jusqu'à ce qu'ayant appris à lever ses mains contre un mur, & enfin à se tenir debout sur ses pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux aliments des hommes, il s'apprivoisa enfin après un long espace de temps, & commença à proférer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état sauvage, sur le temps que cet état avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé, pendant que nous étions au berceau.

Conor (1) qui raconte cette histoire arrivée

(1) P. 133, 134, 135. *Evang. Med.*

en

en Pologne, pendant qu'il étoit à Varsovie à la Cour de Jean Sobieski, alors sur le Trône, ajoute que le Roi même, plusieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitants du pays dignes de foi, lui assurerent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfants sont quelquefois nourris par des ourses, comme Rémus & Romulus le furent, dit-on, par une louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haie, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi tôt dévoré & mis en pieces : mais s'il est pris par une ourse qui allaite, elle le porte où sont ses petits, auxquels elle ne sert pas plus de mere & de nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois apperçu & pris par les chasseurs.

Conor cite une aventure semblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Varsovie) en 1609 & qui se passa sous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, Ambassadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet Ambassadeur, dans son traité du gouvernement du royaume de Pologne

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouissoit d'aucunes lumieres de la raison; la preuve en est qu'il ignoroit la misere de son état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne desiroit que de retourner avec ses ours. Ainsi, comme le remarque judicieusement notre historien, cet enfant vivoit machinalement, & ne pensoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui est en léthargie, ou en apoplexie.

CHAPITRE VI.

Des hommes ſauvages, appellés Satyres.

LEs hommes ſauvages, (1) aſſez communs aux Indes & en Afrique, ſont appellés *orang-outang* par les Indiens, & *Qucias morrou* par les Afriquains.

Ils ne ſont ni gras, ni maigres; ils ont le corps quarré, les membres ſi trapus & ſi muſculeux, qu'ils ſont très-vîtes à la courſe, & ont une force incroyable. Au devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais, par derriere, on diroit voir une forêt de crains noirs dont tout le dos eſt couvert & hériſſé. La face de ces animaux reſſemble au viſage de l'homme: mais leurs narines ſont camuſes & courbées, & leur bouche eſt ridée & ſans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine: car les ſatyres femelles ont de fort gros tetons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril eſt fort enfoncé, & les membres ſupérieurs & inférieurs reſſemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

(1) Il y a deux ans qu'il parut à la Foire ſaint Laurent un grand ſinge, ſemblable au ſatyre de Tulpius.

Le coude eſt articulé, comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des mollets aux jambes, & une baſe à la plante du pied, ſur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorſqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive ſouvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anſe du gobelet, & portent l'autre au fond du vaſe; enſuite ils eſſuient leur levres avec la plus grande propreté. Lorſqu'ils ſe couchent, ils ont auſſi beaucoup d'attention & de délicateſſe, ils ſe ſervent d'oreiller & de couverture dont ils ſe couvrent avec un grand ſoin, lorſqu'ils ſont apprivoiſés. La force de leurs muſcles, de leur ſang & de leurs eſprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes: mais tant de courage eſt réſervé aux mâles, comme il arrive encore dans l'eſpece humaine. Souvent ils ſe jetent avec fureur ſur les gens même armés, comme ſur les femmes & les filles, auxquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus laſcif, de plus impudique & de plus porté à la fornication, que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne ſont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils ſe tiennent cachés. Ils y ſont nuds, & y font l'amour avec auſſi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les anciens, des deſcriptions fabuleuſes de ces animaux laſcifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle ci. Nous la devons à Tulpius médecin d'Amſterdam. (1) Cet auteur ne

(1) *Obſervat. Med. Ed. d'Elzev.* L. III. C. LVI. p. 270.

parle du satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoit entre le corps du satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originairement fait pour sentir & penser comme les nôtres. Les raisons d'analogie sont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un satyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla : la voix de cet animal ressembloit au hennissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une seule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a passé comme un songe, ou plutôt, suivant l'expression proverbiale, comme un rêve à la Suisse, qui pourroit durer cent ans sans nous donner une seule idée. Cependant ce sont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les satyres ne seroient-ils que des animaux? S'ils ont les instruments de la parole bien organisés, il est facile de les instruire à parler & à penser, comme les autres Sauvages : je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux sourds de naissance.

Pour qu'un homme croie n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le séquestrer de bonne-heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer sur son origine, il croira non seulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le sourd de Chartres qui voyoit

mourir ſes ſemblables, ne ſavoit pas ce que c'étoit que la mort : car n'en pas avoir une perception *bien diſtincte*, comme M. de F. en convient, c'eſt n'en avoir aucune idée. Comment donc ſe pourroit il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir perſonne, ſur-tout de ſon eſpece, ne ſe crût pas immortel ?

Lorſqu'un homme ſort de ſon état de bête, & qu'on l'a aſſez inſtruit, pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage, toutes les circonſtances de cet état ſont perdues pour lui : il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfants. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les Sauvages, qui ſe ſouviennent de la variété des états, par où ils ont paſſé, n'ont été égarés qu'à un certain point ; auſſi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes ſur les piés ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont longtemps vécu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres : leur vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux qu'un inſtant, comme on l'a déjà dit ; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur miſere, en leur procurant des ſenſations inconnues, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Toute la Hollande a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant, abandonné dans je ne ſais quel déſert,

élevé & trouvé enfin parmi des chevres sauvages. Il se traînoit & vivoit comme ces animaux ; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes sons de voix : la même imbécillité étoit peinte sur sa physionomie. M. Boerhaave qui nous faisoit cette histoire en 733, l'a, je crois, tirée du Bourgmestre Tulpius

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la premiere édition de cet ouvrage d'une fille sauvage qui avoit mangé sa sœur, & qui étoit alors au couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le Maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'histoire de cette fille. Mais elles sont plus curieuses, que nécessaires pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus surprenant dans tous ces faits. Un seul suffit pour donner la clef de tous les autres ; au fond ils se ressemblent tous ; comme toutes nos observations de médecine sur un même sujet, dont une bonne théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces docteurs ciniques & bornés.

§. VII.

BELLE CONJECTURE D'ARNOBE *qui vient à l'appui de tous ces faits.*

J'Ai rapporté plusieurs (1) faits que le hasard, ou un art admirable, ont fournis aux Fontenelles, aux Cheseldens, aux Lockes, aux Ammans, aux Tulpies, aux Boerhaaves, aux Conors, &c. Je passe à présent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'est une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte visiblement sur des observations qu'il avoit eu occasion de faire quoiqu'il n'en dise qu'un mot en passant.

Faisons, dit-il, (2) un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il soit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne soit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende absolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténebres Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce souterrain: que ses sens ne soit frappés d'aucuns objets, qu'une nourrice nue, en silence, lui donne son lait & ses soins. A t il besoin d'aliments plus solides? Qu'ils lui soient portés par la même femme: qu'ils soient toujours de la même nature, tels que le pain & l'eau froide, bue dans le creux de la

(1) Je n'ai oublié que *l'aveugle-né* de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'est pas de conséquence, par la raison que j'ai donnée.

(2) *Adverf. Gent. L. II.*

main. Que cet enfant, ſorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin ſa ſolitude à l'age de vingt, trente, ou quarante ans; qu'il paroiſſe dans l'aſſemblées des mortels! Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penſer & à parler, ce qu'il eſt lui même, quel eſt ſon pere, ce qu'il a fait, ce qu'il a penſé, comment il a été nourri & élevé juſqu'à ce temps. Plus ſtupide qu'une bête, il n'aura pas plus de ſentiment que le bois, ou le caillou; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les aſtres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de ſa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoître tout ce qui peut y ſuppléer, il ſe laiſſera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes venimeuſes, il ſe jetera au milieu du danger, parce qu'il ne fait encore ce que c'eſt que la crainte. S'il eſt forcé de parler, par l'impreſſion de tous ces objets nouveaux, dont il eſt frappé; il ne ſortira de ſa bouche béante, que des ſons inarticulés, comme *pluſieurs ont coutume de faire en pareil cas.* Demandez-lui, non des idées abſtraites & difficiles de métaphyſique, de morale, ou de géométrie; mais ſeulement la plus ſimple queſtion d'arithmétique, il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puiſſe ſignifier quelque choſe, ni même ſi c'eſt à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où eſt donc cette portion immortelle de la divinité? Où eſt cette ame, qui entre dans le corps, ſi docte & ſi éclairée, & qui par le ſecours de l'inſtruction ne fait que ſe rappeller les connoiſſances qu'elle avoit infuſes? Eſt-ce donc là cet être ſi raiſonnable & ſi fort au deſſus des autres êtres? Hélas! oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement ſéparé de la ſociété, ſans acquérir une ſeule idée. Mais poliſſons ce

diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quatum mutatus ab illo ?* l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler, & peut être, (ſi, comme Locke, on pouvoit croire le Chev. Temple,) à faire une converſation ſuivie.

Juſqu'ici Arnobe que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture eſt admirable dans l'original ! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

POint de ſens, point d'idées.
Moins on a de ſens, moins on a d'idées.
Peu d'éducation, peu d'idées.
Point de ſenſations reçues, point d'idées.

Ces principes ſont les conſequences néceſſaires de toutes les obſervations & expériences, qui font la baſe inébranlable de cet ouvrage. Donc l'ame dépend eſſentiellement des organes du corps, avec leſquels elle ſe forme, croît, décroît. *Ergo participem leti quoque convenit eſſe.* (1)

(1) Lucret. *de Nat. Rer.*

FIN.

ABRÉGÉ
DES
SYSTÊMES.

Mundum tradidit disputationibus eorum.

ABRÉGÉ DES SYSTÈMES, POUR FACILITER L'INTELLIGENCE DU TRAITÉ DE L'AME.

§. I.

DESCARTES.

DESCARTES a purgé la philoſophie de toutes ces expreſſions *onthologiques*, par leſquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'être. Il a diſſipé ce cahos, & a donné le modele de l'art de raiſonner avec plus

de juſteſſe, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait point ſuivi lui-même ſa propre méthode, nous lui devons l'eſprit philoſophique qui va dans un moment remarquer toutes ſes erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Deſcartes ! Que d'heureux efforts depuis les ſiens ! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut être jamais ſongé. Il eſt donc permis aux eſprits vifs, ardents à inventer, de dévancer par leurs ſpéculations, quelqu'inutiles qu'elles ſoient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'eſt riſquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui diſent que Deſcartes ne fait pas un grand géometre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*lettre ſur* l'ame 73. 74.) ſe reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis plus loin au ſujet de la géométrie, qu'il ne ſuffit pas d'être un grand géometre, pour être à juſte titre qualifié de génie.

3. Après la méthode & les ouvrages géométriques de ce philoſophe, on ne trouve plus que des ſyſtêmes, c'eſt-à-dire, des imaginations, des erreurs. Elles ſont ſi connues, qu'il ſuffira, ce me ſemble, de les expoſer. Deſcartes avoue comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'être, & de la ſubſtance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ſes Medit. Rép. aux* 2. *Object. à la* 2. *des* 3e. *& aux* 4e.) Il fait conſiſter l'eſſence de la matiere qu'il ne connoît pas, dans l'étendue ſolide; & lorſqu'on lui demande ce que c'eſt que le corps, ou la ſubſtance étendue, il répond que c'eſt une ſubſtance compoſée de pluſieurs

autres ſubſtances étendues qui le ſont encore elles mêmes de pluſieurs autres ſemblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendue, Deſcartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu eſt la cauſe premiere de ce mouvement; comme Deſcartes eſt l'auteur de ces loix reconnues pour fauſſes, & que les Cartéſiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux ſeules propriétés, l'étendue matérielle, & le mouvement communiqué ſans ceſſe immédiatement par la force divine. On imagine non ſeulement qu'il n'y a que trois ſortes de particules, ou de matiere dans le monde, *ſubtilis*, *globuloſa*, *ſtriata*, mais on décide de quelle maniere Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il eſt abſolument plein. Sans Newton, ou plutôt ſans la phyſique, la méchanique & l'aſtronomie, adieu le vuide des anciens! On fabrique des tourbillons, & des cubes, qui expliquent tout, juſqu'à ce qui eſt inexplicable, la création. Voilà le poiſon, voici l'antidote. L'auteur avoue dans ſon *L. des Princip. art.* 9. que ſon ſyſtême pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroît pas tel à lui même. Que pouvoit-il donc penſer de ſon riſible traité *de form. fixt.*

4. Deſcartes eſt le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui eſt dans la matiere, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A., ſous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui même de ce que j'avance pour en faire honneur à Deſcartes. Ariſtote & tous les anciens, (excepté les Epicuriens, qui par un intérêt hypo-

thétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matiere, sans laquelle on ne peut compleier l'idée des corps. Malliebranche (L. VI. p. 387. *in* 4°. 16-8.) convient du fait, & à plus forte raiſon Leibnitz, dont on parlera à ſon article. Enfin ſi vous liſez Goudin, p. 2t. 165-167. 264. &c. Tom. II. 2. Edit. Barbay, *comment. in Ariſt. Phyſ.* p. 121-123. & autres ſcholaſtiques, vous verrez que la force motrice de la matiere a été enſeignée dans tous les temps dans nos écoles chrétiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit ſubſtantiis corporeis, & inde pendent affectiones corporum quæ cernuntur in modo.*

5. Deſcartes écrit à la fameuſe Princeſſe Palatine Eliſabeth, qu'on n'a aucune aſſurance du deſtin de l'ame après la mort : il définit la penſée, *Art.* 13. toute connoiſſance, tant ſenſitive, qu'intellectuelle. Ainſi penſer, ſelon Deſcartes, c'eſt ſentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorſqu'il fait conſiſter l'eſſence de l'ame dans la penſée, lorſqu'il dit que c'eſt une ſubſtance qui penſe, il ne donne aucune idée de la nature de l'ame; il ne fait que le dénombrement de ſes propriétés, qui n'a rien de ſi révoltant. Chez ce philoſophe l'ame ſpirituelle, inétendue, immortelle, ſont de vains ſons pour endormir les Argus de Sorbone. Tel a été encore ſon but, lorſqu'il a fait venir l'origine de nos idées, de Dieu même immédiatement. *Quâ quæſo ratione*, dit le Profeſſeur en théologie que je viens de citer, *Carteſius demonſtravit ideas rerum eſſe immediate à Deo nobis in itas & non à ſenſibus acceptas, ſicuti docent Ariſtoteles, divus Thomas, ac primates theologi*

logi ac philoſophi ? ... cur anima non eſſet corporea licet ſupra ſuam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem non adverteret, & qui non poteſt, qui omnia po uit ? M. Goudin ne ſe ſeroit point ſi fort emporté contre Deſcartes, s'il l'eût auſſi bien entendu, que le médecin Lamy, qui le ſoupçonne avec raiſon d'être un adroit matérialiſte : & ſi M. Deſlandes, (*hiſtoire de la philoſophie, T. II.* à l'article de *l'immortalité de l'ame*) eût auſſi ſolidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement, que Deſcartes eſt *le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce dogme ; qui ait bien fait diſtinguer l'ame du corps, les ſubſtances ſpirituelles, de celles qui ne le ſont pas* ; il ne s'en ſeroit pas fié aux quatre propoſitions qu'il rapporte, & qui loin de rien *eclaircir*, ſont auſſi obſcures que la queſtion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun eſpace ; & Deſcartes qui convient de cette vérité, recherche ſérieuſement le ſiege de l'ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être ſans aucunes parties, pouvoit être conçu exiſter réellement quelque part, ce ſeroit dans le vuide, & il eſt banni de l'hypotheſe Cartéſienne. Enfin ce qui eſt ſans extenſion, ne peut agir ſur ce qui en a une. A quoi ſervent donc les cauſes occaſionnelles, par leſquelles on explique l'union de l'ame & du corps ? Il eſt évident par là que Deſcartes n'a parlé de l'ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler & d'en parler de la maniere qu'il en a parlé, dans un temps, où ſon mérite même étoit plus capable de nuire à ſa fortune, que de l'avancer. Deſcartes n'avoit qu'à ne pas rejeter les propriétés frappantes dans la matiere, & tranſporter à l'ame la définition qu'il a donnée de la

matiere, il eût évité mille erreurs ; & nous n'euſſions point été privés des grands progrès que cet excellent eſprit eût pu faire, ſi au lieu de ſe livrer à de vains ſyſtêmes, il eût toujours tenu le fil de ſa géométrie, & ne ſe fût point écarté de ſa propre méthode. Encore, hélas ! ce fil eſt-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinoſa, qui n'eſt qu'un outré Cartéſien.

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MAllebranche, après avoir diſtingué la ſubſtance de ſes modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'eſſence des choſes (*V. Rech. de la Vérit.* L. 3. C. 1. 2. Part. C. 7. 8.) fait conſiſter celle de la matiere dans l'étendue, comme avoit fait Deſcartes en habile Cartéſien, il déploie toute ſa force & ſon éloquence contre les ſens, qu'il imagine *toujours trompeurs* : il nie auſſi le vuide, met l'eſſence de l'ame dans la penſée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'eſt qu'un *mode*.

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux ſubſtances diſtinctes, il explique les facultés de l'ame par celles de la matiere, (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII.) ſur une idée fauſſe du mot *penſée*, dont il fait une ſubſtance, il croit qu'on penſe toujours, & que lorſque l'ame n'a pas *conſcience* de ſes penſées, c'eſt alors qu'elle penſe le plus, parce qu'on a toujours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'entendement, « la » faculté de recevoir différentes idées ; & la vo-

» ſonté, celle de recevoir différentes inclinations » (L. 1. c. 1.); ou, ſi l'on veut, une impreſ- » ſion naturelle qui nous porte vers le bien en » général, l'unique amour (L. 4. c. 1.) que » Dieu nous imprime : Et la liberté, eſt la force » qu'a l'eſprit de déterminer cette impreſſion di- » vine, vers les objets qui nous plaiſent. Nous » n'avons cependant, ajoute t il, ni idée claire, » ni même ſentiment intérieur de cette égalité de » mouvement vers le bien : » & c'eſt de ce dé- faut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apper- çoit effectivement que l'auteur manque d'idées.

3°. Mallebranche eſt le premier des philoſo- phes, qui ait mis fort en vogue les eſprits ani- maux, mais comme une hypotheſe, car il n'en prouve nulle part l'exiſtence d'une maniere invin- cible. Cela étoit reſervé aux médecins, & principa- lement à Boerhaave, le plus grand théoréticien de tous.

4°. Je viens au fond du ſyſtême principal du P. Mallebranche. Le voici :

« Les objets que l'ame apperçoit, ſont dans » l'ame, ou hors de l'ame ; les premiers ſe » voient dans le miroir de nos ſentiments ; & les » autres dans leurs idées (L. 3. c. 1. p. 2.) ; c'eſt- » à-dire, non eux-mêmes, ni dans les idées, » ou images qui nous en viennent par les ſens » (L. 3. c. 14 p. 2. c. IX), mais dans quelque » choſe qui étant intimement uni à notre ame, » nous repréſente les corps externes. Cette choſe » eſt Dieu. Il eſt très-étroitement uni à nos ames » par ſa préſence : cette préſence claire, intime, » néceſſaire de Dieu agit fortement ſur l'eſprit. » On ne peut ſe défaire de l'idée de Dieu. Si

» l'ame considere un être en particulier, alors » elle s'approche de quelques-unes des perfec- » tions divines, en s'éloignant des autres, qu'elle » peut aller chercher le moment suivant. (L. III. » p. 2. v. VI.)

» Les corps ne sont visibles que par le moyen » de l'étendue. Cette étendue est infinie, spiri- » tuelle, nécessaire, immuable, (souvent M. » en parle comme d'une étendue composée); » c'est un des attributs de Dieu. Or tout ce qui » est en Dieu, est Dieu; c'est donc en Dieu que » je vois les corps. Je vois clairement l'infini, en » ce sens que je vois clairement, qu'il n'a point » de bout. Je ne puis voir l'infini dans des êtres » finis; donc, &c. Donc l'idée de Dieu ne se pré- » sente à mon ame, que par son union intime » avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on con- » noisse par lui-même, comme on ne connoît » tout que par lui.

» Comme tout ce qui est en Dieu, est très- » spirituel, très-intelligible, & très-présent » à l'esprit; de là vient que nous voyons les corps » sans peine, dans cette idée que Dieu renferme » en soi, & que j'appelle *l'étendue*, ou *le monde* » *intelligible*. Ce monde ne représente en soi les » corps que comme possibles, avec toutes les » idées des vérités; & non les *vérités* mêmes » qui ne sont *rien de réel* (L. 3. c 6. p. 2). Mais » les sentiments de lumiere & de couleurs, dont » nous sommes affectés par l'étendue, nous font » voir les corps existants. Ainsi Dieu, les corps » possibles, les corps existants, se voient dans le » monde intelligible, qui est Dieu, comme nous » nous voyons dans nous-mêmes. Les ames des » autres hommes ne se connoissent que par con-

» jectures ; enfin il suit que notre entendement » reçoit toutes les idées, non par l'union des » deux substances, (qui est inutile dans ce systê- » me) mais par l'union seule du *verbe*, ou de la » sagesse de Dieu ; par ce monde immatériel qui » renferme l'idée, la représentation, & comme » l'image du monde matériel ; par l'étendue in- » telligible, qui est les corps possibles, ou la subs- » tance divine même entant qu'elle peut être » participée par les corps, dont elle est repré- » sentative ».

C'est jusqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ses principes : desquels il s'ensuit, comme on l'a remarqué il y a long-temps, que les corps sont des modifications de Dieu, que notre célebre métaphysicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il sembleroit n'en faire qu'un être idéal. Ainsi voilà notre dévot Oratorien, Spinosiste sans le savoir, quoiqu'il fût déjà Cartésien, car encore une fois, Spinosa l'étoit. Mais, comme dit sagement M. de S. Hyacinthe dans ses *recherches philosophiques*, c'est une chose qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur sans doute que les plus grands philosophes ne fussent convaincus d'athéisme.

De telles visions ne méritent pas d'être sérieusement réfutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des méditations abstraites croit concevoir ? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini : & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini : cette vérité suffit pour ruiner le système du P. Mallebranche, qui porte tout entier sur une supposition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de Dieu, ni des esprits : il m'est donc impossible de

concevoir comment mon ame eſt unie à Dieu.

Paſcal a bien raiſon de dire qu'on ne peut concevoir un être penſant ſans tête. C'eſt là en effet que ſont nos idées ; elles ne ſont que des modifications de notre ſubſtance ; & ſi je n'en avois pas une parfaite conviction par mon ſens intime, je ſerois également ſûr que mes idées des objets ſont dans moi & à moi ; & non hors de moi, non dans Dieu, ni à Dieu ; puiſque c'eſt toujours dans moi que ſe grave l'image qui repréſente les corps. D'où il s'enſuit que ces idées hors de mon ame, diſtinguées de ma ſubſtance, quelque étroitement unies qu'on les ſuppoſe, ſont chimérique. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée ſur le ſens intime, quand ma conſcience me l'aura appris. Mallebranche au reſte paroît avoir pris la magnifique imagination de ſon *monde intelligible*. 1°. Dans Marcel Platonicien, *Zodiac. Chant.* 7. où l'on trouve des rêves à peu près ſemblables. 2°. Dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des êtres reels, diſtincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce ſubtil philoſophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'eſprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangéreuſe gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypotheſe de nouvelles chimeres.

§. III.

LEIBNITZ.

LEibnitz fait consister l'essence, l'être ou la substance, (car tous ces noms sont synonymes,) dans des *Monades*; c'est-à-dire, dans des corps simples, immuables, indissolubles, solides, individuels, ayant toujours la même figure & la même masse. Tout le monde connoît ces Monades, depuis la brillante acquisition que les Leibniziens ont faite de Me. la M. du Châtelet. Il ny a pas, selon Leibnitz, deux particules homogenes dans la matiere; elles sont toutes différentes les unes des autres. C'est cette constante hétérogénéité de chaque élément, qui forme & explique la diversité de tous les corps. Nul être pensant, & à plus forte raison Dieu, ne fait rien sans choix, sans motifs qui les déterminent. Or si les atômes de la matiere étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eût préféré de créer, & de placer tel atôme, ici, plutôt que là; ni comment une matiere homogene eût pu former tant de différents corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux êtres semblables possibles. Il est donc nécessaire qu'ils soient tous hétérogenes. Voilà comme on combat l'homogénéité des éléments par le fameux *principe de la raison suffisante*. J'avoue qu'il n'est pas prouvé qu'un élément doive être similaire, comme le pensoit M. Boerhaave; mais

réciproquement, parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien ſans une raiſon qui le détermine; dois je croire que rien n'eſt égal, que rien ne ſe reſſemble dans la nature, & que toutes les Monades, ou eſſences, ſont différentes? Il eſt évident que ce ſyſtême ne roule que ſur la ſuppoſition de ce qui ſe paſſe dans un être, qui ne nous a donné aucune notion de ſes attributs. M. Clarke & pluſieurs autres philoſophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raiſon* Leibnitienne; elle ſeroit alors non *ſuffiſante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame*.

Comme on dit l'*Homme*, & *le Monde de Deſcartes*, on dit les *Monades de Leibnitz*, c'eſt à-dire, des imaginations. Il eſt poſſible, je le veux, qu'elles ſe trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moyen de nous aſſurer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la premiere détermination de l'être, comme on connoît celle de toute figure, ou eſſence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoiſſances ne pourroient s'acquérir qu'au premier inſtant de la création des êtres, à laquelle perſonne n'a aſſiſté: & cette création même eſt encore une hypotheſe qui ſouffre des difficultés inſurmontables, leſquelles ont fait tant d'athées, & la moitié de la baſe fondamentale du Spinoſiſme.

Puiſque nous ne connoiſſons pas la *ſubſtance*, nous ne pouvons donc ſavoir, ſi les éléments de la matiere ſont ſimilaires, ou non; & ſi véritablement le principe de la *Raiſon ſuffiſante* en eſt un. A dire vrai, ce n'eſt qu'un principe de ſyſtême, & fort inutile dans la recherche

de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ſavent par les idées qu'ils en ont acquiſes, que le tout, par exemple, eſt plus grand que ſa partie ; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela eſt vrai, parce qu'il *y a dans le tout quelque choſe qui fait comprendre pourquoi il eſt plus grand que ſa partie ?*

La philoſophie de M. Leibnitz porte encore ſur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'eſt celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abregent & n'éclairciſſent rien ; ils ne ſont eſtimables & commodes, qu'autant qu'ils ſont le réſultat de mille connoiſſances particulieres, qu'un général d'armée, un miniſtre, négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importants.

Ces êtres, qui ſéparés, ſont des *monades* ou la *ſubſtance*, forment par leur aſſemblage les corps, ou l'étendue, étendue métaphyſique, comme je l'ai dit (chap. IV.) puiſqu'elle eſt formée par des êtres ſimples, parmi leſquels on compte l'ame ſenſitive & raiſonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere, 1°. non ſeulement une force *d'inertie* ; mais une force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appellé *Nature*. 2°. Des perceptions, & des ſenſations, ſemblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuſer, du moins à tout ce qui n'eſt pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les temps on a reconnu la force motrice de la matiere ; 4°. que la doctrine des philoſophes ſur cette propriété eſſentielle, n'a commencé à être interrompue qu'au temps de Deſcartes. 5°. Il attribue la même opinion aux philoſophes de ſon temps.

6°. Il conclut que chaque être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui eſt propre, produit tous ſes changements. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cauſe premiere, & la cauſe ſeconde, Dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des diſtinctions inutiles, ou par de frivoles abſtractions.

Venons au ſyſtême de *l'harmonie préétablie*; c'eſt une ſuite des principes établis ci-devant. Il conſiſte en ce que tous les changements du corps correſpondent ſi parfaitement aux changements de la *Monade*, appellée *Eſprit*, ou *Ame*, qu'il n'arrive point de mouvements dans l'une, auxquels ne coexiſte quelque idée dans l'autre, & *vice verſâ*. Dieu a préétabli cette harmonie, en faiſant choix des ſubſtances, qui par leur propre force produiroient de concert la ſuite de leurs *mutations*; de ſorte que tout ſe fait dans l'ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout ſe paſſe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'eſt pas réelle, mais métaphyſique, ou idéale. Or eſt-ce par une ſection qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos organes ſemblent en être la vraie cauſe; mais comment cette cauſe produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obéit-il à la volonté? Comment une monade ſpirituelle, ou inétendue, peut-elle faire marcher à ſon gré toutes celles qui compoſent le corps, & en gouverner tous les organes? L'ame ordonne des mouvements dont les moyens lui ſont inconnus; & dès qu'elle veut qu'ils ſoient, ils ſont, auſſi vîte que la lumiere fut. Quel plus bel apanage,

quel tableau de la divinité, diroit Platon! Qu'on me dise ce que c'est que la matiere, & quel est le méchanisme de l'organisation de mon corps, & je répondrai à ces questions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne sont autre chose que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications pensent, apperçoivent, &c.

§. IV.

WOLF.

J'AI donné une idée très-succinte des systêmes de trois grands philosophes : je passe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être *tout ce qui est possible* ; & la substance, *un sujet durable & modifiable*. Ce qu'on entend par sujet, ou *substratum*, comme parle Locke, est une chose qui est, ou existe en elle-même, & par elle-même; ainsi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidents sont des êtres qui ne subsistent point par eux-mêmes, mais qui sont dans d'autres êtres, auxquels ils sont inhérents, comme les trois côtés dans un triangle. Ce sont donc des manieres d'être ; & par conséquent ils ne sont point modifiables, quoiqu'en disent les scholastiques, dont la subtilité a été jusqu'à faire du cercle, & de sa rondeur, deux êtres réellement distincts, ce qui me surprend d'autant plus, qu'ils ont eux-

mêmes le plus ſouvent confondu la penſée avec le corps.

L'eſſence, ou l'être, ſelon Wolf, eſt formé par des déterminations eſſentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne préſuppoſent rien par où on puiſſe concevoir leur exiſtence. Elles ſont la ſubſtance, comme les trois côtés ſont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découlent de ces déterminations eſſentielles; & par conſéquent, quoique les attributs ſoient des déterminations conſtantes, ils ſuppoſent un ſujet qui les détermine; quelque choſe qui ſoit premier, qui ſoit avant tout, qui ſoit le ſujet, & n'en ait pas beſoin. C'eſt ainſi que Wolf croit marquer ce en quoi conſiſte la ſubſtance, contre Locke, philoſophe beaucoup plus ſage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je paſſe ſous ſilence ſes déterminations variables; ce ne ſont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du ſoutien, du ſupport des attributs, de ce ſujet dont les modes varient ſans ceſſe. Pour connoître l'eſſence de quelque choſe que ce ſoit, il faudroit en avoir des idées qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'acquérir. Les objets ſur leſquels nos ſens n'ont aucune priſe, ſont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un philoſophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même? v. Wolf *Inſt. Phyſ.* ſur-tout chap. III.

« L'être ſimple ou l'élément, n'eſt ni étendu, » ni diviſible, ni figuré, il ne peut remplir aucun » eſpace. Les corps réſultent de la multitude & » de la réunion de ces êtres ſimples, dont ils » ſont compoſés, & comme on dit, des *agrégats*.

» L'imagination ne peut diſtinguer pluſieurs choſes » entr'elles, ſans ſe les repréſenter les unes hors » des autres ; ce qui forme le phénomene de l'é- » tendue, qui n'eſt par conſéquent que méta- » phyſique, & dans laquelle conſiſte l'eſſence de » la matiere. »

Non-ſeulement l'étendue n'eſt qu'une apparence, ſelon Wolf; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, ſont des phénomenes, ainſi que les couleurs mêmes, c'eſt à-dire, des perceptions confuſes de la réalité des objets. Ceci roule ſur une fauſſe & ridicule hypotheſe des perceptions. Wolf ſuppoſe « que nos ſenſations » ſont compoſées d'un nombre infini de percep- » tions partielles, qui toutes ſéparément repré- » ſentent parfaitement les êtres ſimples, ou ſont » ſemblables aux réalités ; mais que toutes ces » perceptions ſe confondant en une ſeule, repré- » ſentent confondues, des choſes diſtinctes ».

Il admet contre Locke des perceptions obſcures dans le ſommeil, dont l'ame n'a point conſcience: & par conſéquent il croit avec Mallebranche que l'ame penſe toujours, au moment qu'elle y penſe le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, ſuivant Wolf, toute ſubſtance ſimple n'eſt pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la ſenſation ſoit une ſuite, & comme un développement néceſſaire de la force motrice. D'où il ſuit, (contre ſes propres principes) que les perceptions ne ſont qu'accidentelles à l'ame ; & par conſéquent encore il eſt auſſi contradictoire, que gratuit, d'aſſurer, comme fait Wolf, que l'ame eſt un petit monde ſenſitif, un miroir vivant de l'univers, qu'elle ſe repréſente par ſa propre

force, même en dormant. Pourquoi cela ? Ecoutez, (car cela eſt fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parce que l'objet qui donne la perception, eſt lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainſi les ſenſations tiennent à l'univers par nos organes.

Je ne parle point du ſyſtême de l'harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de contradiction*, & *le principe de la raiſon ſuffiſante*. C'eſt une doctrine qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette ſagacité, cette intelligence, cette juſteſſe, & même cette clarté qui lui eſt propre, ſi ce n'eſt lorſqu'elle vient quelquefois à ſe couvrir des nuages de l'onthologie. Exemple ſi contagieux dans une ſecte qui s'accroit tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Deſcartes vienne purger la métaphyſique de tous ces termes obſcurs dont l'eſprit ſe repaît trop ſouvent. La philoſophie Wolfienne ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre ce qui ſervoit de fondement à la Leibnitienne; mais je ſuis fâché d'y trouver en même temps des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'eſt comme dit Wolf, » le réſultat des différentes » forces actives des éléments, confondues en» tr'elles; c'eſt un effort des êtres ſimples, qui tend » à changer ſans ceſſe le mobile de lieu. Ces efforts » ſont ſemblables à ceux que nous faiſons pour » agir »; Wolf en fait lui-même de bien plus grands ſans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la nature, (qui fait tout dans le ſyſtême de ce ſubtil philoſophe) ne reſte pas oiſif, & pour ainſi dire, les bras croiſés devant elle : ce qui tend à *l'Athéiſme*. Mais dans

ce partage il n'eſt pas plus heureux que ſon maître. C'eſt toujours la nature qui agit ſeule, qui produit, & conſerve tous les phénomenes. Le choc des ſubſtances les unes ſur les autres, fait tout, quoiqu'il ne ſoit pas décidé, s'il eſt réel, ou apparent : car en général les Leibnitiens ſe contentent de dire que nous ne pouvons juger que ſur des apparences, dont la cauſe nous eſt inconnue. Tant de modeſtie a de quoi ſurprendre dans des philoſophes ſi hardis, ſi téméraires à s'élever aux premiers principes, qui cependant dans l'hypotheſe des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhenſibles.

Il étoit, ce me ſemble, curieux & utile d'obſerver, par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'iſſue. La connoiſſance du point où ils ont commencé à s'égarer, à ſe ſéparer, à ſe rallier, peut ſeule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui eſt ſouvent ſi près d'elle, qu'elles ſe touchent preſque. Les fautes d'autrui ſont comme une ombre qui augmente la lumiere ; & par conſéquent rien n'eſt plus important dans la recherche de la vérité, que de s'aſſurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote, eſt la connoiſſance du poiſon.

Mais ſi tant de beaux génies ſe ſont laiſſés aveugler par l'eſprit de ſyſtême, l'écueil des plus grands hommes, rien doit il nous inſpirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité ? Ne devons nous pas penſer que tous nos ſoins, nos projets, doivent être de reſter toujours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur,

à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux eſclaves dont la nature a ſi bien récompenſé les ſervices, (*Boerh. de honore med. ſervit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut ſe défaire courageuſement de ſes préjugés, de ſes goûts les plus favoris pour telle ou telle ſecte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il eſt aſſez ordinaire aux plus grands philoſophes de ſe vanter, comme les petits maîtres; ceux-ci ont ſouvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vues ni connues; ceux-là prétendent avoir pris la nature ſur le fait, comme dit un fameux néologue; qu'elle leur a révélé tous ſes ſecrets, & qu'ils ont, pour ainſi dire, tout vu, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Iſis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut ſuivre une conduite différente! Il faut faire aſſidûment les mêmes pas avec la nature, toujours aidé, comme dit Mme. la M. du Châtelet, du *bâton* de l'obſervation & de l'expérience. Il faut en phyſique imiter la conduite qu'a tenue le ſage Sydenham en médecine.

§. V.

§. V.

LOCKE.

1°. M. Locke fait l'aveu de ſon ignorance ſur la nature de l'eſſence des corps : en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la ſubſtance, (car tous ces mots ſont ſynonymes,) il faudroit ſavoir une géométrie, inacceſſible même aux plus ſublimes métaphyſiciens, celle de la Nature. Le ſage Anglois n'a donc pu ſe faire une notion imaginaire de l'eſſence des corps, comme Wolf le lui reproche ſans aſſez de fondement.

2°. Il prouve contre l'Auteur de l'art de penſer & tous les autres Logiciens, l'inutilité des Syllogiſmes, & de ce qu'on appelle Analyſes parfaites, par leſquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidents, minuties qui ne ſe trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke L. 4. c. 17. § 10. p. 551. 552.); mais qui abondent en *Sch lies* dans Wolf.

3°. Il a cru les principes généraux très-propres à enſeigner aux autres les connoiſſances qu'on a ſoi-même. En quoi je ne ſuis pas de ſon avis, ni par conſéquent de celui de l'auteur de la logique trop eſtimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le grand étalage, cette multitude confuſe d'axiomes, de propoſitions générales ſyſtématiquement arrangées, ne ſont point un fil aſſuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode ſynthétique, comme l'a fort bien ſenti M. Clai-

raut, eſt la plus mauvaiſe qu'il y ait pour inſtruire. Je dis même qu'il n'eſt point de cas, ou de circonſtances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulieres, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les ſens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, ſaurions nous que le tout eſt plus grand que ſa partie? Il en eſt ainſi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le deſtructeur des idées innées, comme Newton l'a été du ſyſtême Cartéſien. Mais il a fait, ce me ſemble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la réfuter par un ſi grand nombre de ſolides réflexions. Selon ce philoſophe & la vérité, rien n'eſt plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'académie; *Nihil eſt in intellectu, quod prius non fuerit in ſenſu.* Les idées viennent par les ſens, les ſenſations ſont l'unique ſource de nos connoiſſances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'ame.

5°. Il paroît avoir cru l'ame matérielle, quoique ſa modeſtie ne lui ait pas permis de le décider. « Nous ne ſerions peut-être jamais, dit-il, » capables de décider, ſi un être purement maté» riel penſe, ou non, & parce que nous ne con» cevons ni la matiere, ni l'eſprit ». Cette ſimple réflexion n'empêchera pas les Scholaſtiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle ſera toujours l'écueil de tous leurs vains raiſonnements.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'ame penſe toujours; il démontre par une foule de raiſons tirées du ſommeil, de l'enfance, de l'apo-

plexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être : que non seulement il n'est pas évident que l'ame pense en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle-même, c'est-à-dire, sans savoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou quelque souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'ame & du corps, & principalement par les phénomenes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même, (c. 23. n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu sans la pensée, & par conséquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un philosophe aussi sage, aussi retenu, à ces présomptueux métaphysiciens, qui ne connoissant ni la force, ni la foiblesse de l'esprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux déclamateurs, qui comme Abadie, (*de la vérité de la Religion Chrétienne*) aboient presque, pour persuader; & qui par le dévot enthousiasme d'une imagination échauffée, & presque en courroux, font fuir la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de disposition à se laisser, pour ainsi dire, apprivoiser? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'histoire des différents faits que le hasard a fournis dans tous les temps, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il est donc vrai que M. Locke a le premier

débrouillé le cahos de la métaphyſique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choſes à leur premiere origine. La connoiſſance des égarements d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a penſé que les obſervations ſenſibles ſont les ſeules qui méritent la confiance d'un bon eſprit, il en a fait la baſe de ſes méditations; par tout il ſe ſert du compas de la juſteſſe, ou du flambeau de l'expérience. Ses raiſonnements ſont auſſi ſéveres, qu'exempts de préjugés, & de partialité; on n'y remarque point auſſi cette eſpece de fanatiſme d'irréligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh! ne peut on ſans paſſion remédier aux abus, & ſecouer le joug des préjugés? Il eſt d'autant plus ridicule à un philoſophe de déclamer contre les religionnaires, qu'il trouve mauvaiſe la repréſaille.

§. VI.

BOERHAAVE.

1°. M. Boerhaave a penſé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'eſt ce qu'on nomme dernieres cauſes métaphyſiques. Il rejete ces cauſes, & ne s'inquiete pas même des premieres phyſiques, tels que les éléments, l'origine de la premiere forme, des ſemences, & du mouvement (Inſt. Med. XXVIII.).

2°. Il diviſe l'homme en corps & en ame, & dit que la penſée ne peut être que l'opération de l'eſprit pur (XXVII); cependant, non-ſeulement il ne donne jamais à l'ame les épithetes de ſpirituelle

& d'immortelle; mais lorſqu'il vient à traiter de *ſens internes*, on voit que cette ſubſtance n'eſt point ſi particuliere, mais n'eſt que, je ne ſais quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réunion.

3°. Il explique par le ſeul méchaniſme toutes les facultés de l'ame raiſonnable ; & juſqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement : de ſorte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une ame ſenſitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ſes leçons données par Mr. Haller, & librement traduites en françois : les *Inſtitutions* qui en ſont le texte ; ſur tout *de ſenſib. intern.* & ſes diſcours *de honore Medic. Serv tut. deuſu rationinii Mechanici in Medicina : De comparando certo in Phyſ. &c.*

4°. On ſait ce qu'il en penſa coûter à ce grand philoſophe, pour avoir ſemblé prendre le parti de Spinoſa devant un inconnu avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerh.* par M. de la M. Schultens, *Orat. in Boerh. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ſes ouvrages, perſonne ne fut moins Spinoſiſte ; par-tout il reconnoît l'inviſible main de Dieu, qui a tiſſu, ſelon lui, juſqu'aux plus petits poils de notre corps ; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce médecin célebre étoit différent de ces deux Epicuriens modernes, Gaſſendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les inſtruments du corps humain fuſſent faits pour produire certains mouvements déterminés, dès qu'il ſurviendroit une cauſe mouvante, (*Boerh Inſt. Med.* XL.) & qui enfin ont adopté à cet égard le ſyſtême de Lucrece (*de*

Natura Rerum L. I V.) S'agit-il d'expliquer la correſpondance mutuelle du corps & de l'ame? Ou le ſavant profeſſeur de Leide tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une ſeule & même ſubſtance : ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il ſuppoſe des loix Carteſiennes établies par le créateur, ſelon leſquelles tel mouvement corporel donne à l'ame telle penſée, & *vice verſâ*, *&c.* avouant d'ailleurs, qu'il eſt abſolument inutile aux médecins de connoître ces loix, & impoſſible aux plus grands génies de venir à bout de les découvrir. Je ne ſuis ici que l'hiſtorien des opinions *vocales*, *ou typographiques* de mon illuſtre maître, qui fut ſans contredit un parfait Déiſte. Qui peut ſe flatter de connoître les opinions intimes du cœur? *Deus ſolus ſcrutator cordium.*

§. VII.

SPINOSA.

VOici en peu de mots le ſyſtême de Spinoſa. Il ſoutient 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire une autre ſubſtance; 2°. que rien ne peut être créé de rien, ſelon ce vers de Lucrece.

Nullam rem è nihilo fieri Divinitus unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, parce qu'on ne peut appeller ſubſtance, que ce qui eſt éternel, indépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement.

Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible, eſt non ſeulement douée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manieres : entant qu'étendue, les corps, & tout ce qui occupe un eſpace ; entant que penſée, les ames, & toutes les intelligences, ſont ſes modifications. Le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Spinoſa définit les ſens conſéquemment à ſes principes : *des mouvements de l'ame, cette partie penſante de l'univers, produits par ceux des corps, qui ſont des parties étendues de l'univers.* Définition évidemment fauſſe ; puiſqu'il eſt prouvé cent & cent fois, 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſenſitif, qui par conſéquent ne fait point *partie penſante de l'univers* : 2°. que les choſes externes ne ſont point repréſentées à l'ame, mais ſeulement quelques propriétés différentes de ces choſes, toutes relatives & arbitraires ; & qu'enfin la plupart de nos ſenſations, ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent ſur le champ avec eux. Il ſuffit de lire Bayle. (Dictionnaire critique, à l'article de *Spinoſa*,) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon,) a tout confondu & tout embrouillé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son Athéiſme reſſemble aſſez bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condilhac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le ſyſtême de Spinoſa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Meliſſus, de Parmenide, & de tant d'autres,

adieu la loi naturelle, nos principes naturels ne ſont que nos principes accoutumés ! Le traducteur du traité de la vie heureuſe de Seneque a pouſſé fort loin cette idée, qui ne paroît pas avoir déplu à ce grand génie, Paſcal, lorſqu'il dit : *qu'il craint bien que la nature ne ſoit une premiere coutume & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Suivant Spinoſa encore, l'homme eſt un véritable Automate, une machine aſſujettie à la plus conſtante néceſſité, entraînée par un impétueux fataliſme, comme un vaiſſeau par le courant des eaux. L'auteur de l'*homme machine* ſemble avoir fait ſon livre exprès pour défendre cette triſte vérité

Les anciens Hebreux, Alchimiſtes, & auteurs ſacrés ont mis Dieu dans le feu pur, (Boerh. *de ign.*) dans la matiere ignée ou éthérée ; d'où, comme de ſon trône, il lançoit des feux vivifiants ſur toute la nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoiſſance des ſyſtêmes, doivent lire l'excellent traité que Mr. l'abbé de Condilhac en a donné. Il ne me reſte plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantôt pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'Ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philoſophiques de l'immortalité de l'ame, ce n'eſt certainement pas que nous ſoyons pas bien aiſes qu'elles nous manquent. Nous ſommes tous naturellement portés à croire ce que nous ſouhaitons. L'amour-propre trop humilié de ſe voir prêt d'être anéanti, ſe flatte, s'enchante de la riante perſpective d'un bonheur éternel. J'avoue moi même que toute ma philoſophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triſte néceſſité de la nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable abbé de Chaulieu.

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute :
Par des principes ſûrs, mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoît plus le doute.
Des ſuites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Et plein d'une douce eſpérance,
Je mourrai dans la confiance ;
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un aſyle, une retraite ſûre,
Ou dans le ſein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je ceſſe d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus.

Paſſons en revue les opinions, ou les deſirs des philoſophes ſur ce ſujet. Parmi ceux qui ont ſouhaité que l'ame fût immortelle, on compte. 1°. Seneque (*Epiſt.* 107, *&c. Quæſt. Nat. L.* 7, *&c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une démonſtration ridicule de ce dogme, mais qui convient ailleurs, *qu'il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a ouï dire.* 4°. Ciceron (*de Naturâ Deorum, L.* 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans ſa propre doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraiſemblable.* 5°. Paſcal, parmi les modernes; mais ſa maniere de raiſonner (*v. Penſ. ſur la Relig.*) eſt peu digne d'un philoſophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais ſur de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne riſque rien, c'eſt comme un enfant, parce qu'on ne ſait rien de ce qui concerne l'objet de la croyance. Le parti le plus ſage eſt du moins de douter, pourvu que nos doutes ſervent à régler nos actions, & à nous conduire d'une maniere irréprochable, ſelon la raiſon & les loix. Le ſage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Bretons, &c. deſiroient tous que l'ame ne s'éteignit point avec le corps. Tout le monde, dit plaiſamment Pomponace, (*de immort. Anim.*) ſouhaite l'immortalité, comme un mulet deſire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont penſé ſans balancer, que l'ame étoit mortelle, ſont en bien plus grand nombre. Bion ſe livre à toutes ſortes de plaiſanteries, en parlant de l'autre monde. Céſar s'en moque au

milieu même du ſénat, au lieu de chercher à dompter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein néceſſaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L.* 3.) Plutarque, &c. ne connoiſſent d'autre enfer, que les remords. Je ſais, dit l'auteur d'Electre,

» *Je ſais que les remords d'un cœur né vertueux,*
» *Souvent pour les* (*crimes*) *punir vous plus loin*
» *que les Dieux.*

Virgile (*Georg.*) ſe moque du bruit (1) imaginaire de l'Acheron; & il dit (*Eneid. L.* 3.) que les Dieux ne ſe mêlent point des affaires des hommes.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura, quietos
Sollicitat.

Lucrece dit la même choſe.

Utque omnis per ſe divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nil indigna noſtri,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les poëtes de l'antiquité, Homere, Héſiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain,

(1) *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,*
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis!

L'abbé de Chaulieu a très-bien paraphraſé ces vers.

Pétrone, Perſe, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyſe même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont point connue ; ils attendent le Meſſie, pour décider l'affaire.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les médecins Grecs, Latins & Arabes, n'ont point admis la diſtinction des deux ſubſtances, & la plupart n'ont connu que la nature.

Diogene, Leucippe, Démocrite, Epicure, Lactance, les Stoïciens, quoique d'avis différents entr'eux ſur le concours des atômes, ſe ſont tous réunis ſur le point dont il s'agit ; & en général tous les anciens euſſent volontiers adopté ces deux vers d'un poëte françois.

» Une heure après ma mort, mon ame évanouie,
» Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Aſclépiade, ont regardé l'ame comme l'armonie de toutes les parties du corps. Platon à la vérité ſoutient que l'ame eſt incorporelle, mais c'eſt comme faiſant partie d'une chimere qu'il admet ſous le nom *d'Ame du monde* ; & ſelon le même philoſophe, toutes les ames des animaux & des hommes ſont de même nature ; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

Ariſtote dit auſſi, que « ceux qui prétendent » qu'il n'y a point d'ame ſans corps, & que » l'ame n'eſt point un corps, ont raiſon ; car, » ajoute-t-il, l'ame n'eſt point un corps, mais » c'eſt quelque choſe du corps «. *Animam qui exiſtimant, neque ſine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur : corpus enim non eſt, corporis autem eſt aliquid.* (*de Anim.* Text. 26. c. 2.). Il entend

bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être séparé de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les anciens qui paroissent avoir cru l'ame immatérielle, pour se convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vu d'ailleurs qu'ils pensoient que la spiritualité étoit aussi bien un véritable attribut de la substance, que la matérialité même : ainsi ils se ressemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'ame, une essence se mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre se mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conséquence toute opposée ; tandis qu'Aristote qui vouloit combattre l'immortalité de l'ame, n'a cependant jamais songé à nier la conclusion de ces anciens philosophes, & s'en est tenu seulement à nier fortement le principe, pour plusieurs raisons que nous supprimons, & qui sont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré en différents temps des mêmes principes, des conclusions contradictoires. *O deliræ hominum mentes* !

Le système de la spiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers siecles de l'église. On crut jusqu'au concile de Latran, que l'ame de l'enfant étoit la production moyenne de celles du pere & de la mere. Ecoutons Tertullien : *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus substantiæ, & soliditatis, per quam quod & sentire & pati possit.... quid dicis cœlestem, quam unde cœlestem intelligas, non habes?.... caro atque anima simul fiunt sine calculo temporis, atque simul in utero etiam figu-*

rantur . . . . minimè divina res eſt, quoniam quidem mortalis.

Origene, St. Irenée, St. Juſtin martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont penſé avec Tertullien que l'ame a une étendue formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Auguſtin penſe-t-il autrement? lorſqu'il dit : *Dum corpus animat, vitâque imbuit, anima dicitur : dum vult, Animus : dum ſcientiâ ornata eſt, ac judicandi peritiam exercet, mens ; dum recolit, ac reminiſcitur, memoria : dum ratiocinatur, ac ſingula diſcernit, ratio : dum contemplationi inſiſtit, ſpiritus : dum ſentiendi vim obtinet, ſenſus eſt anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de Anim.*) 1°. Que l'ame habite dans le ſang, parce qu'elle ne peut vivre dans le ſec : pourquoi ? Admirez la ſagacité de ce grand homme ; & comme en certains temps on peut devenir tel à peu de frais ! *Parce que c'eſt un eſprit.* 2°. Il avoue qu'il ignore ſi les ames ſont créées tous les jours, ou ſi elles deſcendent par propagation, des peres aux enfants. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien réſoudre ſur la nature de l'ame. Pour traiter ce ſujet, il ne faut être ni théologien, ni orateur : il faut être plus ; philoſophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien ; quoique les ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles ſont, ſuivant cet auteur, elles ſe rallument, comme une bougie, au jugement dernier, & rentrent dans les corps reſſuſcités, ſans leſquels elles n'ont point ſouffert, *ad perficiendum & ad patiendum ſocietatem carnis* (Anima) *exoſtuat, ut tam plenè per eam pati poſſit, quam ſine ea plenè agere non potuit.* (*De Reſurr.* L. 1. 98). C'eſt

ainſi que Tertullien imaginoit que l'ame pouvoit être tout enſemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle ſeroit matérielle. Peut-on ajuſter plus ſinguliérement la mortalité, l'immortalité, & la matérialité de l'ame, avec la réſurrection des corps? Conor va plus loin, (*Evangelium Medici*) il pouſſe l'extravagance juſqu'à entreprendre d'expliquer phyſiquement ce myſtere.

Les ſcholaſtiques chrétiens n'ont pas penſé autrement que les anciens ſur la nature de l'ame. Ils diſent tous avec S. Thomas : *Anima eſt principium quo vivimus, movemur & intelligimus.* « Vouloir & comprendre, dit Goudin, ſont auſſi » bien des mouvements matériels, que vivre & » & végéter ». Il ajoute un fait ſingulier, qui eſt, que dans un concile tenu à Vienne, ſous Clément V, « l'autorité de l'égliſe ordonna de croire » que l'ame n'eſt que la forme ſubſtantielle du » corps; qu'il n'y a point d'idées innées, (comme » l'a penſé le même S. Thomas) & déclara » hérétiques, tous ceux qui n'admettoient pas la » matérialité de l'ame.

Raoul Fornier, profeſſeur en droit, enſeigne la même choſe dans ſes *Diſcours Académiques ſur l'origine de l'Ame*, imprimés à Paris en 1619. avec une approbation & des éloges de pluſieurs docteurs en théologie.

Qu'on liſe tous les ſcholaſtiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'ame n'eſt que la forme ſubſtantielle du corps. Il eſt vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme ſubſiſtante (Goudin, T. II. p. 91. 92). ou qui ſubſiſte par elle-même, & vit indépendamment de la vie du corps. Delà ces *entités*

diſtinctes, *ces accidents abſolus*, ou plutôt abſolument inintelligibles. Mais c'eſt une diſtinction évidemment frivole; car puiſque les ſcholaſtiques conviennent avec les anciens 1°. que les formes tant ſimples, que compoſées, ne ſont que de ſimples attributs, ou de pures dépendances des corps: 2°. que l'ame n'eſt que la *forme*, ou *l'accident* du corps, ils ajoutent en vain pour ſe maſquer, ou ſe ſauver de l'ennemi, les épithetes de *ſubſiſtante*, ou *d'abſolu*: il falloit auparavant preſſentir les conſéquences de la doctrine qu'ils embraſſoient, & la rejeter, s'il eût été poſſible, plutôt que d'y faire de ridicules reſtrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui eſt matériel dans tous les corps animés, ceſſe de l'être dans l'homme? La contradiction eſt trop révoltante. Mais les ſcholaſtiques l'ont eux-mêmes ſentie, plus que les théologiens, à l'abri deſquels ils n'ont que voulu ſe mettre par ces détours, & ces vains ſubterfuges.

Bayle dit dans ſon *Dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, « que ceux qui nient que l'ame ſoit » diſtincte de la matiere, doivent croire tout » l'univers animé, ou plein d'ames: que les » plantes & les pierres mêmes ſont des ſubſ- » tances penſantes; des ſubſtances qui peuvent » bien ne pas ſentir les odeurs, ne pas voir les » couleurs, ne pas entendre les ſons, mais qui » doivent néceſſairement avoir des connoiſſances » dans l'hypotheſe des matérialiſtes, ou des ato- » miſtes; parce que les principes matériels ſim- » ples, de quelque nom qu'on les décore, n'ont » rien de plus précieux que ceux qui forment » une pierre; & qu'en conſéquence ce qui penſe » dans un corps, doit penſer dans un autre ».

Tel

Tel eſt le ſophiſme de Bayle ſur une prétendue ſubſtance, à laquelle il eſt clair par cent & cent endroits de ſes ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement perſifleurs. Il faudroit avoir l'eſprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raiſonnement. Ce n'eſt point la nature des principes ſolides des corps, qui en fait toute la variété, mais la diverſe configuration de leurs atomes. Ainſi la diverſe diſpoſition des fibres des corps animés, qui ſont faites d'éléments terreſtres collés fortement enſemble; celle des vaiſſeaux qui ſont compoſés de fibres; des membranes qui ſont vaſculeuſes, &c. produit tant d'eſprits différents dans le regne animal, pour ne rien dire de la variété qui ſe trouve dans la conſiſtance & le cours des liqueurs; derniere cauſe qui entre (pour ſa moitié) dans la production des divers eſprits, ou inſtincts dont je parle. Si les corps des autres regnes n'ont ni ſentiments, ni penſées; c'eſt qu'ils ne ſont pas organiſés pour cela, comme les hommes & les animaux ſemblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, deſcend, ou s'élance en jet d'eau, ſuivant les cauſes phyſiques & inévitables qui agiſſent ſur elle. Un homme d'eſprit en fait, comme le cheval avec ſon fer tire du feu du caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les montres à répétition ſont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus ſimples.

Je finirai par une remarque ſur l'opinion que les anciens avoient de la ſpiritualité & de la matérialité. Ils entendoient par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légeres & déliées, juſqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel, ou

d'immatériel ; & par l'autre, ils concevoient des parties pesantes, grossieres, visibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverses modifications ; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature constituent toutes les ames. Entre une *substance spirituelle*, & une *substance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même substance : & selon la même idée, ce qui est matériel, peut devenir insensiblement spirituel, & le devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici servir d'exemple ; lui, qui à force de s'atténuer, & de s'affiner au travers des filieres vasculeuses infiniment étroites du poulet, forme tous les esprits nerveux de cet animal. Eh ! que l'analogie prouve bien que la lymphe fait la même chose dans l'homme ! Oseroit-on comparer l'ame aux esprits animaux, & dire qu'elle ne differe des corps, que comme ceux-ci different des humeurs grossieres, par le fin tissu & l'extrême agilité de ses atomes ?

C'en est assez, & plus qu'il ne faut, sur l'immortalité de l'ame. Aujourd'hui c'est un dogme essentiel à la religion, autrefois c'étoit une question purement philosophique, comme le christianisme n'étoit qu'une secte. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le sacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique spirituelle ; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il est défendu de penser qu'elle n'est pas spirituelle, quoique cette spiritualité ne se trouve nulle part révélée. Et quand elle le seroit, il faudroit ensuite croire à la révélation, ce qui n'est pas une petite affaire pour un philosophe : *hoc opus, hic labor est.*

SYSTÈME D'EPICURE.

Quam miſera Animalium ſuperbiſſimi origo!
PLIN.

SYSTÊME D'EPICURE.

I.

LORSQUE je lis dans Virgile, *Georg.* L. 2.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

je demande, *quis potuit?* Non, les ailes de notre génie ne peuvent nous élever jusqu'à la connoissance des causes. Le plus ignorant des hommes est aussi éclairé à cet égard, que le plus grand philosophe. Nous voyons tous les objets, tout ce qui se passe dans l'univers, comme une belle décoration d'opéra, dont nous n'appercevons ni les cordes, ni les contre-poids. Dans tous les corps, comme dans le nôtre, les premiers ressorts nous sont cachés, & le seront vraisemblablement toujours. Il est facile de se consoler d'être privés d'une science qui ne nous rendroit, ni meilleurs, ni plus heureux.

II.

Je ne puis voir ces enfants qui avec une pipe & du savon battu dans de l'eau, s'amusent à faire ces belles vessies colorées, que le souffle

dilate ſi prodigieuſement, ſans les comparer à la Nature. Il me ſemble qu'elle prend comme eux, ſans y ſonger, les moyens les plus ſimples pour opérer. Il eſt vrai qu'elle ne ſe met pas plus en dépenſe, pour donner à la terre un prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de boue, une goutte de morve, forme l'homme & l'inſecte; & la plus petite portion de mouvement a ſuffi pour faire jouer la machine du monde.

III.

Les merveilles de tous les regnes, comme parlent les chymiſtes, toutes ces choſes que nous admirons, qui nous étonnent ſi fort, ont été produites, pour ainſi dire, à peu près par le même mélange d'eau & de ſavon, & comme par la pipe de nos enfants.

IV.

Comment *prendre la nature ſur le fait*? Elle ne s'y eſt jamais priſe elle même Dénuée de connoiſſance & de ſentiment, elle fait de la ſoie, comme le *Bourgeois Gentilhomme* fait de la proſe, ſans le ſavoir: auſſi aveugle, lorſqu'elle donne la vie, qu'innocente lorſqu'elle la détruit.

V.

Les phyſiciens regardent l'air, comme le cahos univerſel de tous les corps. On peut dire qu'il n'eſt preſque qu'une eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils ſont plus légers qu'elle. Lorſque le

ſoutien de cette eau, ce reſſort inconnu par lequel nous vivons, & qui conſtitue, ou eſt lui-même l'air proprement dit, lors, dis-je que ce reſſort n'a plus la force de porter les graines diſperſées dans toute l'athmoſphere, elles tombent ſur la terre par leur propre poids; ou elles ſont jetées çà & là par les vents ſur ſa ſurface. De là toutes ces productions végétales, qui couvrent ſouvent tout à coup les foſſés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étoient, il y a peu de temps, ſans herbe & ſans verdure.

VI.

Que de chenilles & autres inſectes viennent auſſi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre ſur nos jardins ! D'où viennent-ils, ſi ce n'eſt de l'air ?

VII.

Il y a donc dans l'air des graines ou ſemences, tant animales, que végétales; il y en a eu, & il y en aura toujours. Chaque individu attire à ſoi celles de ſon eſpece, ou celles qui lui ſont propres, à moins qu'on n'aime mieux que ces ſemences aillent chercher les corps, où elles peuvent mûrir, germer, & ſe développer.

VIII.

Leur premiere matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles ſe vivifient davantage dans leur ſeconde matrice, j'entends les vaiſſeaux ſpermatiques, les teſticules, les véſicules ſéminales; & cela, par les cha-

leurs, les frottements, la ſtagnation d'un grand nombre d'années ; car on ſait que ce n'eſt qu'à l'âge de puberté, & par conſéquent après une longue digeſtion dans le corps du mâle, que les ſemences virile deviennent propres à la génération. Leur troiſieme & derniere matrice, eſt celle de la femelle, où l'œuf fécondé, deſcendu de l'ovaire par les trompes de Fallope eſt en quelque ſorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

IX.

Les mêmes ſemences qui produiſent tant de ſortes d'*animalcules*, dans les fluides expoſés à l'air, & qui paſſent auſſi aiſément dans le mâle, par les organes de la reſpiration & de la déglutition ; que du mâle, ſous une forme enfin viſible, dans la femelle, par le vagin ; ces ſemences, dis-je, qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus*, ſuppoſent-elles qu'il y eut toujours des hommes, des hommes faits, & de l'un, & de l'autre ſexe ?

X.

Si les hommes n'ont pas toujours exiſté, tels que nous les voyons aujourd'hui. (oh ! le moyen de croire qu'ils ſoient venus au monde, grands, comme pere & mere, & fort en état de procréer leurs ſemblables !) il faut que la terre ait ſervi d'*uterus* à l'homme ; qu'elle ait ouvert ſon ſein aux germes humains, dé à préparés, pour que ce ſuperbe animal, poſées certaines loix, en pût éclore. Pourquoi, je vous le demande, Anti-

Epicuriens modernes, pourquoi la terre, cette commune mere & nourrice de tous les corps, auroit elle refuſé aux graines animales, ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils, les plus pernicieux ? Ils trouvent toujours ſes entrailles fécondes ; & cette matrice n'a rien au fond de plus ſurprenant que celle de la femme.

XI.

Mais la terre n'eſt plus le berceau de l'humanité ! On ne la voit point produire d'hommes ! Ne lui reprochons point ſa ſtérilité actuelle ; elle a fait ſa portée de ce côté là. Une vieille poule ne pond plus : une vieille femme ne fait plus d'enfants ; c'eſt à peu près la réponſe que Lucrece fait à cette objection.

XII.

Je ſens tout l'embarras que produit une pareille origine, & combien il eſt difficile de l'éluder. Mais comme on ne peut ſe tirer ici d'une conjecture auſſi hardie, que par d'autres, en voici que je ſoumets au jugement des philoſophes.

XIII.

Les premieres générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'œſophage aura manqué ; là l'eſtomac, la vulve, les inteſtins, &c. Il eſt évident que les ſeuls animaux qui auront pu vivre, ſe conſerver, & perpétuer leur eſpece, auront été ceux qui ſe ſeront trouvés munis de toutes les pieces néceſſaires à la génération, & auxquels en

un mot aucune partie eſſentielle n'aura manqué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une néceſſité abſolue, ſeront morts, ou peu de temps après leur naiſſance, ou du moins ſans ſe reproduire. La perfection n'a pas plus été l'ouvrage d'un jour pour la nature, que pour l'art.

XIV.

J'ai vu cette (1) femme ſans ſexe, animal indéfiniſſable, tout à fait châtré dans le ſein maternel. Elle n'avoit ni motte, ni clitoris, ni tetons, ni vulve, ni grandes levres, ni vagin, ni matrice, ni regles; & en voici la preuve. On touchoit par l'anus la ſonde introduite par l'uretre, le biſtouri profondément introduit à l'endroit où eſt toujours la grande fente dans les femmes, ne perçoit que des graiſſes & des chairs peu vaſculeuſes, qui donnoient peu de ſang: il fallut renoncer au projet de lui faire une vulve, & la démarier après dix ans de mariage avec un payſan auſſi imbécille qu'elle, qui n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'inſtruire ſa femme de ce qui lui manquoit. Il croyoit bonnement que la voie des ſelles étoit celle de la génération, & il agiſſoit en conſéquence, aimant fort ſa femme qui l'aimoit auſſi beaucoup, & étoit très-fâchée que ſon ſecret eût été découvert. Mr. le comte d'Erouville, lieutenant général, tous les médecins & chirurgiens de Gand, ont vu cette femme manquée, & en ont dreſſé un procès verbal. Elle étoit abſolument dépourvue de tout ſentiment du plaiſir vénérien; on avoit beau chatouiller le

(1) On en a déjà parlé dans l'*homme machine*.

ſiege du clitoris abſent, il n'en réſultoit aucune ſenſation agréable. Sa gorge ne s'enfloit en aucun temps.

XV.

Or ſi aujourd'hui même, la nature s'endort juſqu'à ce point; ſi elle eſt capable d'une ſi étonnante erreur, combien de ſemblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquents! Une diſtraction auſſi conſidérable, pour le dire ainſi, un oubli auſſi ſingulier, auſſi extraordinaire, rend, ce me ſemble, raiſon de tous ceux où la nature a dû néceſſairement tomber dans ces temps reculés, dont les générations étoient incertaines, difficiles, mal établies, & plutôt des eſſais, que des coups de maître.

XVI.

Par quelle infinité de combinaiſons il a fallu que la matiere ait paſſé, avant que d'arriver à celle là ſeule, de laquelle pouvoit réſulter un animal parfait! Par combien d'autres, avant que les générations ſoient parvenues au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui!

XVII.

Par une conſéquence naturelle, ceux-là ſeuls auront eu la faculté de voir, d'entendre, &c. à qui d'heureuſes combinaiſons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

XVIII.

Les éléments de la matiere, à force de s'agiter & de se mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été aussi impossible de ne pas voir, que de ne pas se voir dans un miroir, soit naturel, soit artificiel. L'œil s'est trouvé le miroir des objets, qui souvent lui en servent à leur tour. La nature n'a pas plus songé à faire l'œil pour voir, que l'eau, pour servir de miroir à la simple bergere. L'eau s'est trouvée propre à renvoyer les images; la bergere y a vu avec plaisir son joli minois. C'est la pensée de l'auteur de l'*homme Machine*.

XIX.

N'y a-t-il pas eu un peintre, qui ne pouvant représenter à son gré un cheval écumant, réussit admirablement, fit la plus belle écume, en jetant de dépit son pinceau sur la toile ?

Le hazard va souvent plus loin que la prudence.

XX.

Tout ce que les médecins & les physiciens ont écrit sur l'usage des parties des corps animés, m'a toujours paru sans fondement. Tous leurs raisonnements sur les causes finales sont si frivoles, qu'il faut que Lucrece ait été aussi mauvais physicien, que grand poëte, pour les réfuter aussi mal.

XXI.

Les yeux ſe ſont faits, comme la vue ou l'ouïe ſe perd & ſe recouvre; comme tel corps réfléchit le ſon, ou la lumiere. Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la conſtruction de l'œil, ou de l'oreille, que dans la fabrique d'un écho.

XXII.

S'il y a un grain de pouſſiere dans le canal d'Euſtachi, on n'entend point; ſi les arteres de Ridley dans la rétine, gonflées de ſang, ont uſurpé une partie du ſiege qui attend les rayons de lumiere, on voit des mouches voler. Si le nerf optique eſt obſtrué, les yeux ſont clairs & ne voient point. Un rien dérange l'optique de la nature, qu'elle n'a par conſéquent pas trouvée tout d'un coup.

XXIII.

Les tâtonnements de l'art pour imiter la nature, font juger des ſiens propres.

XXIV.

Tous les yeux, dit-on, ſont optiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement! Comment fait-on cela? Parce qu'on a obſervé la nature; on a été fort étonné de voir ſes productions ſi égales, & même ſi ſupérieures à l'art: on n'a pu s'empêcher de lui ſuppoſer quelque but, ou des vues éclairées. La nature a donc été avant l'art,

il s'eſt formé ſur ſes traces ; il en eſt venu, comme un fils vient de ſa mere. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes privileges, qu'un arrangement fait exprès avec toute l'induſtrie poſſible, a valu à cette commune mere, un honneur que méritent les ſeules loix du mouvement.

XXV.

L'homme, cet animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier, plus indiſſoluble, que de ne pas accumuler queſtions ſur queſtions, dont la derniere rend toujours le problème plus difficile. Si tous les corps ſont mus par le feu, qui lui donne ſon mouvement ? l'éther. Qui le donne à l'éther ? D*** a raiſon ; notre philoſophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

XXVI.

Prenons les choſes pour ce qu'elles nous ſemblent ; regardons tout autour de nous, cette circonſpection n'eſt pas ſans plaiſir, le ſpectacle eſt enchanteur ; aſſiſtons-y ; en l'admirant, mais ſans cette vaine démangeaiſon de tout concevoir ; ſans être tourmentés par une curioſité toujours ſuperflue, quand les ſens ne la partagent pas avec l'eſprit.

XXVII.

Comme, poſées certaines loix phyſiques, il n'étoit pas poſſible que la mer n'eût ſon flux & ſon reflux, de même certaines loix du mouvement ayant exiſté, elles ont formé des yeux qui ont vu, des oreilles qui ont entendu, des nerfs

qui ont senti, une langue tantôt capable & tantôt incapable de parler, suivant son organisation; enfin elles ont fabriqué le viscere de la pensée. La nature a fait dans la machine de l'homme, une autre machine qui s'est trouvée propre à retenir les idées & à en faire de nouvelles, comme dans la femme, cette matrice, qui d'une goutte de liqueur fait un enfant. Ayant fait, sans voir, des yeux qui voient, elle a fait sans penser, une machine qui pense. Quand on voit un peu de morve produire une créature vivante, pleine d'esprit & de beauté, capable de s'élever au sublime du style, des mœurs, de la volupté, peut-on être surpris qu'un peu de cervelle de plus ou de moins, constitue le génie, ou l'imbécillité?

XXVIII.

La faculté de penser n'ayant pas une autre source, que celle de voir, d'entendre, de parler de se reproduire, je ne vois pas quelle absurdité il y auroit à faire venir un être intelligent d'une cause aveugle. Combien d'enfants extrêmement spirituels, dont les pere & mere sont parfaitement stupides & imbécilles!

XXIX.

Mais, ô bon Dieu! Dans quels vils insectes n'y a-t-il pas à peu près autant d'esprit, que dans ceux qui passent une vie doctement puérile à les observer! Dans quels animaux les plus inutiles, les plus vénimeux, les plus féroces, & dont on ne peut trop purger la terre, ne brille pas quelque quelque rayon d'intelligence? Supposerons nous

une cauſe éclairée, qui donne aux uns un être ſi facile à détruire par les autres, & qui a tellement tout confondu, qu'on ne peut, qu'à force d'expériences fortuites, diſtinguer le poiſon de l'antidote, ni tout ce qui eſt à rechercher, de ce qui eſt à fuir ? Il me ſemble, dans l'extrême déſordre où ſont les choſes, qu'il y a une ſorte d'impiété à ne pas tout rejeter ſur l'aveuglement de la nature. Elle ſeule peut en effet innocemment nuire & ſervir.

XXX.

Elle ſe joue davantage de notre raiſon, en nous faiſant porter plus loin une vue orgueilleuſe, que ceux qui s'amuſoient à preſſer le cerveau de ce pauvre qui demandoit à Paris l'aumône dans ſon crâne, ne ſe jouoient de la ſienne.

XXXI.

Laiſſons-là

Cette fiere raiſon, dont on fait tant de bruit.

Pour la détruire, il n'eſt pas beſoin de recourir au délire, à la fievre, à la rage, à tout miaſme empoiſonné, introduit dans les veines par la plus petite ſorte d'inoculation ;

Un peu de vin la trouble, un enfant la ſéduit.

A force de raiſon, on parvient à faire peu de cas de la raiſon. C'eſt un reſſort qui ſe détraque, comme un autre, & même plus facilement.

XXXII.

XXXII.

Tous les animaux, & l'homme par conſéquent, qu aucun ſage ne s'aviſa jamais de ſouſtraire à leur catégorie, ſeroient ils véritablement fils de la terre, comme la fable le dit des géants? La mer couvrant peut-être originairement la ſurface de notre globe, n'auroit-elle point été elle-même le berceau flottant de tous les êtres éternellement enfermés dans ſon ſein? C'eſt le ſyſtême de l'auteur de *Telliamed*, qui revient à peu près à celui de Lucrece; car toujours faudroit-il que la mer, abſorbée par les pores de la terre, conſumée peu à peu par la chaleur du ſoleil & le laps infini des temps, eût été forcée, en ſe retirant, de laiſſer l'œuf humain, comme elle fait quelquefois le poiſſon, à ſec ſur le rivage. Moyennant quoi, ſans autre incubation que celle du ſoleil, l'homme & tout autre animal ſeroient ſortis de leur coque, comme certains éclosent encore aujourd'hui dans les pays chauds, & comme font auſſi les poulets dans un fumier chaud par l'art des Phyſiciens.

XXXIII.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt probable que les animaux, entant que moins parfaits que l'homme, auront pu être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux; car tout leur *régne* n'eſt, à dire vrai, qu'un compoſé de différents ſinges plus ou moins adroits, à la tête deſquels Pope a mis Newton. La *poſtériorité* de la naiſſance, ou du développement de la

ſtructure contenue dans le germe de l'homme, n auroit rien de ſi ſurprenant Par la raiſon qu'il faudroit plus de temps pour faire un homme, ou un animal doué de tous ſes membres & de toutes ſes facultés, que pour en faire un imparfait & tronqué, il en faudroit auſſi davantage pour donner l être à un homme, que pour faire éclore un animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des brutes, pour expliquer la précocité de leur inſtinct, mais pour rendre raiſon de l'imperfection de leur eſpece.

XXXIV.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impoſſible à un fœtus humain, ſorti d'un œuf enraciné dans la terre, de trouver les moyens de vivre. En quelque endroit de ce globe, & de quelque maniere que la terre ait accouché de l'homme, les premiers ont dû ſe nourrir de ce que la terre produiſoit d'elle-même & ſans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens Hiſtoriens & Naturaliſtes. Croyez-vous que le premier nouveau-né ait trouvé un teton, ou un ruiſſeau de lait tout prêt pour ſa ſubſiſtance ?

XXXV.

L'homme nourri des ſucs vigoureux de la terre, durant tout ſon état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuſte qu'à préſent, qu'il eſt énervé par une ſuite infinie de générations molles & délicates; en conſéquence il pouvoit participer à la précocité de l'inſtinct animal, qui ne ſemble venir que de ce que le corps des ani-

maux qui ont moins de temps à vivre, eſt plutôt formé. D'ailleurs, pour joindre des ſecours étrangers aux reſſources propres à l'homme, les animaux, qui, loin d'être ſans pitié, en ont ſouvent montré dans des ſpectacles barbares, plus que leurs ordonnateurs, auront pu lui procurer de meilleurs abris, que ceux où le hazard l'aura fait naître; le tranſporter, ainſi que leurs petits, en des lieux, où il aura eu moins à ſouffrir des injures de l'air. Peut être même qu'émus de compaſſion, à l'aſpect de tant d'embarras & de langueurs, ils auront bien voulu prendre ſoin de l'allaiter, comme pluſieurs écrivains qui paroiſſent dignes de foi, aſſurent que cela arrive quelquefois en Pologne : je parle de ces ourſes charitables, qui après avoir enlevé, dit-on, des enfants preſque nouveaux nés, laiſſés ſur une porte par une nourrice imprudente, les ont nourris & traités avec autant d'affection & de bonté que leurs propres petits. Or tous ces ſoins paternels des animaux envers l'homme auront vraiſemblablement duré, juſqu'à ce que celui-ci devenu plus grand & plus fort, ait pu ſe traîner à leur exemple, ſe retirer dans les bois, dans des troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'herbes comme eux. J'ajoute que ſi les hommes ont jamais vécu plus qu'aujourd'hui, ce n'eſt qu'à cette conduite & à cette nourriture qu'on peut raiſonnablement attribuer une ſi étonnante *longévité*.

XXXVI.

Ceci jeté, il eſt vrai, de nouvelles difficultés ſur les moyens & la facilité de perpetuer l'eſpece; car ſi tant d'hommes, ſi tant d'animaux ont eu

une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, ſouvent double là; combien auront péri faute de ſecours dont je viens d'indiquer la poſſibilité! Mais que deux, ſur mille peut-être, ſe ſoient conſervés, & aient pu procréer leur ſemblable, c'eſt tout ce que je demande, ſoit dans l'hypotheſe des générations ſi difficiles à ſe perfectionner, ſoit dans celle de ces enfants de la terre qu'il eſt difficile d'élever, ſi impoſſible même, quand on conſidere que ceux d'aujourd'hui, auſſitôt abandonnés que mis au monde, périroient tous vraiſemblablement, ou preſque tous.

XXXVII.

Il eſt cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par néceſſité bien des choſes, que nos ſeuls uſages plus que la raiſon même nous font croire abſolument impoſſibles. L'auteur du *traité de l'ame* en a fait la curieuſe récolte. On voit que des enfants laiſſés aſſez jeunes dans un déſert, pour avoir perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement, ni fin; ou égarés pendant bien des années dans des forêts inhabitées, à la ſuite d'un naufrage, ont vécu des mêmes aliments que les bêtes, ſe ſont traînés, comme elles, au lieu de marcher droits, & ne prononçoient que des ſons inarticulés, plus ou moins horribles, au lieu d'une prononciation diſtincte, ſelon ceux des animaux qu'ils avoient machinalement imités. L'homme n'apporte point ſa raiſon en naiſſant; il eſt plus bête qu'aucun animal; mais plus heureuſement organiſé pour avoir de la mémoire & de la docilité, ſi ſon inſtinct vient plus tard, ce n'eſt que pour ſe changer

assez vîte en petite raison, qui, comme un corps bien nourri, se fortifie peu à peu par la culture. Laissez cet instinct en friche, la chenille n'aura point l'honneur de devenir papillon; l'homme ne sera qu'un animal comme un autre.

XXXVIII.

Celui qui a regardé l'homme comme une plante, & n'en a gueres essentiellement fait plus d'estime que d'un chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle espece, que celui qui en a fait une pure machine. L'homme croît dans la matrice par végétation, & son corps se dérange & se rétablit, comme une montre, soit par ses propres ressorts, dont le jeu est souvent heureux, soit par l'art de ceux qui les connoissent, non en horlogers, (les Anatomistes,) mais en physiciens Chymistes.

XXXIX.

Les animaux éclos d'un germe éternel, quel qu'il ait été, venus les premiers au monde, à force de se mêler entr'eux, ont, selon quelques philosophes, produit ce beau monstre qu'on appelle homme: & celui-ci à son tour par son mêlange avec les animaux auroit fait naître les différents peuples de l'univers. On fait venir, dit un auteur qui a tout pensé & n'a pas tout dit, les premiers rois de Danemarck du commerce d'une chienne avec un homme; les Péguins *se vantent* d'être issus d'un chien & d'une femme Chinoise, que le débris d'un vaisseau exposa dans leur pays: les premiers Chinois ont, dit-on, la même origine.

XL.

La différence frappante des phyſionomies & des caracteres des divers peuples, aura fait imaginer ces étranges congrès, & ces biſarres amalgames : Et en voyant un homme d'eſprit mis au monde par l'opération & le bon plaiſir d'un ſot, on aura cru que la génération de l'homme par les animaux n'avoit rien de plus impoſſible & de plus étonnant.

XLI.

Tant de philoſophes ont ſoutenu l'opinion d'Epicure, que j'ai oſé mêler ma foible voix à la leur ; comme eux au reſte, je ne fais qu'un ſyſtême ; ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des temps, on veut porter de preſomptueux regards ſur ce qui ne leur offre aucune priſe : car admettez la création ou la rejetez, c'eſt par-tout le même myſtere ; par tout la même incompréhenſibilité. Comment s'eſt formée cette terre que j'habite ? Eſt-elle la ſeule planete habitée? D'où viens-je? Où ſuis je ! Quelle eſt la nature de ce que je vois ? de tous ces brillants phantômes dont j'aime l'illuſion? Etois-je, avant que de n'être point ? Serai-je, lorſque je ne ſerai plus ? Quel état a précédé le ſentiment de mon exiſtence ? Quel état ſuivra la perte de ce ſentiment ? C'eſt ce que les plus grands génies ne ſauront jamais ; ils battront philoſophiquement la campagne, (1) comme j'ai fait, feront ſonner l'alarme aux dévots & ne nous apprendront rien.

(1) V. l'hypotheſe nouvelle & ingénieuſe de Mr. de Buffon.

XLII.

Comme la médecine n'eſt le plus ſouvent qu'une ſcience de remedes dont les noms ſont admirables, la philoſophie n'eſt de même qu'une ſcience des belles paroles ; c'eſt un double bonheur, quand les uns guériſſent, & quand les autres ſignifient quelque choſe. Après un tel aveu, comment un tel ouvrage ſeroit-il dangereux ? Il ne peut qu'humilier l'orgueil des philoſophes & les inviter à ſe ſoumettre à la foi.

XLIII.

O ! qu'un tableau auſſi varié que celui de l'univers & de ſes habitants, qu'une ſcene auſſi changeante & dont les décorations ſont auſſi belles, a de charmes pour un philoſophe ! Quoiqu'il ignore les premieres cauſes, (& il s'en fait gloire) du coin du parterre où il s'eſt caché, voyant ſans être vu, loin du peuple & du bruit, il aſſiſte à un ſpectacle, où tout l'enchante & rien ne le ſurprend, pas même de s'y voir.

XLIV.

Il lui paroît plaiſant de vivre, plaiſant d'être le jouet de lui-même, de faire un rôle auſſi comique, & de ſe croire un perſonnage important.

XLV.

La raiſon pour laquelle rien n'étonne un philoſophe, c'eſt qu'il ſait que la folie & la ſageſſe,

l'inſtinct & la raiſon, la grandeur & la petiteſſe, la puérilité & le bon ſens, le vice & la vertu, ſe touchent d'auſſi près dans l'homme, que l'adoleſcence & l'enfance; que *l'eſprit recteur* & l'huile dans les végétaux; enfin que le pur & l'impur dans les foſſiles. L'homme dur, mais vrai, il le compare à un carroſſe doublé d'une étoffe précieuſe, mal ſuſpendu; le fat n'eſt à ſes yeux, qu'un paon qui admire ſa queue; le foible & l'inconſtant, qu'une girouette qui tourne à tout vent; l'homme violent, qu'une fuſée qui s'éleve, dès qu'elle a pris feu, ou un lait bouillant, qui paſſe par deſſus les bords de ſon vaſe, &c.

XLVI.

Moins délicat en amitié, en amour, &c. plus aiſé à ſatisfaire & à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme & la maîtreſſe, ne ſont que de légers défauts de l'humanité, pour qui examine tout en phyſicien, & le vol même, vu des mêmes yeux, eſt plutôt un vice, qu'un crime. Savez vous pourquoi je fais encore quelque cas des hommes? C'eſt que je les crois ſérieuſement des *machines*. Dans l'hypotheſe contraire, j'en connois peu dont la ſociété fût eſtimable. Le matérialiſme eſt l'antidote de la miſanthropie.

XLVII.

On ne fait point de ſi ſages réflexions, ſans en tirer quelque avantage pour ſoi même; c'eſt pourquoi le philoſophe, oppoſant à ſes propres vices, la même égide, qu'à l'adverſité, n'eſt pas plus in-

térieurement déchiré par la malheureuſe néceſſité de ſes mauvaiſes qualités, qu'il n'eſt vain & glorieux de ſes bonnes. Si le haſard a voulu qu'il fût auſſi bien organiſé que la ſociété peut, & que chaque homme raiſonnable doit le ſouhaiter, le philoſophe s'en félicitera, & même s'en réjouira, mais ſans ſuffiſance & ſans préſomption. Par la raiſon contraire, comme il ne s'eſt pas fait lui-même, ſi les reſſorts de ſa machine jouent mal, il en eſt fâché, il en gémit en qualité de bon citoyen; comme philoſophe, il ne s'en croit point reſponſable. Trop éclairé pour ſe trouver coupable de penſées & d'actions, qui naiſſent & ſe font malgré lui; ſoupirant ſur la funeſte condition de l'homme, il ne ſe laiſſe pas ronger par ces bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la nature ne porta jamais.

XLVIII.

Nous ſommes dans ſes mains, comme une pendule dans celles d'un horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne ſommes pas plus criminels, en ſuivant l'impreſſion des mouvements primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'eſt de ſes inondations, & la mer de ſes ravages.

XLIX.

Après avoir parlé de l'origine des animaux, je ferai quelques réflexions ſur la mort; elles ſeront ſuivies de quelques autres ſur la vie & la volupté. Les unes & les autres ſont proprement un *projet de vie & de mort*, digne de couronner un ſyſtême épicurien.

L.

La tranſition de la vie à la mort . n'eſt pas plus violente , que ſon paſſage. L'intervalle qui les ſépare , n'eſt qu'un point , ſoit par rapport à la nature de la vie , qui ne tient qu'à un fil, que tant de cauſes peuvent rompre , ſoit dans l'immenſe durée des êtres. Hélas ! puiſque c'eſt dans ce point que l'homme s'inquiète , s'agite, & ſe tourmente ſans ceſſe , on peut bien dire que la raiſon n'en a fait qu'un fou.

LI.

Quelle vie fugitive ! Les formes des corps brillent , comme les vaudevilles ſe chantent. L'homme & la roſe paroiſſent le matin , & ne ſont plus le ſoir. Tout ſe ſuccede, tout diſparoît & rien ne périt.

LII.

Trembler aux approches de la mort , c'eſt retrembler aux enfants , qui ont peur des ſpectres & des eſprits. Le pâle phantôme peut frapper à ma porte , quand il voudra , je n'en ſerai point épouvanté. Le philoſophe ſeul eſt brave , où la plupart des braves ne le ſont point.

LIII.

Lorſqu'une feuille d'arbre tombe , quel mal ſe fait-elle ? La terre la reçoit bénignement dans ſon ſein ; & lorſque la chaleur du ſoleil en a exalté les principes , ils nagent dans l'air , & ſont le jouet des vents.

LIV.

Quelle différence y a-t il entre un homme & une plante, réduits en poudre ? Les cendres animales ne reſſemblent-elles pas aux végétales ?

LV.

Ceux (1) qui ont défini le froid, une *privation du feu*, ont dit ce que le froid n'eſt pas, & non ce qu'il eſt : il n'en eſt pas de même de la mort. Dire ce qu'elle n'eſt pas ; dire qu'elle eſt une privation d'air, qui fait ceſſer tout mouvement, toute chaleur, tout ſentiment ; c'eſt aſſez déclarer ce qu'elle eſt : rien de poſitif ; rien ; moins que rien, ſi on pouvoit le concevoir ; non, rien de réel ; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'eſt dans la nature des choſes, que ce qu'eſt le zéro dans l'arithmétique.

LVI.

C'eſt cependant, (qui le croiroit ?) c'eſt ce zéro, ce chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui même ; c'eſt ce chiffre, pour lequel il n'y a rien à payer, qui cauſe tant d'alarmes & d'inquiétudes ; qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penſer ſans horreur. Le ſeul nom de la mort les fait frémir. Le paſſage de quelque choſe à rien,

(1) Boerh. *Elém. Chem.* T. 1. *de Igne.*

de la vie à la mort, de l'être au néant, eſt-il donc plus inconcevable, que le paſſage de rien à quelque choſe, du néant à l'être, ou à la vie? Non, il n'eſt pas moins naturel; & s'il eſt plus violent, il eſt auſſi plus néceſſaire.

LVII.

Accoutumons-nous à le penſer; & nous ne nous affligerons pas plus de nous voir mourir, que de voir la lame uſer enfin le fourreau; nous ne donnerons point des larmes puériles à ce qui doit indiſpenſablement arriver. Faut-il donc tant de force de raiſon, pour faire le ſacrifice de nous-mêmes, & y être toujours prêts. Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte?

LVIII.

Pour être vraiment ſage, il ne ſuffit pas de ſavoir vivre heureux dans la médiocrité, il faut ſavoir tout quitter de ſang froid, quand l'heure en eſt venue. Plus on quitte, plus l'héroïſme eſt grand. Le dernier moment eſt la principale pierre de touche de la ſageſſe; c'eſt, pour ainſi dire, dans le creuſet de la mort qu'il la faut éprouver.

LIX.

Si vous craignez la mort, ſi vous êtes trop attaché à la vie, vos derniers ſoupirs ſeront affreux; la mort vous ſervira du plus cruel bourreau; c'eſt un ſupplice, que d'en craindre.

LX.

Pourquoi ce guerrier qui s'eſt acquis tant de gloire dans le champ de Mars, qui s'eſt tant de fois montré redoutable dans des combats ſinguliers, malade au lit, ne peut-il ſoutenir, pour ainſi dire, le duel de la mort ?

LXI.

Au lit de mort, il n'eſt plus queſtion de ce faſte, ou de ce bruyant appareil de guerre, qui excitant les eſprits, fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François, le point d'honneur, n'a plus lieu; on n'a point devant ſoi l'exemple de tant de camarades, qui braves les uns par les autres, ſans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mutuellement à la ſoif du carnage. Plus de ſpectateurs, plus de fortune, plus de diſtinction à eſpérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompenſe de ſon courage, quel motif ſoutiendroit l'amour-propre ?

LXII.

Je ne ſuis point ſurpris de voir mourir lâchement au lit, & courageuſement dans une action. Le Duc de *** affrontoit intrépidement le canon ſur le revers de la tranchée, & pleuroit à la garde-robe. Là héros, ici poltron, tantôt Achille, tantôt Therſite; tel eſt l'homme! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconſéquence d'un eſprit auſſi biſarre ?

LXIII.

Voilà, Dieu merci, tant de fortes épreuves, par lesquelles j'ai passé, sans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en philosophe. Dans ces violentes crises, où je me suis vu prêt de passer de la vie à la mort; dans ces moments de foiblesse, où l'ame s'anéantit avec le corps, moments terribles pour tant de grands hommes, comment moi, frêle & délicate machine, ai-je la force de plaisanter, de badiner, de rire?

LXIV.

Je n'ai ni craintes, ni espérances. Nulle empreinte de ma premiere éducation; cette foule de préjugés, sucés, pour ainsi dire, avec le lait, a heureusement disparu, de bonne heure à la divine clarté de la philosophie. Cette substance molle & tendre, sur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit si bien imprimé, rase aujourd'hui, n'a conservé aucuns vestiges, ni de mes colleges, ni de mes pédants. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avois eu la foiblesse d'apprendre; tout est rayé; (quel bonheur!) tout est effacé, tout est extirpé jusqu'à la racine: & c'est le grand ouvrage de la réflexion & de la philosophie; elles seules pouvoient arracher l'yvraie, & semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupoit.

LXV.

Laissons-là cette épée fatale qui pend sur nos têtes. Si nous ne pouvons l'envisager sans trouble, oublions que ce n'est qu'à un fil qu'elle est suspendue. Vivons tranquilles, pour mourir de même.

LXVI.

Epictete, Antonin, Séneque, Pétrone, Anacréon, Chaulieu, &c. ſoyez mes évangéliſtes & mes directeurs dans les derniers moments de ma vie... Mais non; vous me ſerez inutiles; je n'aurai beſoin ni de m'aguerrir, ni de me diſſiper, ni de m'étourdir. Les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli, qui engloutit tout ſans retour. La faulx de la Parque ne ſera pas plutôt levée, que déboutonnant moi-même mon cou, je ſerai prêt à recevoir le coup.

LXVII.

La faulx! Chimere poétique! La mort n'eſt point armée d'un inſtrument tranchant. On diroit, (autant que j'en ai pu juger par ſes plus intimes approches) qu'elle ne fait que paſſer au cou des mourants un nœud coulant, qui ſerre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique: c'eſt l'opium de la mort; tout le ſang en eſt enivré, les ſens s'émouſſent: on ſe ſent mourir, comme on ſe ſent dormir, ou tomber en foibleſſe, non ſans quelque volupté.

LXVIII.

Combien tranquille en effet, combien douce eſt une mort qui vient comme pas à pas, qui ne ſurprend, ni ne bleſſe! Une mort prévue, où l'on n'a que le ſentiment qu'il faut avoir, pour en jouir! Je ne ſuis point étonné que ces mots-là ſéduiſent par leur flatteuſe amorce. Rien de douloureux, rien de violent ne les accommpagne; les vaiſſeaux ne ſe bouchant que l'un après l'autre, la vie s'en

va peu-à-peu, avec une certaine nonchalance molle : on ſe ſent ſi doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on ſe retourner de l'autre. Il en coûte, il eſt violent à la nature, de ne pas ſuccomber à la tentation de mourir, quand le dégoût de la vie fait le plaiſir de la mort.

LXIX.

La mort & l'amour ſe conſomment par les mêmes moyens, l'expiration. On ſe reproduit, quand c'eſt d'amour qu'on meurt : on s'anéantit, quand c'eſt par le ciſeau d'Atropos. Remercions la Nature, qui aiant conſacré les plaiſirs les plus vifs à la production de notre eſpece, nous en a encore réſervés d'aſſez doux le plus ſouvent, pour ces moments, où elle ne peut plus nous conſerver vivants.

LXX.

J'ai vu mourir, triſte ſpectacle ! des milliers de ſoldats, dans ces grands hôpitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandre durant la derniere guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont paru beaucoup moins rares, que les morts douloureuſes. Les plus communes ſont inſenſibles. On ſort de ce monde, comme on y vient, ſans le ſavoir.

LXXI.

Que riſque-t-on à mourir? Et que ne riſque-t-on à vivre?

LXXII.

La mort eſt la fin de tout, après elle, je le répete, un abyme, un néant éternel; tout eſt dit, tout eſt fait; la ſomme des biens, & la ſomme des maux eſt égale : plus de ſoins, plus d'embarras, plus de perſonnage à repréſenter : *la farce eſt jouée.* (1)

LXXIII.

« Pourquoi n'ai-je pas profité de mes maladies, » ou plutôt d'une entr'elles, pour finir cette » comédie du monde? Les frais de ma mort » étoient faits; voilà un ouvrage manqué, au- » quel il faudra toujours revenir. Semblables à » une montre dont les mouvements retardés, » parcourant toujours le même cercle, quoique » avec plus de lenteur, remettent cependant » l'aiguille au point où elle étoit, quand elle a » commencé de tourner, nous parviendrons tous » de même au point que nous fuyons : la médecine » la plus éclairée, ou la plus heureuſe, ne peut » que retarder les mouvements de l'aiguille. A » quoi bon tant de peines & tant d'efforts! » Après avoir courageuſement monté ſur l'échaf- » faud, eſt auſſi dupe que lâche qui en deſcend, » pour paſſer de nouveau par les verges & les » étrivieres de la vie. » Langage bien digne d'un homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en proie à un amour malheureux, ou pourſuivi par d'autres furies!

(1) Rabelais.

LXXIV.

Non, je ne ferai point le corrupteur du goût inné qu'on a pour la vie ; je ne répandrai point le dangereux poiſon du Stoïciſme ſur les beaux jours, & juſques ſur la proſpérité de nos Lucilius. Je tâcherai au contraire d'émouſſer la pointe des épines de la vie, ſi je n'en puis diminuer le nombre, afin d'augmenter le plaiſir, d'en cueillir les roſes : Et ceux qui par un malheur d'organiſation déplorable, s'ennuyeront au beau ſpectacle de l'univers, je les prierai d'y reſter, par religion, s'ils n'ont pas d'humanité ; ou, ce qui eſt plus grand, par humanité, s'ils n'ont pas de religion. Je ferai enviſager aux ſimples les grands biens que la religion promet à qui aura la patience de ſupporter ce qu'un grand homme a nommé *le mal de vivre* ; & les tourments éternels dont elle menace ceux qui ne veulent point reſter en proie à la douleur, ou à l'ennui. Les autres, ceux pour qui la religion n'eſt que ce qu'elle eſt, une fable, ne pouvant les retenir par des liens rompus, je tâcherai de les ſéduire par des ſentiments généreux, de leur inſpirer cette grandeur d'ame, à qui tout cede ; enfin faiſant valoir les droits de l'humanité, qui vont devant tout, je montrerai ces rélations cheres & ſacrées, plus pathétiques que les plus éloquents diſcours. Je ferai paroître une épouſe, une maîtreſſe en pleurs ; des enfants déſolés, que la mort d'un pere va laiſſer ſans éducation ſur la face de la terre. Qui n'entendroit des cris ſi touchants du bord du tombeau ? Qui ne r'ouvriroit une paupiere mourante ? Quel eſt le lâche qui refuſe de porter un fardeau utile à pluſieurs ? Quel eſt le monſtre

qui par une douleur d'un moment, s'arrachant à ſa famille, à ſes amis, à ſa patrie, n'a pour but que de ſe délivrer des devois les plus ſacrés ?

LXXV.

Que pourroient contre de tels arguments, tous ceux d'une ſecte, qui, quoiqu'on (1) en diſe, n'a fait de grands hommes qu'aux dépens de l'humanité ?

LXXVI.

Il eſt aſſez indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La religion n'eſt néceſſaire que pour qui n'eſt pas capable de ſentir l'humanité. Il eſt certain, (qui n'en fait pas tous les jours l'obſervation ou l'expérience ?) qu'elle eſt inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux ames élevées de ſentir cette grande vérité. Pour qui donc eſt fait ce merveilleux ouvrage de la politique ? Pour des eſprits, qui n'auroient peut être point eu aſſez des autres freins ; eſpece, qui malheureuſement conſtitue le plus grand nombre ; eſpece imbécille, baſſe, rampante dont la ſociété a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les eſprits, l'intérêt ; celui d'un bonheur chimérique.

LXXVII.

J'ai entrepris de me peindre dans mes écrits, comme Montagne a fait dans ſes *Eſſais*. Pourquoi ne pourroit-on pas ſe traiter ſoi-même ? Ce ſujet

(1) Eſprit des Loix, T. I.

en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair : Et lorſqu'on a dit une fois que c'eſt de ſoi qu'on a voulu parler, l'excuſe eſt faite, ou plutôt on n'en doit point.

LXXVIII.

Je ne ſuis point de ces miſanthropes, tels que le Vayer, qui ne voudroient point recommencer leur carriere, l'ennui hypocondriaque eſt trop loin de moi ; mais je ne voudrois pas repaſſer par cette ſtupide enfance, qui commence & finit notre courſe. J'attache déjà volontiers, comme parle Montagne, *la queue d'un Philoſophe* au plus bel âge de ma vie ; mais, pour remplir par l'eſprit, autant qu'il eſt poſſible, les vuides du cœur, & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre, que comme j'ai vécu, dans la bonne chere, dans la bonne compagnie, la joie, le cabinet, la galanterie ; toujours partageant mon temps entre les femmes, cette charmante école des graces, Hyppocrate, & les muſes, toujours auſſi ennemi de la débauche, qu'ami de la volupté ; enfin tout entier à ce charmant mélange de ſageſſe & de folie, qui s'aiguiſant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, & en quelque ſorte, plus piquante.

LXXIX.

Gémiſſez, pauvres mortels ! Qui vous en empêche ? Mais que ce ſoit de la briéveté de vos égarements ; leur délire eſt d'un prix fort au-deſſus d'une raiſon froide qui déconcerte, glace l'imagination & effarouche les plaiſirs.

LXXX.

Au lieu de ces bourreaux de remords qui nous tourmentent, ne donnons à ce charmant & irréparable temps passé, que les mêmes regrets, qu'il est juste que nous donnions un jour, (modérément,) à nous-mêmes, quand il nous faudra, pour ainsi dire, nous quitter. Regrets raisonnables, je vous adoucirai encore, en jetant des fleurs sur mes derniers pas, & presque sur mon tombeau! Ces fleurs seront la gaieté, le souvenir de mes plaisirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens, la conversation des personnes aimables, la vue de jolies femmes, dont je veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout-à-fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, lectures agréables, vers charmants, philosophes, goût des arts, aimables amis, vous qui faites parler à la raison même le langage des graces, ne me quittez jamais!

LXXXI.

Jouissons du présent; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'avenir qui n'est point encore, n'est pas plus en notre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se présentent, si nous fuyons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercher, un jour viendra que nous les chercherons en vain, ils nous fuiront bien plus à leur tour.

LXXXII.

Différer de se réjouir jusqu'à l'hiver de ses ans, c'est attendre dans un festin pour manger, qu'on ait desservi. Nulle autre saison ne succede à celle-là. Les froids aquilons soufflent jusqu'à la fin; & la joie même alors sera plus glacée dans nos cœurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

LXXXIII.

Je ne donnerai point au couchant de mes jours, la préférence sur leur midi : si je compare cette derniere partie, où l'on végete, c'est à celle où l'on végétoit. Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfants, qui rassurés par ma douceur, contre une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon pere, au lieu de la craindre & de la fuir.

LXXXIV.

Voyez la terre couverte de neige & de frimats! Des cryſtaux de glace font tout l'ornement des arbres dépouillés; d'épais brouillards éclipsent tellement l'astre du jour, que les mortels incertains voient à peine à se conduire. Tout languit, tout est engourdi; les fleuves sont changés en marbre, le feu des corps est éteint, le froid semble avoir enchaîné la Nature. Déplorable image de la vieillesse! La seve de l'homme manque aux lieux qu'elle arrosoit. Impitoyablement flétrie, reconnoissez-vous cette beauté, à qui votre cœur amoureux

dreſſoit autrefois des autels ? Triſte, à l'aſpect d'un ſang glacé dans ſes veines, comme les poëtes peignent les Naïades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raiſons de gémir, pour qui la beauté eſt le plus grand préſent des dieux ! La bouche eſt dépouillée de ſon plus bel ornement ; une tête chauve ſuccede à ces cheveux blonds naturellement bouclés, qui flottoient, en ſe jouant, ſur une belle gorge qui n'eſt plus. Changée en eſpece de tombeau, les plus ſéduiſants appas du ſexe ſemblent s'y être écroulés, & comme enſévelis. Cette peau ſi douce, ſi unie, ſi blanche, n'eſt plus qu'une foule décailles, de plis & de replis hideuſement tortueux : la ſtupide imbécillité habite ces rides jaunes & raboteuſes, où l'on croit la ſageſſe. Le cerveau affaiſſé, tombant chaque jour ſur lui même, laiſſe à peine paſſer un rayon d'intelligence; enfin l'ame abrutie, s'éveille, comme elle s'endort, ſans idées. Telle eſt la derniere enfance de l'homme. Peut-elle mieux reſſembler à la premiere, & venir d'une cauſe plus différente ?

LXXXV.

Comment cet âge ſi vanté l'emporteroit-il ſur celui d'Hébé ? Seroit-ce ſous le ſpécieux prétexte d'une longue expérience, qu'une raiſon chancelante & mal aſſurée ne peut ordinairement que mal ſaiſir ? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre être, je ne dis pas au-deſſus, mais au niveau de la plus belle & de la plus floriſſante. Si l'âge avancé mérite des égards, la jeuneſſe, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des autels. Heureux temps, où vivant ſans nulle inquiétude, je ne connoiſſois

d'autres devoirs, que ceux des plaisirs : saison de l'amour & du cœur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes-vous devenus !

LXXXVI.

Préférer la vieillesse à la jeunesse, c'est commencer à compter le mérite des saisons par l'hiver. C'est moins estimer les présents de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace & les noirs frimats : les bleds, les raisins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférantes dont l'air est si délicieusement parfumé, que des champs stériles, où il ne croît pas une seule rose, parmi une infinité de chardons : c'est moins estimer une belle & riante campagne, que des landes tristes & désertes, où le chant des oiseaux qui ont fui, ne se fait plus entendre, & où enfin, au lieu de l'alégresse & des chansons des moissonneurs & des vendangeurs, régnent la désolation & le silence.

LXXXVII.

A mesure que le sein glacé de la terre s'ouvre aux douces haleines du zéphire, les grains semés germent ; la terre se couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du printemps, tout prend une autre face à ton aspect ; toute la nature se renouvelle, tout est plus gai, plus riant dans l'univers ! L'homme seul, hélas ! ne se renouvelle point : il n'y a pour lui, ni fontaine de jouvence, ni de Jupiter qui veuille rajeunir nos Titons ; ni peut-être d'Aurore qui daigne généreusement l'implorer pour le sien.

LXXXVIII.

La plus longue carrierre ne doit point alarmer les gens aimables. Les graces ne vieilliſſent point ; elles ſe trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs ; elles font en tout temps badiner la raiſon ; en tout temps elles empêchent l'eſprit d'y croupir. Ainſi par elles on plaît à tout âge ; à tout âge, on fait même ſentir l'amour, comme l'abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

LXXXIX.

Lorſque je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par ſemaine, ſi je peux, avec Vénus, pour conſerver cette humeur douce & liante, ſi non plus agréable, du moins plus néceſſaire à la ſociété, que l'eſprit. On reconnoît ceux qui fréquentent la Déeſſe, à l'urbanité, à la politeſſe, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas ! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chanſons & ces joyeux propos, qui applaniſſent les rides, & attirent encore la brillante jeuneſſe autour des vieillards rajeunis.

XC.

Lorſque nous ne pouvons plus goûter les plaiſirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeuneſſe ? N'eſt-ce pas ſon tour de s'ébattre & de ſentir l'amour ? Ne les défendons, que comme on faiſoit à Sparte, pour en augmenter le charme &

la fécondité. Alors vieillards raisonnables, quoique vieux avant la vieillesse, nous serons supportables, & peut-être aimables encore après.

XCI.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne pense; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le sacrifice aux dieux. Je veux que ses belles mains, qui tant de fois ont amusé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il soit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la Parque, ou de la Volupté. Puissé je véritablement mourir dans ses beaux bras, où je me suis tant de fois oublié! Et, (pour tenir un langage qui fit à l'imagination, & peint si bien la nature,) puisse mon ame errante dans les champs élysées, & comme cherchant des yeux sa moitié, la demander à toutes les ombres; aussi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embrassements si doux; que Thémire, de sentir un froid mortel dans un cœur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore longtemps pour elle. Tels sont mes *projets de vie & de mort*; dans le cours de l'une & jusqu'au dernier soupir, Epicurien voluptueux; Stoïcien ferme, aux approches de l'autre.

XCII.

Voilà deux sortes de réflexions bien différentes les uns des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce système Epicurien. Voulez-vous savoir ce que j'en pense moi-même? Les secondes

m'ont laiſſé dans l'ame un ſentiment de volupté, qui ne m'empêche pas de rire des premieres. Quelle folie de mettre en proſe, peut-être médiocre, ce qui eſt à peine ſupportable en beaux vers ? Et qu'on eſt dupe, de perdre en de vaines recherches, un temps, hélas ! ſi court, & bien mieux employé à jouir, qu'à connoître !

XCIII.

Je vous ſalue, heureux climats, où tout homme qui vit comme les autres, peut penſer autrement que les autres ; où les théologiens ne ſont pas plus juges des philoſophes, qu'ils ne ſont faits pour l'être ; où la liberté de l'eſprit, le plus bel apanage de l'humanité, n'eſt point enchaînée par les préjugés ; où l'on n'a point honte de dire, ce qu'on ne rougit point de penſer ; où l'on ne court point riſque d'être le martyre de la doctrine, dont on eſt apôtre. Je vous ſalue, patrie déjà célébrée par les philoſophes, où tous ceux que la tyrannie perſécute, trouvent (s'ils ont du mérite & de la probité) non un aſyle aſſuré, mais un port glorieux ; où l'on ſent combien les conquêtes de l'eſprit ſont au-deſſus de toutes les autres ; où le philoſophe enfin comblé d'honneurs & de bienfaits, ne paſſe pour un monſtre, que dans l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Puiſſiez-vous, heureuſe terre, fleurir de plus en plus ! Puiſſiez-vous ſentir tout votre bonheur, & vous rendre en tout, s'il ſe peut, digne du grand homme que vous avez pour roi ! Muſes, Graces, amours, & vous, ſage Minerve, en couronnant des plus beaux lauriers l'auguſte front du *Julien*

moderne, auſſi digne de gouverner que l'ancien ; auſſi ſavant, auſſi bel eſprit, auſſi philoſophe, vous ne couronnez que votre ouvrage.

FIN.

L'HOMME MACHINE.

Eſt-ce là ce Rayon de l'Eſſence ſuprême,
Que l'on nous peint ſi lumineux ?
Eſt-ce là cet eſprit ſurvivant à nous même ?
Il naît avec nos ſens, croît, s'affaiblit comme eux:
Hélas ! il périra de même.

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

DE L'IMPRIMEUR.

ON ſera peut-être ſurpris que j'aie oſé mettre mon nom à un livre auſſi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, ſi je n'avois cru la religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverſer; & ſi j'euſſe pu me perſuader, qu'un autre Imprimeur n'eût pas fait très-volontiers ce que j'aurois refuſé par principe de conſcience. Je ſais que la prudence veut qu'on ne donne pas occaſion aux eſprits foibles d'être ſéduits. Mais en les ſuppoſant tels, j'ai vu à la premiere lecture qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux. Pourquoi être ſi attentif, & ſi alerte à ſupprimer les arguments contraires aux idées de la divinité & de la religion? Cela ne peut-il pas faire croire au peuple qu'on le *leure?* Et dès qu'il commence à douter, adieu la conviction & par conſéquent la religion! Quel moyen, quelle eſpérance, de confondre jamais les irréligionnaires, ſi on ſemble les redouter? Comment les ramener, ſi en leur défendant de ſe ſervir de leur raiſon, on ſe contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, ſans s'informer ſi elles méritent la même cenſure que leur façon de penſer.

Une telle conduite donne gain de cauſe aux incrédules; ils ſe moquent d'une religion, que

notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la philosophie : ils chantent victoire dans leurs retranchements, que notre maniere de combattre leur fait croire invincibles. Si la religion n'est pas victorieuse, c'est la faute des mauvais auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume ; qu'ils se montrent bien armés ; & la Théologie l'emportera de haute lutte sur une aussi foible rivale. Je compare les athées à ces géants qui voulurent escalader les cieux : ils auront toujours le même sort.

Voilà ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de ce petit Ouvrage, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime ; ni même de dire mon sentiment sur les raisonnements qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoisseurs verront aisément que ce ne sont que des difficultés qui se présentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'ame avec le corps. Si les conséquences, que l'auteur en tire, sont dangereuses, qu'on se souvienne qu'elles n'ont qu'une hypothese pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire ? Mais s'il m'est permis de supposer ce que je ne crois pas ; quand même ces conséquences seroient difficiles à renverser, on n'en auroit qu'une plus belle occasion de briller. *A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.*

L'auteur, que je ne connois point, m'a envoyé son Ouvrage de *Berlin*, en me priant seulement d'en envoyer six exemplaires à l'adresse de M. le marquis d'Argens. Assurément on ne peut mieux s'y prendre pour garder l'*incognitò* ; car je suis persuadé que cette adresse même n'est qu'un persiflage.

A MONSIEUR HALLER,

PROFESSEUR EN MEDECINE

A GOTTINGUE.

CE n'eſt point ici une Dédicace ; vous êtes fort au-deſſus de tous les éloges que je pourrois vous donner ; & je ne connois rien de ſi inutile, ni de ſi fade, ſi ce n'eſt un diſcours académique. *Ce n'eſt point une expoſition de la nouvelle méthode que j'ai ſuivie pour relever un ſujet uſé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite ; & vous jugerez au reſte ſi votre diſciple & votre ami a bien rempli ſa carriere. C'eſt le plaiſir que j'ai eu à compoſer cet ouvrage, dont je veux parler ; c'eſt moi-même, & non mon livre que je vous adreſſe, pour m'éclairer ſur la nature de cette ſublime volupté de l'étude. Tel eſt le ſujet de ce diſcours. Je ne ſerois pas le premier* écrivain, *qui, n'ayant rien à dire, pour réparer la ſterilité de ſon imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites-moi donc, double enfant d'Apollon, Suiſſe illuſtre, Fracaſtor Moderne, vous qui ſavez tout à la fois connoître, meſurer la nature, qui plus eſt la ſentir, qui plus eſt encore l'exprimer : ſavant médecin, encore plus grand poëte, dites-moi par quels charmes l'étude peut changer les heures en moments ; quelle eſt la nature de ces plaiſirs de l'eſprit, ſi différents des plaiſirs vulgaires. . . . Mais la lecture de vos charmantes poéſies m'en a trop pénétré moi-même,*

pour que je n'eſſaie pas de dire ce qu'elles m'ont inſpiré. L'homme, conſidéré dans ce point de vue, n'a rien d'étranger à mon ſujet.

La volupté des ſens, quelque aimable & chérie qu'elle ſoit, quelques éloges que lui ait donnés la plume apparemment auſſi reconnoiſſante que délicate d'un jeune médecin françois, n'a qu'une ſeule jouiſſance qui eſt ſon tombeau. Si le plaiſir parfait ne la tue point ſans retour, il lui faut un certain temps pour reſſuſciter. Que les reſſources des plaiſirs de l'eſprit ſont differentes! plus on s'approche de la vérité, plus on la trouve charmante. Non-ſeulement ſa jouiſſance augmente les deſirs; mais on jouit ici, dès qu'on cherche à jouir. On jouit long-temps, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner ſi la volupté de l'eſprit eſt auſſi ſupérieure à celle des ſens, que l'eſprit eſt au-deſſus du corps? l'Eſprit n'eſt-il pas le premier des ſens, & comme le rendez-vous de toutes les ſenſations? N'y aboutiſſent-elles pas toutes, comme autant de rayons, à un centre qui les produit? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'amour de la vérité enflamme, ſe trouve tout-à-coup tranſporté, pour ainſi dire, dans un monde plus beau, où il goûte des plaiſirs dignes des dieux. De toutes les attractions de la nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, eſt celle de la philoſophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à ſon Temple par la raiſon & la ſageſſe! quelle conquête plus flatteuſe que de ſe ſoumettre tous les eſprits!

Paſſons en revue tous les objets de ces plaiſirs inconnus aux ames vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendue ne ſont-ils pas? Le temps, l'eſpace,

l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les éléments, toutes les sciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de volupté. Trop resserrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entiere est son aliment, & l'imagination son triomphe. Entrons dans quelque détail.

Tantôt c'est la poésie ou la peinture, tantôt c'est la musique ou l'architecture, le chant, la danse, &c. qui font goûter aux connoisseurs des plaisirs ravissants. Voyez la Delhar (femme de Piron) dans une loge d'opéra; pâle & rouge tour à-tour, elle bat la mesure avec Rebel, s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland, &c. Toutes les impressions de l'Orchestre passent sur son visage, comme sur une toile. Ses yeux s'adoucissent, se pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne l'est point, à moins qu'il n'y ait de la folie à sentir le plaisir. Elle n'est que pénétrée de mille beautés qui m'échappent.

Voltaire ne peut refuser des pleurs à sa Mérope; c'est qu'il sent le prix & de l'ouvrage & de l'actrice. Vous avez lu ses écrits; & malheureusement pour lui, il n'est point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne sont-ils pas? Et quel cœur assez dur pour ne point en être attendri! comment tous ses goûts ne se communiqueroient-ils pas? Il en parle avec transport.

Qu'un grand peintre, je l'ai vu avec plaisir en lisant ces jours passés la préface de Richardon, parle de la peinture, quels éloges ne lui donnent-t-il pas? il adore son art, il le met au-dessus de tout, il doute presque qu'on puisse être heureux sans être peintre; tant il est enchanté de sa profession!

Qui n'a pas senti les mêmes transports que Scaliger, ou le Pere Malliebranche, en lisant ou quelques

belles tirades des Poëtes tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains Ouvrages Philoſophiques? Jamais Mme. Dacier n'eût compté ſur ce que ſon mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une ſorte d'enthouſiaſme à traduire & développer les penſées d'autrui, qu'eſt-ce donc ſi l'on penſe ſoi-même? qu'eſt-ce que cette génération, cet enfantement d'idées que produit le goût de la nature & la recherche du vrai? Comment peindre cet acte de la volonté ou de la mémoire, par lequel l'ame ſe reproduit en quelque ſorte; en joignant une idée à une autre trace ſemblable, pour que de leur reſſemblance & comme de leur union, il en naiſſe une troiſieme: car admirez les productions de la nature. Telle eſt ſon uniformité, qu'elles ſe font preſque toutes de la même maniere

Les plaiſirs des ſens mal réglés, perdent toute leur vivacité & ne ſont plus des plaiſirs. Ceux de l'Eſprit leur reſſemblent juſqu'à un certain point. Il faut les ſuſpendre pour les aiguiſer. Enfin l'étude a ſes extaſes, comme l'amour. S'il m'eſt permis de le dire, c'eſt une catalepſie ou immobilité de l'eſprit ſi délicieuſement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il ſemble détaché par abſtraction de ſon propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il pourſuit. Il ne ſent rien, à force de ſentir. Tel eſt le plaiſir qu'on goûte, & en cherchant & en trouvant la vérité. Jugez de la puiſſance de ſes charmes par l'extaſe d'Archimede; vous ſavez qu'elle lui coûta la vie.

Que les autres hommes ſe jettent dans la foule, pour ne pas ſe connoître ou plutôt ſe haïr; le ſage fuit le grand monde & cherche la ſolitude. Pourquoi ne ſe plaît il qu'avec lui-même, ou avec ſes ſemblables? C'eſt que ſon ame eſt un miroir fidele, dans lequel ſon

juſte amour propre trouve ſon compte à ſe regarder. Qui eſt vertueux, n'a rien à craindre de ſa propre connoiſſance, ſi ce n'eſt l'agréable danger de s'aimer.

Comme aux yeux d'un Homme qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres hommes s'évanouiroit, les plus ſuperbes palais ſe changeroient en Cabanes, & les plus nombreuſes armées reſſembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainſi paroiſſent les choſes à un ſage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des hommes, quand leur multitude embarraſſe la terre & ſe pouſſe pour rien, dont il eſt juſte qu'aucun d'eux ne ſoit content.

Que Pope débute d'une maniere ſublime dans ſon Eſſai ſur l'homme : *Que les grands & les Rois ſont petits devant lui! O vous, moins mon maître, que mon ami, qui aviez reçu de la nature la même force de génie que lui, dont vous avez abuſé, ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller dans les ſciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand poëte, ou pluiôt à gémir des jouets & des bagatelles, qui occupent ſérieuſement les monarques. C'eſt à vous que je dois tout mon bonheur. Non, la conquête du monde entier ne vaut pas le plaiſir qu'un philoſophe goûte dans ſon cabinet, entouré d'amis muets, qui lui diſent cependant tout ce qu'il deſire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le néceſſaire & la ſanté, c'eſt tout ce que je lui demande. Avec la ſanté mon cœur ſans dégoût, aimera la vie. Avec le néceſſaire, mon eſprit content cultivera toujours la ſageſſe.*

Oui, l'étude eſt un plaiſir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les ſaiſons & de tous les moments. A qui Cicéron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuſe expérience? Amuſement dans la jeuneſſe, dont il tempere les paſſions fougueuſes; pour le bien

goûter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'amour. L'amour ne fait point de peur à un ſage : il ſait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offuſquent ſon entendement, ne le rendent point pareſſeux; ils ne lui indiquent que le remede qui doit les diſſiper. Il eſt vrai que le ſoleil n'écarte pas plus vîte ceux de l'athmoſphere.

Dans la vieilleſſe, âge glacé, où on n'eſt plus propre, ni à donner ni à recevoir d'autres plaiſirs, quelle plus grande reſſource que la lecture & la méditation! Quel plaiſir de voir tous les jours ſous ſes yeux & par ſes mains croître & ſe former un ouvrage qui charmera les ſiecles à venir, & même ſes contemporains! je voudrois, me diſoit un jour un homme dont la vanité commençoit à ſentir le plaiſir d'être auteur, paſſer ma vie à aller de chez moi chez l'Imprimeur. Avoit-il tort? & lorſqu'on eſt applaudi, quelle mere tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

Pourquoi tant vanter les plaiſirs de l'étude? Qui ignore que c'eſt un bien qui n'apporte point le dégoût ou les inquiétudes des autres biens? un tréſor inépuiſable, le plus ſûr contrepoiſon du cruel ennui; qui ſe promene & voyage avec nous & en un mot nous ſuit par tout? Heureux qui a briſé la chaîne de tous ſes préjugés! celui-là ſeul goûtera ce plaiſir dans toute ſa pureté? Celui-là ſeul jouira de cette douce tranquillité d'eſprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & ſans ambition, qui eſt le pere du bonheur, s'il n'eſt le bonheur même.

Arrêtons-nous un moment à jeter des fleurs ſur les pas de ces grands hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un lierre immortel. Ici c'eſt Flore qui vous invite avec Linnæus, à monter par de nouveaux ſentiers ſur le ſommet glacé des Alpes, pour y admirer

ſous une autre montagne de neige un Jardin planté par les mains de la nature : Jardin qui fut jadis tout l'héritage du célebre profeſſeur Suédois. De-là vous deſcendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour ſe ranger dans un ordre, qu'elles ſembloient avoir juſqu'alors dédaigné.

Là je vois Maupertuis, l'honneur de la nation Françoiſe, dont une autre a mérité de jouir. Il ſort de la table d'un ami qui eſt le plus grand des rois. Où va-t-il? dans le Conſeil de la nature, où l'attend Newton.

Que dirois-je du Chymiſte, du Géometre, du Phyſicien, du Méchanicien, de l'Anatomiſte, &c.? Celui-ci a preſqu'autant de plaiſir à examiner l'homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

Mais tout cede au grand Art de guérir. Le médecin eſt le ſeul Philoſophe qui mérite de ſa Patrie. on l'a dit avant moi; il paroît comme les freres d'Helène dans les tempêtes de la vie. Quelle magie, quel enchantement! ſa ſeule vue calme le ſang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce eſpérance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Aſtronome prédit une Eclipſe. Chacun a ſon flambeau qui l'éclaire. Mais ſi l'eſprit a eu du plaiſir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe! vous en faites tous les jours l'heureuſe expérience; quel triomphe, quand l'événement en a juſtifié la hardieſſe!

La premiere utilité des Sciences eſt donc de les cultiver; c'eſt déja un bien réel & ſolide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réuſſit à délivrer par elle ſon eſprit de ſes illuſions & ſon cœur de ſa vanité; but deſirable, où vous avez été

conduit dans un âge encore tendre par les mains de la ſageſſe ; tandis que tant de pédants, après un demi-ſiecle de veilles & de travaux, plus courbés ſous le faix des préjugés, que ſous celui du temps, ſemblent avoir tout appris, excepté à penſer. Science rare à la vérité, ſur tout dans les ſavants : & qui cependant devoit être du moins le fruit de toutes les autres. C'eſt à cette ſeule Science que je me ſuis appliqué dès l'enfance. Jugez, Mr. ſi j'ai réuſſi : & que cet hommage de mon amitié ſoit éternellement chéri de la vôtre.

L'HOMME

MACHINE.

IL ne ſuffit pas à un ſage d'étudier la nature & la vérité ; il doit oſer la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penſer ; car pour les autres, qui ſont volontairement eſclaves des préjugés, il ne leur eſt pas plus poſſible d'atteindre la vérité, qu'aux grenouilles de voler.

Je réduis à deux, les ſyſtêmes des philoſophes ſur l'ame de l'homme. Le premier, & le plus ancien, eſt le ſyſtême du matérialiſme ; le ſecond eſt celui du ſpiritualiſme.

Les métaphyciens, qui ont inſinué que la matiere pourroit bien avoir la faculté de penſer, n'ont pas deshonoré leur raiſon. Pourquoi ? C'eſt qu'ils ont un avantage, (car ici c'en eſt un) de s'être mal exprimés. En effet, demander ſi la matiere peut penſer, ſans la conſidérer autrement qu'en elle même, c'eſt demander ſi la matiere peut marquer les heures. On voit d'avance que nous

éviterons cet écueil, où Mr. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypotheſe inintelligible. Ils ont plutôt ſpiritualiſé la matiere, que matérialiſé l'ame. Comment peut-on définir un être, dont la nature nous eſt abſolument inconnue?

Deſcartes, & tous les Cartéſiens, parmi leſquels il y a long temps qu'on a compté les Mallebranchiſtes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux ſubſtances diſtinctes dans l'homme, comme s'ils les avoient vues & bien comptées.

Les plus ſages ont dit que l'ame ne pouvoit ſe connoître, que par les ſeules lumieres de la foi: cependant en qualité d'êtres raiſonnables, ils ont cru pouvoir ſe réſerver le droit d'examiner ce que l'écriture a voulu dire par le mot *eſprit*, dont elle ſe ſert, en parlant de l'ame humaine; & dans leurs recherches, s'ils ne ſont pas d'accord ſur ce point avec les théologiens, ceux-ci le ſont-ils davantage entr'eux ſur tous les autres?

Voici en peu de mots le réſultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il eſt auteur de la nature, comme de la révélation; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre, & la raiſon pour les accorder enſemble.

Se défier des connoiſſances qu'on peut puiſer dans les corps animés, c'eſt regarder la nature & la révélation, comme deux contraires qui ſe detruiſent; & par conſéquent, c'eſt oſer ſoutenir cette abſurdité: que Dieu ſe contredit dans ſes divers ouvrages, & nous trompe.

S'il y a une révélation, elle ne peut donc démentir la nature. Par la nature ſeule, on peut découvrir le ſens des paroles de l'évangile, dont

l'expérience ſeule eſt la véritable interprete. En effet, les autres commentateurs juſqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la vérité. Nous allons en juger par l'auteur du *Spectacle de la Nature*,,. Il eſt étonnant, dit-il, (au ſujet de Mr. Locke,,) qu'un ,, homme, qui dégrade notre ame juſqu'à la croire ,, une ame de boue, oſe établir la raiſon pour ,, juge & ſouveraine arbitre des myſteres de la ,, foi; car, ajoute-t il, quelle idée étonnante ,, auroit on du chriſtianiſme, ſi l'on vouloit ſuivre ,, la raiſon?

Outre que ces réflexions n'éclairciſſent rien par rapport à la foi, elles forment de ſi frivoles objections contre la méthode de ceux qui croient pouvoir interpréter les livres ſaints, que j'ai preſque honte de perdre le temps à les réfuter.

1o. L'excellence de la raiſon ne dépend pas d'un grand mot vuide de ſens (*l'immatérialité*); mais de ſa force, de ſon étendue, ou de ſa clairvoyance. Ainſi une *Ame de boue*, qui découvriroit, comme d'un coup d'œil, les rapports & les ſuites d'une infinité d'idées, difficiles à ſaiſir, ſeroit évidemment préférable à une ame ſotte & ſtupide, qui ſeroit faite des éléments les plus précieux. Ce n'eſt pas être philoſophe, que de rougir avec Pline, de la miſere de notre origine. Ce qui paroît vil, eſt ici la choſe la plus précieuſe, & pour laquelle la nature ſemble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil. Mais comme l'homme, quand même il viendroit d'une ſource encore plus vile en apparence, n'en ſeroit pas moins le plus parfait de tous les êtres: quelle que ſoit l'origine de ſon ame; ſi elle eſt pure, noble, ſublime, c'eſt une belle ame, qui rend reſpectable quiconque en eſt doué.

La seconde maniere de raisonner de Mr. Pluche, me paroît vicieuse, même dans son système, qui tient un peu du fanatisme ; car si nous avons une idée de la foi, qui soit contraire aux principes les plus clairs, aux vérités les plus inconteſtables, il faut croire, pour l'honneur de la révélation & de son auteur, que cette idée est fausse ; & que nous ne connoissons point encore le sens des paroles de l'évangile.

De deux choses l'une. ou tout est illusion, tant la nature même, que la révélation, ou l'expérience seule peut rendre raison de la foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre auteur ? Je m'imagine entendre un Péripatéticien, qui diroit: " il ne faut pas croire l'expérience de Toricelli : » car si nous la croyions, si nous allions ban» nir l'horreur du vuide, quelle étonnante phi» losophie aurions-nous ?

J'ai fait voir combien le raisonnement de M. Pluche est vicieux (*), afin de prouver premiérement que s'il y a une révélation, elle n'est point suffisamment démontrée par la seule autorité de l'église & sans aucun examen de la raison, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la méthode de ceux qui voudroient suivre la voie que je leur ouvre, d'interpréter les choses surnaturelles, incompréhensibles en soi, par les lumieres que chacun a reçues de la nature.

L'expérience & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nom-

(*) *Il péche évidemment par une pétition de Principe.*

bre

bre dans les faſtes des médecins, qui ont été philoſophes, & non dans les philoſophes, qui n'ont pas été médecins. Ceux ci ont parcouru, ont éclairé le labyrinthe de l'homme; ils nous ont ſeuls dévoilé ces reſſorts cachés ſous des enveloppes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux ſeuls, contemplant tranquillement notre ame, l'ont mille fois ſurpriſe, & dans ſa miſere, & dans ſa grandeur, ſans plus la mépriſer dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les ſeuls phyſiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, & ſur-tout les Théologiens? N'eſt il pas ridicule de les entendre décider ſans pudeur, ſur un ſujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entiérement détournés par des études obſcures, qui les ont conduits à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au fanatiſme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le méchaniſme des corps?

Mais quoique nous ayons choiſi les meilleurs guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obſtacles dans cette carriere.

L'homme eſt une Machine ſi compoſée, qu'il eſt impoſſible de s'en faire d'abord une idée claire, & conſéquemment de la définir. C'eſt pourquoi toutes les recherches que les plus grands philoſophes ont faites *à priori*, c'eſt-à-dire, en voulant ſe ſervir en quelque ſorte des aîles de l'eſprit, ont été vaines. Ainſi ce n'eſt qu'*à poſteriori*, ou en cherchant à démêler l'ame, comme au travers des organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas découvrir avec évidence la nature même de l'homme, mais atteindre le plus

grand degré de probabilité poſſible ſur ce ſujet.

Prenons donc le bâton de l'expérience, & laiſſons là l'hiſtoire de toutes les vaines opinions des philoſophes. Etre aveugle, & croire pouvoir ſe paſſer de ce bâton, c'eſt le comble de l'aveuglement. Qu'un moderne a bien raiſon de dire qu'il n'y a que la vanité ſeule, qui ne tire pas des cauſes ſecondes, le même parti que des premieres ! On peut & on doit même admirer tous ces beaux génies dans leurs travaux les plus inutiles ; les Deſcartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs, &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes méditations & de tous leurs ouvrages ? Commençons donc & voyons, non ce qu'on a penſé, mais ce qu'il faut penſer pour le repos de la vie.

Autant de tempéraments, autant d'eſprits, de caracteres & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Deſcartes, & non Hippocrate, comme le dit l'auteur de l'hiſtoire de l'ame, a pouſſée loin, juſqu'à dire que la médecine ſeule pouvoit changer les eſprits & les mœurs avec le corps. Il eſt vrai, la mélancolie, la bile, le phlegme, le ſang, &c. ſuivant la nature, l'abondance & la diverſe combinaiſon de ces humeurs, de chaque homme font un homme différent.

Dans les maladies, tantôt l'ame s'éclipſe & ne montre aucun ſigne d'elle-même ; tantôt on diroit qu'elle eſt double, tant la fureur la tranſporte ; tantôt l'imbécillité ſe diſſipe : & la convaleſcence d'un ſot fait un homme d'eſprit. Tantôt le plus beau génie devenu ſtupide, ne ſe reconnoît plus.

Adieu toutes ces belles connoiſſances acquiſes à ſi grands frais, & avec tant de peine !

Ici c'eſt un paralytique, qui demande ſi ſa jambe eſt dans ſon lit : là c'eſt un ſoldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ſes anciennes ſenſations, & du lieu, où ſon ame les rapportoit, fait ſon illuſion, & ſon eſpece de délire. Il ſuffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeller & faire ſentir tous les mouvements ; ce qui ſe fait avec je ne ſais quel déplaiſir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui ci pleure, comme un enfant, aux approches de la mort, que celui là badine. Que falloit il à Canus Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en puſillanimité, ou en poltronnerie ? Une obſtruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine-porte. Pourquoi ? Parce que l'imagination ſe bouche avec les viſceres ; & de là naiſſent tous ces ſinguliers phénomenes de l'affection hyſtérique & hypochondriaque.

Que dirois-je de nouveau ſur ceux qui s'imaginent être transformés en *Loups-garouts*, en *Coqs*, en *Vampires*, qui croient que les morts les ſucent ? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui voient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conſeiller de coucher ſur la paille, de peur qu'ils ne ſe caſſent ; afin qu'ils en retrouvent l'uſage & la véritable chair, lorſque mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la paralyſie ? Je dois légérement paſſer ſur des choſes connues de tout le monde.

Je ne ſerai pas plus long ſur le détail des effets

du ſommeil. Voyez ce ſoldat fatigué ; il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pieces de canons ! ſon ame n'entend rien, ſon ſommeil eſt une parfaite apoplexie. Une bombe va l'écraſer ; il ſentira peut-être moins ce coup qu'un inſecte qui ſe trouve ſous le pied.

D'un autre côté, cet homme que la jalouſie, la haine, l'avarice, ou l'ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boiſſons les plus fraîches & les plus calmantes, tout eſt inutile à qui n'a pas délivré ſon cœur du tourment des paſſions.

L'ame & le corps s'endorment enſemble. A meſure que le mouvement du ſang ſe calme, un doux ſentiment de paix & de tranquillité ſe répand dans toute la machine ; l'ame ſe ſent mollement s'appéſantir avec les paupieres & s'affaiſſer avec les fibres du cerveau : elle devient ainſi peu à peu comme paralytique, avec tous les muſcles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle-là ne peut plus ſoutenir le fardeau de la penſée ; elle eſt dans le ſommeil, comme n'étant point.

La circulation ſe fait-elle avec trop de vîteſſe ? L'ame ne peut dormir. L'ame eſt-elle trop agitée ? le ſang ne peut ſe calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles ſont les deux cauſes réciproques de l'inſomnie. Une ſeule frayeur dans les ſonges fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la néceſſité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des beſoins urgents. Enfin comme la ſeule ceſſation des fonctions de l'ame procure le ſommeil, il eſt, même pendant la veille (qui n'eſt alors qu'une demi-veille) des ſortes de petits

ſommeils d'ame très fréquents, des *Rêves à la Suiſſe*, qui prouvent que l'ame n'attend pas toujours le corps pour dormir; car ſi elle ne dort pas tout-à-fait, combien peu s'en faut-il? puiſqu'il lui eſt impoſſible d'aſſigner un ſeul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule innombrable d'idées confuſes, qui comme autant de nuages, rempliſſent, pour ainſi dire, l'athmoſphere de notre cerveau.

L'opium a trop de rapport avec le ſommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainſi que le vin, le café, &c. chacun à ſa maniere, & ſuivant ſa doſe. Il rend l'homme heureux dans un état qui ſembleroit devoir être le tombeau du ſentiment, comme il eſt l'image de la mort. Quelle douce léthargie! L'ame n'en voudroit jamais ſortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne ſent plus, que le ſeul plaiſir de ne plus ſouffrir & de jouir de la plus charmante tranquillité. L'opium change juſqu'à la volonté; il force l'ame qui vouloit veiller & ſe divertir, d'aller ſe mettre au lit malgré elle. Je paſſe ſous ſilence l'hiſtoire des poiſons.

C'eſt en fouettant l'imagination, que le café, cet antidote du vin, diſſipe nos maux de tête & nos chagrins, ſans nous en ménager, comme cette liqueur, pour le lendemain.

Contemplons l'ame dans ſes autres beſoins.

Le corps humain eſt une machine qui monte elle-même ſes reſſorts; vivante image du mouvement perpétuel. Les aliments entretiennent ce que la fievre excite. Sans eux l'ame languit, entre en fureur & meurt abattue. C'eſt une bougie dont la lumiere ſe ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourriſſez le corps, verſez dans ſes tuyaux

des ſucs vigoureux, des liqueurs fortes ; alors l'ame généreuſe comme elles, s'arme d'un fier courage, & le ſoldat que l'eau eût fait fuir, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'eſt ainſi que l'eau chaude agite un ſang que l'eau froide eut calmé.

Quelle puiſſance d'un Repas ! La joie renaît dans un cœur triſte ; elle paſſe dans l'ame des convives qui l'expriment par d'aimables chanſons, où le François excelle. Le mélancolique ſeul eſt accablé, & l'homme d'étude n'y eſt plus propre.

La viande crue rend les animaux féroces ; les hommes le deviendroient par la même nourriture : cela eſt ſi vrai, que la nation Angloiſe, qui ne mange pas la chair ſi cuite que nous, mais rouge & ſanglante, paroît participer de cette férocité plus ou moins grande, qui vient en partie de tels aliments, & d'autres cauſes, que l'éducation peut ſeule rendre impuiſſantes. Cette férocité produit dans l'ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres nations, l'indocilité & autres ſentiments, qui dépravent le caractere, comme des aliments groſſiers font un eſprit lourd, épais, dont la pareſſe & l'indolence ſont les attributs favoris.

Mr. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandiſe, lorſqu'il dit : "Le grave Catius parle toujours de vertu, & croit que, qui ſouffre les vicieux, eſt vicieux lui-même. Ces beaux ſentiments durent juſqu'à l'heure du dîner, alors il préfère un ſcélérat, qui a une table délicate, à un ſaint frugal.

„ Conſidérez, dit-il ailleurs, le même homme en ſanté, ou en maladie ; poſſédant une belle charge, ou l'ayant perdue ; vous le verrez chérir la vie, ou la déteſter. Fou à la chaſſe, ivrogne

dans une assemblée de province, poli au bal, bon ami en ville, sans foi à la cour ,,.

Nous avons eu en Suisse un Bailli, nommé Mr. Steiguer de Wittighofen ; il étoit à jeûn le plus integre & même le plus indulgent des juges ; mais malheur au misérable qui se trouvoit sur la sellette, lorsqu'il avoit fait un grand dîner ; il étoit homme à faire pendre l'innocent, comme le coupable.

Nous pensons, & même nous ne sommes honnêtes gens, que comme nous sommes gais, ou braves : tout dépend de la maniere dont notre machine est montée. On diroit en certains moments que l'ame habite dans l'estomac, & que Van Helmont en mettant son siege dans le Pylore, ne se seroit trompé, qu'en prenant la partie pour le tout.

A quels excès la faim cruelle peut nous porter ! Plus de respect pour les entrailles auxquelles on doit ou on a donné la vie : on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles festins; & dans la fureur, dont on est transporté, le plus foible est toujours la proie du plus fort.

La grossesse, cette émule desirée des pâles couleurs, ne se contente pas d'amener le plus souvent à sa suite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états : elle a quelquefois fait exécuter à l'ame les plus affreux complots; effets d'une manie subite, qui étouffe jusqu'à la loi naturelle. C'est ainsi que le cerveau, cette matrice de l'esprit, se pervertit à sa maniere, avec celle du corps.

Quelle autre fureur d'homme ou de femme, dans ceux que la continence & la santé poursui-

vent ! C'eſt peu pour cette fille timide & modeſte d'avoir perdu toute honte & toute pudeur ; elle ne regarde plus l'inceſte, que comme une femme galante regarde l'adultere Si ſes beſoins ne trouvent pas de prompts ſoulagements, ils ne ſe borneront point aux ſimples accidents d'une paſſion utérine, à la manie, &c. cette malheureuſe mourra d'un mal, pour lequel il y a tant de médecins.

Il ne faut que des yeux pour voir l'influence néceſſaire de l'âge ſur la raiſon. L'Ame ſuit les progrès du corps, comme ceux de l'éducation. Dans le beau ſexe l'ame ſuit encore la delicateſſe du tempérament : de là cette tendreſſe, cette affection, ces ſentiments vifs, plutôt fondés ſur la paſſion, que ſur la raiſon ; ces préjugés, ces ſuperſtitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer, &c. L'homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les ſolides, a l'eſprit, ainſi que les traits du viſage, plus nerveux : l'éducation, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à ſon ame. Avec de tels ſecours de la nature & de l'art, comment ne ſeroit-il pas plus reconnoiſſant, plus généreux, plus conſtant en amitié, plus ferme dans l'adverſité ? &c. Mais, ſuivant à peu près la penſée de l'auteur des lettres ſur les phyſionomies; qui joint les graces de l'eſprit & du corps à preſque tous les ſentiments du cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui ne ſemble avoir été donnée à l'homme ; l'une, que pour ſe mieux pénétrer des attraits de la beauté ; l'autre, que pour mieux ſervir à ſes plaiſirs.

Il n'eſt pas plus néceſſaire d'être auſſi grand

phyſionomiſte, que cet auteur pour deviner la qualité de l'eſprit, par la figure, ou la forme des traits, lorſqu'ils ſont marqués juſqu'à un certain point, qu'il ne l'eſt d'être grand médecin, pour connoître un mal accompagné de tous ſes ſymptomes évidents. Examinez les portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des phyſionomies fortes, des yeux d'aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous diſtinguerez toujours le beau du grand génie, & même ſouvent l'honnête homme du fripon. On a remarqué, par exemple, qu'un poëte célebre réunit (dans ſon portrait) l'air d'un Filou, avec le feu de Prométhée.

L'hiſtoire nous offre un mémorable exemple de la puiſſance de l'air. La fameux duc de Guiſe étoit ſi fort convaincu que Henri III, qui l'avoit eu tant de fois en ſon pouvoir, n'oſeroit jamais l'aſſaſſiner, qu'il partit pour Blois. Le chancelier Chyverni apprenant ſon départ, s'écria : *voilà un homme perdu.* Lorſque ſa fatale prédiction fut juſtifiée par l'événement, on lui en demanda la raiſon. *Il y a vingt ans*, dit-il, *que je connois le roi ; il eſt naturellement bon & même foible ; mais j'ai obſervé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorſqu'il fait froid.*

Tel peuple a l'eſprit lourd & ſtupide ; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, ſi ce n'eſt en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la ſemence de ſes peres, † & de ce cahos de divers éléments qui nagent dans l'immenſité de

† *L'Hiſtoire des animaux & des hommes prouve l'empire de la ſemence des peres ſur l'eſprit, & le corps des enfants.*

l'air ? L'eſprit a comme le corps, ſes maladies épidémiques & ſon ſcorbut.

Tel eſt l'empire du climat, qu'un homme qui en change, ſe reſſent malgré lui de ce changement. C'eſt une plante ambulante, qui s'eſt elle-même tranſplantée; ſi le climat n'eſt plus le même, il eſt juſte qu'elle dégénere, ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs geſtes, leurs accents, &c. comme la paupiere ſe baiſſe à la menace du coup dont on eſt prévenu, ou par la même raiſon que le corps du ſpectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvements d'un bon pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure compagnie pour un homme d'eſprit, eſt la ſienne, s'il n'en trouve une ſemblable. L'eſprit ſe rouille avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé: à la paume, on renvoie mal la bale, à qui la ſert mal. J'aimerois mieux un homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaiſe, pourvu qu'il fût encore aſſez jeune. Un eſprit mal conduit, eſt un acteur que la province a gâté.

Les divers états de l'ame ſont donc toujours corrélatifs à ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ſes cauſes, ſervons-nous ici de l'anatomie comparée; ouvrons les entrailles de l'homme & des animaux. Le moyen de connoître la nature humaine, ſi l'on n'eſt éclairé par un juſte parallele de la ſtructure des uns & des autres !

En général la forme & la compoſition du cerveau des quadrupedes eſt à peu près la même, que dans l'homme. Même figure, même diſpoſition par-tout; avec cette différence eſſentielle,

que l'homme eſt de tous les animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raiſon de maſſe de ſon corps : enſuite le ſinge, le caſtor, l'éléphant, le chien, le renard, le chat, &c. voilà les animaux qui reſſemblent le plus à l'homme; car on remarque auſſi chez eux la même analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lancifi avoit établi le ſiege de l'ame, avant feu M. de la Peyronnie, qui cependant a illuſtré cette opinion par une foule d'expériences.

Après tous les quadrupedes, ce ſont les oiſeaux qui ont le plus de cerveau. Les poiſſons ont la tête groſſe ; mais elle eſt vuide de ſens, comme celle de bien des hommes. Ils n'ont point de corps calleux & fort peu de cerveau, lequel manque aux inſectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des vérités de la nature, ni en conjectures, car les unes & les autres ſont infinies; comme on en peut juger, en liſant les ſeuls traités de Willis, *De Cerebro*, & *de Anima Brutorum*.

Je conclurai ſeulement ce qui s'enſuit clairement de ces inconteſtables obſervations, 1°. que plus les animaux ſont farouches, moins ils ont de cerveau ; 2°. que ce viſcere ſemble s'agrandir en quelque ſorte, à proportion de leur docilité ; 3°. qu'il y a ici une ſinguliere condition impoſée éternellement par la nature, qui eſt que plus on gagnera du côté de l'eſprit, plus on perdra du côté de l'inſtinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain ?

Ne croyez pas au reſte que je veuille prétendre par là que le ſeul volume du cerveau ſuffiſe pour faire juger du degré de docilité des animaux ; il

faut que la qualité réponde encore à la quantité, & que les ſolides & les fluides ſoient dans cet équilibre convenable qui fait la ſanté.

Si l'imbécille ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viſcere péchera par une mauvaiſe conſiſtance, par trop de molleſſe, par exemple. Il en eſt de même des fous ; les vices de leur cerveau ne ſe dérobent pas toujours à nos recherches ; mais ſi les cauſes de l'imbécillité, de la folie, &c. ne ſont pas ſenſibles, où aller chercher celles de la variété de tous les eſprits? Elles échapperoient eux yeux des linx & des argus. *Un rien, une petite fibre, quelque choſe que la plus ſubtile anatomie ne peut découvrir*, eût fait deux ſots, d'Eraſme & de Fontenelle, qui le remarque lui-même dans un de ſes meilleurs *Dialogues*.

Outre la molleſſe de la moëlle du cerveau, dans les enfants, dans les petits chiens & dans les oiſeaux, Willis a remarqué que les *Corps cannelés* ſont effacés & comme décolorés dans tous ces animaux ; & que leurs *ſtires* ſont auſſi imparfaitement formés que dans les paralytiques. Il ajoute, ce qui eſt vrai, que l'homme a la protubérance annulaire fort groſſe ; & enſuite toujours diminutivement par degrés, le ſinge & les autres animaux nommés ci-devant, tandis que le veau, le bœuf, le loup, la brebis, le cochon, &c. qui ont cette partie d'un très-petit volume, ont les *Nates* & *Teſtes* fort gros.

On a beau être diſcret & réſervé ſur les conſéquences qu'on peut tirer de ces obſervations & de tant d'autres ſur l'eſpece d'inconſtance des vaiſſeaux & des nerfs, &c : tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la nature. Elles

prouvent du moins la néceſſité d'une bonne & abondante organiſation, puiſque dans tout le regne animal l'ame ſe raffermiſſant avec le corps, acquiert de la ſagacité, à meſure qu'il prend des forces.

Arrêtons-nous à contempler la différente docilité des animaux. Sans doute l'analogie la mieux entendue conduit l'eſprit à croire que les cauſes dont nous avons fait mention, produiſent toute la diverſité qui ſe trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avouer que notre foible entendement, borné aux obſervations les plus groſſieres, ne puiſſe voir les liens qui regnent entre la cauſe & les effets. C'eſt une eſpece d'*harmonie* que les philoſophes ne connoîtront jamais.

Parmi les animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs & prennent tous les tons auſſi exactement qu'un muſicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'eſprit, tels que le ſinge, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, ſi ce n'eſt par un vice des organes de la parole?

Mais ce vice eſt-il tellement de conformation, qu'on n'y puiſſe apporter aucun remede? En un mot ſeroit-il abſolument impoſſible d'apprendre une langue à cet animal? Je ne le crois pas.

Je prendrois le grand ſinge préférablement à tout autre, juſqu'à ce que le haſard nous eût fait découvrir quelqu'autre eſpece plus ſemblable à la nôtre; car rien ne répugne qu'il y en ait dans des régions qui nous ſont inconnues. Cet animal nous reſſemble ſi fort, que les naturaliſtes l'ont appelé *homme Sauvage*, ou homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des écoliers d'Amman; c'eſt-à-dire, que je vou-

drois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous apporte en Europe, sont communément trop âgés. Je choisirois celui qui auroit la physionomie la plus spirituelle, & qui tiendroit le mieux dans mille petites opérations, ce qu'elle m'auroit promis. Enfin ne me trouvant pas digne d'être son gouverneur, je le mettrois à l'école de l'excellent maître que je viens de nommer, ou d'un autre aussi habile, s'il en est.

Vous savez par le livre d'Amman, & par tous ceux (*) qui ont traduit sa méthode, tous les prodiges qu'il a su opérer sur les sourds de naissance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de temps enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, & écrire. Je veux que les yeux d'un sourd voient plus clair & soient plus intelligents que s'il ne l'étoit pas, par la raison que la perte d'un membre, ou d'un sens peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre : mais le singe voit & entend, il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit : il conçoit si parfaitement les signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât sur les disciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des singes seroit elle impossible ? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de soins, imiter, à l'exemple des sourds, les mouvements nécessaires pour prononcer ? Je n'ose décider si les organes de la parole du singe ne peuvent, quoi qu'on fasse, rien articuler; mais cette impossibilité absolue me

(*) *L'auteur de l'histoire naturelle de l'ame, &c.*

ſurprendroit, à cauſe de la grande analogie du ſinge & de l'homme, & qu'il n'eſt point d'animal connu juſqu'à préſent, dont le dedans & le dehors lui reſſemblent d'une maniere ſi frappante. M. Locke, qui certainement n'a jamais été ſuſpect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'hiſtoire que le chevalier Temple fait dans ſes mémoires, d'un perroquet, qui répondoit à propos & avoit appris, comme nous, à avoir une eſpece de converſation ſuivie. Je ſais qu'on s'eſt moqué (†) de ce grand métaphyſicien; mais qui auroit annoncé à l'univers qu'il y a des générations qui ſe font ſans œufs & ſans femmes, auroit-il trouvé beaucoup de partiſans? Cependant M. Trembley en a découvert, qui ſe font ſans accouplement, & par la ſeule ſection. Amman n'eût-il pas auſſi paſſé pour un fou, s'il ſe fût vanté, avant que d'en faire l'heureuſe expérience, d'inſtruire, & en auſſi peu de temps, des écoliers, tels que les ſiens? Cependant ſes ſuccès ont étonné l'univers, & comme l'auteur de l'hiſtoire des Polypes, il a paſſé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à ſon génie les miracles qu'il opere, l'emporte à mon gré, ſur qui doit les ſiens au haſard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des regnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au deſſus d'un faiſeur oiſif de ſyſtêmes frivoles, ou d'un auteur laborieux de ſtériles découvertes. Celles d'Amman ſont bien d'un autre prix; il a tiré les hommes, de l'inſtinct auquel ils ſembloient condamnés; il leur a donné des

(†) *L'auteur de l'hiſt. de l'ame.*

idées, de l'esprit, une ame en un mot, qu'ils n'eussent jamais eue. Quel plus grand pouvoir?

Ne bornons point les ressources de la nature; elles sont infinies, sur-tout aidées d'un grand art.

Le même méchanisme, qui ouvre le canal d'Eustachi dans les sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les singes? Une heureuse envie d'imiter la prononciation du maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des animaux, qui imitent tant d'autres signes, avec tant d'adresse & d'intelligence? Non-seulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impossible & ridicule; mais la similitude de la structure & des opérations du singe est telle, que je ne doute presque point, si on exerçoit parfaitement cet animal, qu'on ne vînt enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conséquent, à savoir une langue. Alors ce ne seroit plus ni un homme sauvage, ni un homme manqué: ce seroit un homme parfait, un petit homme de ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous mêmes, pour penser & profiter de son éducation.

Des animaux, à l'homme, la transition n'est pas violente; les vrais philosophes en conviendront. Qu'étoit l'homme, avant l'invention des mots & la connoissance des langues? Un animal de son espece, qui avec beaucoup moins d'instinct naturel, que les autres, dont alors il ne se croyoit pas roi, n'étoit distingué du singe & des autres animaux, que comme le singe l'est lui-même; je veux dire par une physionomie qui annonçoit plus de discernement. Réduit a la seule

le *connoiſſance intuitive* des Leibnitziens, il ne voyoit que des figures & des couleurs, ſans pouvoir rien diſtinguer entr'elles; vieux, comme jeune, enfant, à tout âge, il bégayoit ſes ſenſations & ſes beſoins, comme un chien affamé, ou ennuyé du repos, demande à manger, ou à ſe promener.

Les mots, les langues, les loix, les ſciences, les beaux arts ſont venus; & par eux enfin le diamant brut de notre eſprit a été poli. On a dreſſé un homme, comme un animal; on eſt devenu auteur, comme porte-faix. Un géometre a appris à faire les démonſtrations & les calculs les plus difficiles, comme un ſinge à ôter, ou mettre ſon petit chapeau, & à monter ſur ſon chien docile. Tout s'eſt fait par des ſignes; chaque eſpece a compris ce qu'elle a pu comprendre: & c'eſt de cette maniere que les Hommes ont acquis *la connoiſſance ſymbolique*, ainſi nommée encore par nos philoſophes d'Allemagne.

Rien de ſi ſimple, comme on voit, que la méchanique de notre éducation: tout ſe réduit à des ſons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, paſſent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même temps par les yeux la figure des corps, dont ces mots ſont les ſignes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier? Qui a été le premier précepteur du genre humain? Qui a inventé les moyens de mettre à profit la docilité de notre organiſation? Je n'en ſais rien; le nom de ces heureux & premiers génies a été perdu dans la nuit des temps. Mais l'art eſt le fils de la nature; elle a dû long-temps le précéder.

On doit croire que les Hommes les mieux orga-

nifés, ceux pour qui la nature aura épuisé ſes bienfaits, auront inſtruit les autres. Ils n'auront pu entendre un bruit nouveau par exemple, éprouver de nouvelles ſenſations, être frappés de tous ces beaux objets divers qui forment le raviſſant ſpectacle de la nature, ſans ſe trouver dans le cas de ce ſourd de Chartres dont le grand Fontenelle nous a le premier donné l'hiſtoire, lorſqu'il entendit pour la premiere fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De là ſeroit-il abſurde de croire que ces premiers mortels, eſſayerent à la maniere de ce ſourd, ou à celle des animaux & des muets, (autre eſpece d'animaux) d'exprimer leurs nouveaux ſentiments, par des mouvements dépendants de l'économie de leur imagination, & conſéquemment enſuite par des ſons ſpontanés propres à chaque animal; expreſſion naturelle de leur ſurpriſe, de leur joie, de leur tranſports, ou de leurs beſoins? Car ſans doute ceux que la nature a doués d'un ſentiment plus exquis, ont eu auſſi plus de facilité pour l'exprimer.

Voilà comme je conçois que les hommes ont employé leur ſentiment, ou leur inſtinct, pour avoir de l'eſprit, & enfin leur eſprit, pour avoir des connoiſſances. Voilà par quels moyens, autant que je peux les ſaiſir, on s'eſt rempli le cerveau, des idées, pour la réception deſquelles la nature l'avoit formé. On s'eſt aidé l'un par l'autre; & les plus petits commencements s'agrandiſſant peu à peu, toutes les choſes de l'univers ont été auſſi facilement diſtinguées qu'un cercle.

Comme une corde de violon, ou une touche de clavecin frémit & rend un ſon, les cordes du cerveau frappées par les rayons ſonores, ont été

excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle eſt la conſtruction de ce viſcere, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences : de même lorſque les ſignes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'ame en a néceſſairement examiné les rapports ; examen qui lui étoit impoſſible, ſans la découverte des ſignes, ou l'invention des Langues. Dans ces temps, où l'univers étoit preſque muet, l'ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un homme, qui, ſans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une piece de ſculpture ; il n'y pourroit rien diſtinguer : ou comme un petit enfant, (car alors l'ame étoit dans ſon enfance) qui tenant dans ſa main un certain nombre de petits bâtons de paille, ou de bois, les voit en général d'une vue vague & ſuperficielle, ſans pouvoir les compter, ni les diſtinguer. Mais qu'on mette une eſpece de pavillon, ou d'étendard à cette piece de bois, par exemple, qu'on appelle mât, qu'on en mette un autre à un autre pareil corps ; que le premier venu ſe nombre par le ſigne 1, & le ſecond par le ſigne ou chiffre 2; alors cet enfant pourra les compter, & ainſi de ſuite il apprendra toute l'arithmétique. Dès qu'une figure lui paroîtra égale à une autre par ſon ſigne *numératif*, il conclura ſans peine que ce ſont deux, corps différents ; que 1 & 1 font deux que 2 & 2 font 4, † &c.

(†) *Il y a encore aujourd'hui des peuples, qui faute d'un plus grand nombre de ſignes, ne peuvent compter que juſqu'à 20.*

C'eſt cette ſimilitude réelle, ou apparente des figures, qui eſt la baſe fondamentale de toutes les verités & de toutes nos connoiſſances, parmi leſquelles il eſt évident que celles dont les ſignes ſont moins ſimples & moins ſenſibles, ſont plus difficiles à apprendre que les autres; en ce qu'elles demandent plus de génie. Pour embraſſer & combiner cette immenſe quantité de mots, par leſquels les ſciences dont je parle expriment les vérités de leur reſſort: tandis que les ſciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits ſignes, s'apprennent facilement; & c'eſt ſans doute cette facilité qui a fait la fortune des calculs algébriques, plus encore que leur évidence.

Tout ce ſavoir dont le vent enfle le balon du cerveau de nos pédants orgueilleux, n'eſt donc qu'un vaſte amas de mots & de figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par leſquelles nous diſtinguons & nous nous rappellons les objets. Toutes nos idées ſe réveillent, comme un Jardinier qui connoît les plantes, ſe ſouvient de toutes leurs phraſes, à leur aſpect. Ces Mots & ces figures qui ſont déſignées par eux, ſont tellement liées enſemble dans le cerveau, qu'il eſt aſſez rare qu'on imagine une choſe, ſans le nom, ou le ſigne qui lui eſt attaché.

Je me ſers toujours du mot *imaginer*, parce que je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'ame peuvent être juſtement réduites à la ſeule imagination, qui les forme toutes; & qu'ainſi le jugement, le raiſonnement, la mémoire ne ſont que des parties de

l'ame nullement abſolues, mais de véritables modifications de cette eſpece de *toile médullaire*, ſur laquelle les objets peints dans l'œil, ſont renvoyés, comme d'une lanterne magique.

Mais ſi tel eſt ce merveilleux & incompréhenſible réſultat de l'organiſation du cerveau; ſi tout ſe conçoit par l'imagination, ſi tout s'explique par elle; pourquoi diviſer le principe ſenſitif qui penſe dans l'homme? N'eſt-ce pas une contradiction manifeſte dans les partiſans de la ſimplicité de l'eſprit? Car une choſe qu'on diviſe, ne peut plus être, ſans abſurdité, regardée comme indiviſible. Voilà où conduit l'abus des langues, & l'uſage de ces grands mots, *ſpiritualité*, *immatérialité*, &c. placés à tout haſard, ſans être entendus, même par des gens d'eſprit.

Rien de plus facile que de prouver un ſyſtême, fondé comme celui ci, ſur le ſentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantaſtique du cerveau, dont la nature nous eſt auſſi inconnue, que ſa maniere d'agir, eſt-elle naturellement petite, ou foible? elle aura à peine la force de comparer l'analogie, ou la reſſemblance de ſes idées; elle ne pourra voir que ce qui ſera vis-à vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; & encore de quelle maniere! mais toujours eſt il vrai que l'imagination ſeule apperçoit; que c'eſt elle qui ſe repréſente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractériſent; & qu'ainſi c'eſt elle, encore une fois, qui eſt l'ame, puiſqu'elle en fait tous les rôles. Par elle, par ſon pinceau flateur, le froid ſquelette de la raiſon prend des chairs diſpoſition qui nous rend propres à devenir habi-

vives & vermeilles : par elle les ſciences fleuriſſent, les arts s'embelliſſent, les bois parlent, les échos ſoupirent, les rochers pleurent, le marbre reſpire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'eſt elle encore qui ajoute à la tendreſſe d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté ; elle la fait germer dans le cabinet du philoſophe, & du pédant poudreux ; elle forme enfin les ſavants comme les orateurs & les poëtes. Sottement décriée par les uns, vainement diſtinguée par les autres, qui tous l'ont mal connue, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des graces & des beaux arts, elle ne peint pas ſeulement la nature, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénetre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui ſont tracés, ſans en découvrir les rapports? Non ; comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut réfléchir ſur ce qu'elle a méchaniquement conçu, ſans être alors le jugement même.

Plus on exerce l'imagination, ou le plus maigre génie, plus il prend, pour ainſi dire, d'embonpoint : plus il s'agrandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer. La meilleure organiſation a beſoin de cet exercice.

L'organiſation eſt le premier mérite de l'homme, c'eſt en vain que tous les auteurs de morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la nature, mais ſeulement les talents qui s'acquierent à force de réflexions & d'induſtrie : car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la ſcience & la vertu, ſi ce n'eſt d'une

les, ſavants & vertueux? Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la nature? Nous n'avons de qualités eſtimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous ſommes. Pourquoi donc n'eſtimerois je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquiſes, & comme d'emprunt? Quel que ſoit le mérite, de quelque endroit qu'il naiſſe, il eſt digne d'eſtime, il ne s'agit que de ſavoir la meſurer. L'eſprit, la beauté, les richeſſes, la nobleſſe, quoiqu'enfants du haſard, ont tous leur prix, comme l'adreſſe, le ſavoir, la vertu, &c. Ceux que la nature a comblés de ſes dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refuſés; mais ils peuvent ſentir leur ſupériorité ſans orgueil, & en connoiſſeurs. Une belle femme ſeroit auſſi ridicule de ſe trouver laide, qu'un homme d'eſprit de ſe croire un ſot. Une modeſtie outrée (défaut rare à la vérité) eſt une ſorte d'ingratitude envers la nature. Une honnête fierté au contraire eſt la marque d'une ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le ſentiment.

Si l'organiſation eſt un mérite, & le premier mérite eſt la ſource de tous les autres, l'inſtruction eſt le ſecond. Le cerveau le mieux conſtruit, ſans elle, le ſeroit en pure perte: comme ſans l'uſage du monde, l'homme le mieux fait ne ſeroit qu'un payſan groſſier. Mais auſſi quel ſeroit le fruit de la plus excellente école, ſans une matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il eſt auſſi impoſſible de donner une ſeule idée à un homme, privé de tous les ſens, que de faire un enfant à une femme, à laquelle la nature auroit pouſſé la diſtraction juſqu'à oublier

de faire une vulve, comme je l'ai vu dans une, qui n'avoit ni fente, ni vagin, ni matrice, & qui pour cette raiſon fut demariée après dix ans de mariage.

Mais ſi le cerveau eſt à la fois bien organiſé & bien inſtruit, c'eſt une terre féconde parfaitement enſemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu : ou, (pour quitter le ſtyle figuré ſouvent néceſſaire, pour mieux exprimer ce qu'on ſent & donner des graces à la vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de génie, ſaiſit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçues; embraſſe avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conſéquences, leſquelles ne ſont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaiſon des premiers, auxquels l'ame trouve une parfaite reſſemblance. Telle eſt, ſelon moi, la génération de l'eſprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci devant l'epithete d'*apparente*, à la ſimilitude des objets : Non que je penſe que nos ſens ſoient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le pere Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets tels qu'ils ſont en eux mêmes, quoique les microſcopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune diſpute avec les Pyrrhoniens, parmi leſquels Bayle s'eſt diſtingué.

Je dis de la vérité en général ce que Mr. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la ſacrifier aux agréments de la ſociété. Il eſt de la douceur de mon caractere, d'obvier à toute diſpute, lorſqu'il ne s'agit pas d'aiguiſer la converſation. Les Cartéſiens viendroient ici vaine-

ment à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'a prise Mr. Locke pour attaquer de telles chimeres. Quelle utilité en effet de faire un gros livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans ?

Suivant les principes que nous avons posés, & que nous croyons vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé comme ayant le plus d'esprit, ou de génie, car tous ces mots sont synonymes; &, encore une fois, c'est par un abus honteux qu'on croit dire des choses différentes, lorsqu'on ne dit que différents mots ou différents sons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou distinction réelle.

La plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, est donc la plus propre aux sciences, comme aux arts. Je ne décide point s'il faut plus d'esprit pour exceller dans l'art des Aristotes, ou des Descartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles, & si la nature s'est mise en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il est certain que c'est la seule imagination diversement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

Si quelqu'un passe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle-même, presque toujours comme occupée à se regarder dans le miroir de ses sensations, n'a pas assez contracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention, plus profondement pénétrée des traces, ou des images, que de leur vérité & de leur ressemblance.

Il eſt vrai que telle eſt la vivacité des reſſorts de l'imagination, que ſi l'attention, cette clef ou mere des ſciences, ne s'en mêle, il ne lui eſt gueres permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voyez cet oiſeau ſur la branche, il ſemble toujours prêt à s'envoler ; l'imagination eſt de même. Toujours emportée par le tourbillon du ſang & des eſprits, une onde fait une trace, effacée par celle qui ſuit ; l'ame court après, ſouvent en vain : il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas aſſez vîte ſaiſi & fixé : & c'eſt ainſi que l'imagination, véritable image du temps, ſe détruit & ſe renouvelle ſans ceſſe.

Tel eſt le cahos & la ſucceſſion continuelle & rapide de nos idées ; elles ſe chaſſent, comme un flot pouſſe l'autre ; de ſorte que ſi l'imagination n'emploie, pour ainſi dire, une partie de ſes muſcles, pour être comme en équilibre ſur les cordes du cerveau, pour ſe ſoutenir quelque temps ſur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber ſur un autre, qu'il n'eſt pas encore temps de contempler ; jamais elle ne ſera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura ſenti de même ; elle formera les orateurs, les muſiciens, les peintres, les poëtes, & jamais un ſeul philoſophe. Au contraire ſi dès l'enfance on accoutume l'imagination à ſe brider elle même ; à ne point ſe laiſſer emporter à ſa propre impétuoſité, qui ne fait que de brillants enthouſiaſtes ; à arrêter, contenir ſes idées, à les retourner dans tous les ſens, pour voir toutes les faces d'un objet : alors l'imagination prompte à juger, embraſſera par le raiſonnement, la plus grande ſphere d'objets, & ſa vivacité, toujours de

ſi bon augure dans les enfants, & qu'il ne s'agit que de regler par l'étude & l'exercice, ne ſera plus qu'une pénétration clairvoyante, ſans laquelle on fait peu de progrès dans les ſciences.

Tels ſont les ſimples fondements ſur leſquels a été bâti l'édifice de la logique. La nature les avoit jetés pour tout le genre-humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abuſé.

Malgré toutes ces prérogatives de l'homme ſur les animaux, c'eſt lui faire honneur que de le ranger dans la même claſſe. Il eſt vrai que juſqu'à un certain âge, il eſt plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'inſtinct en naiſſant.

Quel eſt l'animal qui mourroit de faim au milieu d'une riviere de lait? L'homme ſeul. Semblable à ce vieux enfant dont un Moderne parle d'après Arnobe; il ne connoît ni les aliments qui lui ſont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la premiere fois la lumiere d'une bougie aux yeux d'un enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour ſavoir quel nouveau phénomene il apperçoit; c'eſt à ſes dépens qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y ſera pas repris.

Mettez-le encore avec un animal ſur le bord d'un précipice: lui ſeul y tombera; il ſe noie, où l'autre ſe ſauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands plaiſirs qui l'attendent dans la réproduction de ſon eſpece; déjà adoleſcent, il ne ſait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la nature apprend ſi vîte aux animaux: il ſe cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaiſir & d'être fait pour heureux, tandis que les animaux ſe font gloire d'être *Cini-*

ques. Sans éducation, ils ſont ſans préjugés. Mais voyons encore ce chien & cet enfant qui ont tous deux perdu leur maître dans un grand chemin : l'enfant pleure, il ne ſait à quel ſaint ſe vouer ; le chien mieux ſervi par ſon odorat, que l'autre par ſa raiſon, l'aura bientôt trouvé.

La nature nous avoit donc faits pour être au deſſous des animaux, ou du moins pour faire par là même, mieux éclater les prodiges de l'éducation, qui ſeule nous tire du niveau & nous éleve enfin au deſſus d'eux. Mais accordera-t-on la même diſtinction aux ſourds, aux aveugles-nés, aux imbécilles, aux fous, aux hommes ſauvages, ou qui ont été élevés dans les bois avec les bêtes ; à ceux dont l'affection hypochondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'inſtinct le plus groſſier? Non, tous ces hommes de corps, & non d'eſprit, ne méritent pas une claſſe particuliere.

Nous n'avons pas deſſein de nous diſſimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la diſtinction primitive de l'homme & des animaux, contre notre ſentiment. Il y a, dit-on, dans l'homme une loi naturelle, une connoiſſance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des animaux.

Mais cette objection, ou plutôt cette aſſertion eſt-elle fondée ſur l'expérience, ſans laquelle un philoſophe peut tout rejeter ? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'homme ſeul a été éclairé d'un rayon refuſé à tous les autres animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoître par elle ce qui ſe paſſe dans eux, & même dans les hommes, que ne pas ſentir ce qui affecte l'intérieur de

notre être. Nous ſavons que nous penſons & que nous avons des remords ; un ſentiment intime ne nous force que trop d'en convenir ; mais pour juger des remords d'autrui, ce ſentiment qui eſt dans nous eſt inſuffiſant : c'eſt pourquoi il en faut croire les autres hommes ſur leur parole, ou ſur les ſignes ſenſibles & extérieurs que nous avons remarqués en nous-mêmes, lorſque nous éprouvions la même conſcience & les mêmes tourments.

Mais pour décider ſi les animaux qui ne parlent point, ont reçu la loi naturelle, il faut s'en rapporter conſéquemment à ces ſignes dont je viens de parler, ſuppoſé qu'ils exiſtent. Les faits ſemblent le prouver. Le chien qui a mordu ſon maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment ſuivant; on l'a vu triſte, fâché, n'oſant ſe montrer, & s'avouer coupable par un air rampant & humilié. L'Hiſtoire nous offre un exemple célebre d'un lion qui ne voulut pas déchirer un homme abandonné à ſa fureur, parce qu'il le reconnut pour ſon bienfaiteur. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'homme même montrât toujours la même reconnoiſſance pour les bienfaits & le même reſpect pour l'humanité ! on n'auroit plus à craindre les ingrats, ni ces guerres qui ſont le fléau de genre-humain, & les vrais bourreaux de la loi naturelle.

Mais un être à qui la nature a donné un inſtinct ſi précoce, ſi éclairé, qui juge, combine, raiſonne & délibere, autant que s'étend & lui permet la ſphere de ſon activité ; un être qui s'attache par les bienfaits, qui ſe détache par les mauvais traitements & va eſſayer un meilleur maître ; un être d'une ſtructure ſemblable à la

nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes paſſions, les mêmes douleurs, les mêmes plaiſirs, plus ou moins vifs, ſuivant l'empire de l'imagination & la délicateſſe des nerfs; un tel être enfin ne montre t il pas clairement qu'il ſent ſes torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot a conſcience de ce qu'il fait? Son ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertements, ſeroit elle ſans aucune répugnance, à la vue de ſon ſemblable déchiré, ou après l'avoir lui même impitoyablement mis en pieces? Cela poſé, le don précieux dont il s'agit, n'auroit point été refuſé aux animaux; car puiſqu'ils nous offrent des ſignes évidents de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'abſurde à penſer que des êtres, des machines preſque auſſi parfaites que nous, ſoient comme nous, faites pour penſer, & pour ſentir la nature?

Qu'on ne m'objecte point que les animaux ſont pour la plupart des êtres féroces, qui ne ſont pas capables de ſentir les maux qu'ils font; car tous les hommes diſtinguent ils mieux les vices & les vertus? Il eſt dans notre eſpece de la férocité, comme dans la leur. Les hommes qui ſont dans la barbare habitude d'enfreindre la loi naturelle, n'en ſoit pas ſi tourmentés, que ceux qui la tranſgreſſent pour la premiere fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eſt de même des animaux, comme des hommes; les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le ſont. Mais un animal doux, pacifique, qui vit avec

d'autres animaux ſemblables, & d'aliments doux, ſera ennemi du ſang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir verſé; avec cette différence peut être, que comme chez eux tout eſt immolé aux beſoins, aux plaiſirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouiſſent plus que nous, leurs remords ne ſemblent pas devoir être ſi vifs que les nôtres, parce que nous ne ſommes pas dans la même néceſſité qu'eux. La coutume émouſſe & peut-être étouffe les remords, comme les plaiſirs.

Mais je veux pour un moment ſuppoſer que je me trompe, & qu'il n'eſt pas juſte que preſque tout l'univers ait tort à ce ſujet, tandis que j'aurois ſeul raiſon; j'accorde que les animaux, même les plus excellents, ne connoiſſent pas la diſtinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a eues pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun ſentiment de leurs propres vertus; que ce lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne ſe ſouvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet homme qui fut livré à ſa furie, dans un ſpectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres & les ours; que nos compatriotes ſe battent, Suiſſes contre Suiſſes, freres contre freres, ſe reconnoiſſent, s'enchaînent, ou ſe tuent ſans remords, parce qu'un prince paie leurs meurtres: je ſuppoſe enfin que la loi naturelle n'ait pas été donnée aux animaux, quelles en feront les conſéquences? L'homme n'eſt pas pétri d'un limon plus précieux; la nature n'a employé qu'une ſeule & même pâte, dont elle a ſeulement varié les levains. Si donc l'animal ne ſe repent pas d'avoir violé le ſentiment intérieur dont je parle, ou

plutôt s'il en eſt abſolument privé, il faut néceſſairement que l'homme ſoit dans le même cas : moyennant quoi, adieu la loi naturelle & tous ces beaux traités qu'on a publiés ſur elle ! tout le regne animal en ſeroit généralement dépourvu. Mais réciproquement ſi l'homme ne peut ſe diſpenſer de convenir qu'il diſtingue toujours, lorſque la ſanté le laiſſe jouir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne ſont ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens ; qu'il eſt facile de diſtinguer ce qui eſt vice, ou vertu, par l'unique plaiſir, ou la propre répugnance qui en ſont comme les effets naturels, il s'enſuit que les animaux formés de la même matiere, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un dégré de fermentation, pour égaler les hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'animalité, & qu'ainſi il n'eſt point d'ame, ou de ſubſtance ſenſitive, ſans remords. La réflexion ſuivante va fortifier celle-ci.

On ne peut détruire la loi naturelle. L'empreinte en eſt ſi forte dans tous les animaux, que je ne doute nullement que les plus ſauvages & les plus féroces n'aient quelques moments de repentir. Je crois que la fille ſauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de ſon crime, s'il eſt vrai qu'elle ait mangé ſa ſœur. Je penſe la même choſe de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament : de Gaſton d'Orléans qui ne pouvoit s'empêcher de voler ; de certaine femme qui fut ſujette au même vice dans la groſſeſſe, & dont ſes enfants hériterent : de celle qui dans le même état, mangea ſon mari ; de cette autre qui égorgeoit

geoit les enfants, faloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit salé : de cette fille de voleur anthropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'ayant perdu pere & mere à l'âge d'un an, elle eût été elevée par d honnêtes gens, pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos observateurs sont remplis ; & qui prouvent tous qu'il est mille vices & vertus héréditaires, qui passent des parents aux enfants, comme ceux de la nourrice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne sentent pas pour la plupart sur le champ l'énormité de leur action. La *boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout sentiment ; c'est une manie d estomac qu'on est forcé de satisfaire. Mais revenues à elles-mêmes, & comme désenivrées, quels remords pour ces femmes qui se rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu résister, dont elles n'ont eu aucune conscience ! cependant ce n'est point assez apparemment pour les juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut rouée & brûlée, l'autre enterrée vive. Je sens tout ce que demande l'interêt de la société. Mais il seroit sans doute à souhaiter qu'il n'y eût pour juges, que d'excellents médecins. Eux seuls pourroient distinguer le criminel innocent, du coupable Si la raison est esclave d'un sens dépravé, ou en fureur, comment peut elle le gouverner ?

Mais si le crime porte avec soi sa propre punition plus ou moins cruelle ; si la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout-à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains;

s'ils ſont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effrayer l'imagination des eſprits foibles par un enfer, par des ſpectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Paſcal (*)? Qu'eſt-il beſoin de recourir à des fables, comme un pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait périr, parce qu'on ne les trouve pas aſſez punis par leur propre conſcience, qui eſt leur premier bourreau? Ce n'eſt pas que je veuille dire que tous les criminels ſoient injuſtement punis; je prétends ſeulement que ceux dont la volonté eſt dépravée, & la conſcience éteinte, le ſont aſſez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'oſe encore le dire, dont la nature auroit dû en ce cas, ce me ſemble, délivrer des malheureux entraînés par une fatale néceſſité.

Les criminels, les méchants, les ingrats, ceux enfin qui ne ſentent pas la nature, tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau ſe faire un cruel plaiſir de leur barbarie, il eſt des

---

(*) *Dans un cercle ou à table, il lui falloit toujours un rempart de chaiſes, ou quelqu'un dans ſon voiſinage du côté gauche, pour l'empêcher de voir des abymes épouvantables dans leſquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoiſſance qu'il eût de ces illuſions. Quel effrayant effet de l'imagination, ou d'une ſinguliere circulation dans un lobe du cerveau! grand homme d'un côté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la ſageſſe avoient chacun leur département, ou leur* lobe, *ſéparé par la* faux. *De quel côté tenoit-il ſi fort à MM. de Port-Royal? J'ai lu ce fait dans un extrait du* traité du vertige *de M. de la Mettrie.*

moments calmes & de réflexion, où la conscience vengeresse s'éleve, dépose contr'eux, & les condamne à être presque sans cesse déchirés de ses propres mains. Qui tourmente les hommes, est tourmenté par lui-même ; & les maux qu'il sentira, seront la juste mesure de ceux qu'il aura faits.

D'un autre côté, il y a tant de plaisir à faire du bien, à sentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatissant & généreux (ce seul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour assez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né vertueux.

Nous n'avons pas originairement été faits pour être savants ; c'est peut-être par une espece d'abus de nos facultés organiques, que nous le sommes devenus ; & cela à la charge de l'état, qui nourrit une multitude de fainéans, que la vanité a décorés du nom de *philosophes*. La nature nous a tous créés uniquement pour être heureux ; oui tous, depuis le ver qui rampe, jusqu'à l'aigle qui se perd dans la nuë. C'est pourquoi elle a donné à tous les animaux quelque portion de la loi naturelle, portion plus ou moins exquise selon que le comportent les organes bien conditionnés de chaque animal.

A présent comment définirons-nous la loi naturelle ? C'est un sentiment qui nous apprend ce que nous ne devons pas faire, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous le fît. Oserois je ajouter à cette idée commune, qu'il me semble que ce sentiment n'est qu'une espece de crainte, ou de frayeur, aussi salutaire à l'espece, qu'à l'in-

dividu ; car peut-être ne reſpectons-nous la bourſe & la vie des autres, que pour nous conſerver nos biens, notre honneur & nous-mêmes; ſemblables à ces *Ixions du chriſtianiſme* qui n'aiment Dieu & n'embraſſent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'enfer.

Vous voyez que la loi naturelle n'eſt qu'un ſentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi leſquels on compte la penſée. Par conſéquent elle ne ſuppoſe évidemment ni éducation, ni révélation, ni légiſlateur, à moins qu'on ne veuille la confondre avec les loix civiles, à la manière ridicule des théologiens.

Les armes du fanatiſme peuvent détruire ceux qui ſoutiennent ces vérités ; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'eſt pas que je révoque en doute l'exiſtence d'un être ſuprême ; il me ſemble au contraire que le plus grand degré de probabilité eſt pour elle : mais comme cette exiſtence ne prouve pas plus la néceſſité d'un culte, que toute autre, c'eſt une vérité théorique, qui n'eſt gueres d'uſage dans la pratique : de ſorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la religion ne ſuppoſe pas l'exacte probité, les mêmes raiſons autoriſent à penſer que l'Athéiſme ne l'exclut pas.

Qui ſait d'ailleurs ſi la raiſon de l'exiſtence de l'homme, ne ſeroit pas dans ſon exiſtence même ? peut-être a-t-il été jeté au haſard ſur un point de la ſurface de la terre, ſans qu'on puiſſe ſavoir ni comment, ni pourquoi ; mais ſeulement qu'il doit vivre & mourir : ſemblable à ces champignons, qui paroiſſent d'un jour à l'autre,

ou à ces fleurs qui bordent les foſſés & couvrent les murailles

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matiere ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tourmenter pour ce qu'il eſt impoſſible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit-on, liſez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhans, des Raïs, &c. eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? ce ne ſont que d'ennuyeuſes répétitions d'écrivains zélés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à ſaper les fondements de l'Athéiſme. Le volume des preuves qu'on tire du ſpectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force La ſtructure ſeule d'un doigt, d'une oreille, d'un œil, *une obſervation de Malpighi*, prouve tout, & ſans doute beaucoup mieux que *Deſcartes & Mallebranche*; ou tout le reſte ne prouve rien. Les Déiſtes, & les chrétiens mêmes devroient donc ſe contenter de faire obſerver que dans tout le regne animal, les mêmes vues ſont exécutées par une infinité de divers moyens tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes armes pourroit-on terraſſer les Athées? Il eſt vrai que ſi ma raiſon ne me trompe pas, l'homme & tout l'univers ſemblent avoir été deſtinés à cette unité de vues. Le ſoleil, l'air,

l'eau, l'organiſation, la forme des corps, tout eſt arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui préſente fidelement à l'imagination les objets qui y ſont peints, ſuivant les loix qu'exige cette infinie variété de corps qui ſervent à la viſion. Dans l'oreille, nous trouvons par-tout une diverſité frappante, ſans que cette diverſe fabrique de l'homme, des animaux, des oiſeaux, des poiſſons, produiſe différents uſages. Toutes les oreilles ſont ſi mathématiquement faites, qu'elles tendent également au ſeul & même but, qui eſt d'entendre. Le haſard, demande le Déiſte, ſeroit-il donc aſſez grand géometre, pour varier ainſi à ſon gré les ouvrages dont on le ſuppoſe auteur, ſans que tant de diverſité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties évidemment contenues dans l'animal pour de futurs uſages; le papillon dans la chenille; l'homme dans le ver ſpermatique, un Polype entier dans chacune de ſes parties, la valvule du trou ovale, le poumon dans le fœtus, les dents dans leurs alvéoles, les os dans les fluides, qui s'en détachent & ſe durciſſent d'une maniere incompréhenſible. Et comme les partiſans de ce ſyſtême, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne ſe laſſent jamais d'accumuler preuves ſur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foibleſſe même de l'eſprit en certains cas. Voyez, diſent-ils, les Spinoſa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déiſme! la durée de la ſanté de ces derniers a été la meſure de leur incrédulité: & il eſt rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas

l'Athéiſme, dès que les paſſions ſe ſont affoiblies avec le corps qui en eſt l'inſtrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dire de plus favorable à l'exiſtence d'un Dieu, quoique le dernier argument ſoit frivole, en ce que ces converſions ſont courtes, l'eſprit reprenant preſque toujours ſes anciennes opinions, & ſe conduiſant en conſéquence, dès qu'il a recouvert ou plutôt retrouvé ſes forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le médecin *Diderot* dans ſes *penſées philoſophiques*, ſi blime ouvrage qui ne convaincra pas un athée. Que répondre en effet à un homme qui dit: " nous ne connoiſſons point la nature : Des cauſes cachées dans ſon ſein pourroient avoir tout produit. Voyez à votre tour le Polype de Trembley ! ne contient-il pas en ſoi les cauſes qui donnent lieu à ſa régénération? quelle abſurdité y auroit-il donc à penſer qu'il eſt des cauſes phyſiques pour leſquelles tout a été fait, & auxquelles toute la chaîne de ce vaſte univers eſt ſi néceſſairement liée & aſſujettie, que rien de ce qui arrive, ne pouvoit pas ne pas arriver; des cauſes dont l'ignorance abſolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui n'eſt pas même un *être de raiſon*, ſuivant certains? Ainſi détruire le haſard, ce n'eſt pas prouver l'exiſtence d'un être ſuprême, puiſqu'il peut y avoir autre choſe qui ne ſeroit ni haſard, ni Dieu, je veux dire la nature, dont l'étude par conſéquent ne peut faire que des incrédules; comme le prouve la façon de penſer de tous ſes plus heureux ſcrutateurs. "

Le *poids de l'univers* n'ébranle donc pas un véritable athée, loin de l'*écraſer*; & tous ces

indices mille & mille fois rabattus d'un créateur ; indices qu'on met fort au deſſus de la façon de penſer dans nos ſemblables, ne ſont évidents, quelque loin qu'on pouſſe cet argument, que pour les Antipyrrhoniens, ou pour ceux qui ont aſſez de confiance dans leur raiſon, pour croire pouvoir juger ſur certaines apparences, auxquelles, comme vous voyez, les athées, peuvent en oppoſer d'autres peut être auſſi fortes & abſolument contraires Car ſi nous écoutons encore les naturaliſtes ; ils nous diront que les mêmes cauſes qui dans les mains d'un chymiſte & par le haſard de divers mêlanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la nature ont fait l'eau pure, qui en ſert à la ſimple bergere : que le mouvement qui conſerve le monde, a pu le créer ; que chaque corps a pris la place que ſa nature lui a aſſignée ; que l'air a dû entourer la terre, par la même raiſon que le fer & les autres métaux ſont l'ouvrage de ſes entrailles ; que le ſoleil eſt une production auſſi naturelle, que celle de l'électricité ; qu'il n'a pas plus été fait pour échauffer la terre, & tous ſes habitants, qu'il brûle quelquefois, que la pluie pour faire pouſſer les grains, qu'elle gâte ſouvent ; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété : que l'œil eſt à la vérité une eſpece de trumeau dans lequel l'ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui ſont repréſentés par ces corps ; mais qu'il n'eſt pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite : qu'enfin il ſe pourroit bien

faire que Lucrece, le médecin Lamy & tous les Epicuriens anciens & modernes, euſſent raiſon, lorſqu'ils avancent que l'œil ne voit que parce qu'il ſe trouve organiſé, & placé comme il l'eſt; que poſées une fois les mêmes regles de mouvement que ſuit la nature dans la génération & le développement des corps, il n'étoit pas poſſible que ce merveilleux organe fût organiſé & placé autrement.

Tel eſt le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raiſons qui partageront éternellement les philoſophes; je ne prends aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc Pyrrhonien que moi, homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſinguliere. Il eſt vrai, me dit-il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'ame d'un philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon conſentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un côté, ſont auſſi tôt détruites par celles qui ſe montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'univers ne ſera jamais heureux, à moins qu'il ne ſoit athée. Voici quelles étoient les raiſons de cet *abominable* homme. Si l'Athéiſme, diſoit il, étoit généralement répandu, toutes les branches de la religion ſeroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de ſoldats de religion; ſoldats terribles! la nature infectée d'un poiſon ſacré, reprendroit ſes droits & ſa pureté. Sourds à toute

autre voix, les mortels tranquilles ne ſuivroient que les conſeils ſpontanés de leur propre individu; les ſeuls qu'on ne mépriſe point impunément & qui peuvent ſeuls nous conduire au bonheur par les agréables ſentiers de la vertu.

Telle eſt la loi naturelle; quiconque en eſt rigide obſervateur, eſt honnête homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la ſuit pas ſcrupuleuſement, a beau affecter les ſpécieux dehors d'une autre religion, eſt un fourbe, ou un hypocrite dont je me défie.

Après cela qu'un vain peuple penſe différemment; qu'il oſe affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la révélation; qu'il faut en un mot une autre religion, que celle de la nature, quelle qu'elle ſoit! quelle miſere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun de nous donne de celle qu'il a embraſſée! Nous ne briguons point ici le ſuffrage du vulgaire. Qui dreſſe dans ſon cœur des autels à la ſuperſtition, eſt né pour adorer des Idoles, & non pour ſentir la vertu.

Mais puiſque toutes les facultés de l'ame dépendent tellement de la propre organiſation du cerveau & de tout le corps, qu'elles ne ſont viſiblement que cette organiſation même; voilà une machine bien éclairée! car enfin quand l'homme ſeul auroit reçu en partage la loi naturelle, en ſeroit-il moins une machine? Des roues, quelques reſſorts de plus que dans les animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant auſſi plus de ſang, la même raiſon donnée; que ſais-je enfin? des cauſes inconnues produi-

roient toujours cette conſcience délicate, ſi facile à bleſſer, ces remords qui ne ſont pas plus étrangers à la matiere, que la penſée, & en un mot toute la différence qu'on ſuppoſe ici. L'organiſation ſuffiroit-elle donc à tout ? oui, encore une fois; puiſque la penſée ſe développe viſiblement avec les organes, pourquoi la matiere dont ils ſont faits, ne ſeroit elle pas auſſi ſuſceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le temps la faculté de ſentir.

L'ame n'eſt donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon eſprit ne doit ſe ſervir que pour nommer la partie qui penſe en nous. Poſé le moindre principe de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour ſe mouvoir, ſentir, penſer, ſe repentir, & ſe conduire en un mot dans le phyſique, & dans le moral qui en dépend.

Nous ne ſuppoſons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne ſeroient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les ſatisfaire.

1 Toutes les chairs des animaux palpitent après la mort, d'autant plus long temps, que l'animal eſt plus froid & tranſpire moins. Les tortues, les lézards, les ſerpents, &c. en ſont foi.

2. Les muſcles ſéparés du corps, ſe retirent, lorſqu'on les pique.

3. Les entrailles conſervent long-temps leur mouvement périſtaltique, ou vermiculaire,

4. Une ſimple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muſcles, ſuivant Cowper.

5. Le cœur de la grenouille, ſur-tout expoſé au ſoleil, encore mieux ſur une table,

du une assiette chaude, se remue pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource ? il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les crapaux.

6. Bacon de Verulam, dans son traité *Sylva-Sylvarum*, parle d'un homme convaincu de trahison, qu'on ouvrit vivant, & dont le cœur jeté dans l'eau chaude, sauta à plusieurs repriſes, toujours moins haut, à la distance perpendiculaire de 2 pieds.

7. Prenez un petit poulet encore dans l'œuf; arrachez-lui le cœur, vous observerez les mêmes phénomenes, avec à peu près les mêmes circonstances. La seule chaleur de l'haleine ranime un animal prêt à périr dans la machine pneumatique.

Les mêmes expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, se font dans les pigeons, dans les chiens, dans les lapins, dont les morceaux de cœur se remuent, comme les cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de taupe arrachées.

8. La chenille, les vers, l'araignée, la mouche, l'anguille offrent les mêmes choses à considérer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cause du feu qu'elle contient.

9. Un soldat ivre emporta d'un coup de sabre la tête d'un coq d'Inde. Cet animal resta debout, ensuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il se tourna, battit des aîles, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce coq se remuoient

encore. Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à peu près ces phénomenes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête

10. Les polypes font plus que de ſe mouvoir, après la ſection; ils ſe reproduiſent dans huit jours en autant d'animaux, qu'il y a de parties coupées. J'en ſuis fâché pour le ſyſtême des naturaliſtes ſur la génération, ou plutôt j'en ſuis bien aiſe; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclure de général, même de toutes les expériences connues, & les plus déciſives!

Voilà beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une maniere inconteſtable que chaque petite fibre, ou partie des corps organiſés, ſe meut par un principe qui lui eſt propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvements volontaires; puiſque les mouvements en queſtion s'exerçent, ſans que les parties qui les manifeſtent, aient aucun commerce avec la circulation. Or, ſi cette force ſe fait remarquer juſques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui eſt un compoſé de fibres ſinguliérement entrelacées, doit avoir la même propriété. L'hiſtoire de Bacon n'étoit pas néceſſaire pour me le perſuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite analogie de la ſtructure du cœur de l'homme & des animaux; & par la maſſe même du premier, dans laquelle ce mouvement ne ſe cache aux yeux, que parce qu'il y eſt étouffé; & enfin parce que tout eſt froid & affaiſſé dans les cadavres. Si les diſſections ſe faiſoient ſur des criminels ſuppliciés, dont les corps ſont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvements, qu'on

obſerve dans les muſcles du viſage des gens décapités.

Tel eſt ce principe moteur des corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvements non déréglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, & cela, tant dans les animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui ſont froids & imparfaits. Il ne reſte donc aucune reſſource à nos adverſaires, ſi ce n'eſt de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à préſent quel eſt le ſiege de cette force innée dans nos corps; je réponds qu'elle réſide très-clairement dans ce que les anciens ont appellé *parenchyme*; c'eſt-à-dire dans la ſubſtance propre des parties, abſtraction faite des veines, des arteres, des nerfs, en un mot de l'organiſation de tout le corps; & que par conſéquent chaque partie contient en ſoi des reſſorts plus ou moins vifs, ſelon le beſoin qu'elles en avoient.

Entrons dans quelque détail de ces reſſorts de la machine humaine. Tous les mouvements vitaux, animaux, naturels, & automatiques ſe font par leur action. N'eſt ce pas machinalement que le corps ſe retire, frappé de terreur à l'aſpect d'un précipice inattendu? que les paupieres ſe baiſſent à la menace d'un coup, comme on l'a dit; que la *pupille* s'étrécit au grand jour pour conſerver la rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obſcurité? n'eſt ce pas machinalement que les pores de la peau ſe ferment en hiver, pour que le froid ne pénetre pas l'intérieur des vaiſſeaux? que l'eſtomac ſe ſouleve, irrité par le poiſon, par une certaine quantité

d'opium, par tous les émétiques, &c? que le cœur, les arteres, les muſcles ſe contractent pendant le ſommeil, comme pendant la veille? que le poumon fait l'office d'un ſoufflet continuellement exercé? n'eſt-ce pas machinalement qu'agiſſent tous les ſphincters de la veſſie, du *rectum*, &c.? que le cœur a une contraction plus forte que tout autre muſcle? que les muſcles érecteurs font dreſſer la verge dans l'homme, comme dans les animaux qui s'en battent le ventre, & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie ſoit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en paſſant, qu'il eſt un reſſort ſingulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgré toutes les lumieres de l'anatomie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur tous ces petits reſſorts ſubalternes connus de tout le monde. Mais il en eſt un autre plus ſubtil, & plus merveilleux, qui les anime tous; il eſt la ſource de tous nos ſentiments, de tous nos plaiſirs, de toutes nos paſſions, de toutes nos penſées; car le cerveau a ſes muſcles, pour penſer, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle ἐνοζμων (l'ame). Ce principe exiſte, & il a ſon ſiege dans le cerveau à l'origine des nerfs, par leſquels il exerce ſon empire ſur tout le reſte du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, juſqu'aux effets ſurprenants des maladies de l'imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richeſſe & une fécondité mal entendue, il faut ſe borner

à un petit nombre de queſtions & de réflexions.

Pourquoi la vue, ou la ſimple idée d'une belle femme nous cauſe t-elle des mouvements & des deſirs ſinguliers ? Ce qui ſe paſſe alors dans certains organes, vient-il de la nature même de ces organes ? Point du tout ; mais du commerce & de l'eſpece de ſympathie de ces muſcles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier reſſort excité par le *bene placitum* des anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort aſſoupi, quand l'imagination l'a éveillé : & comment cela, ſi ce n'eſt par le déſordre & le tumulte du ſang & des eſprits, qui galoppent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les corps caverneux ?

Puiſqu'il eſt des communications évidentes entre la mere & l'enfant (*), & qu'il eſt dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres écrivains auſſi dignes de foi, (il n'y en a point qui le ſoient plus), nous croirons que c'eſt par la même voie que le fœtus reſſent l'impétuoſité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes ſortes d'impreſſions ; & que les mêmes traces, ou envies de la mere, peuvent s'imprimer ſur le fœtus, ſans que cela puiſſe ſe comprendre, quoiqu'en diſent Blondel & tous ſes adhérents. Ainſi nous faiſons réparation d'honneur au P. Mallebranche, beaucoup trop raillé de ſa crédulité par des auteurs qui

(*) *Au moins par les vaiſſeaux. Eſt-il ſûr qu'il n'y en a point par les nerfs ?*

n'ont

n'ont point obſervé d'aſſez près la nature, & ont voulu l'aſſujettir à leurs idées.

Voyez le portrait de ce fameux Pope, au moins le Voltaire des Anglois. Les efforts, les nerfs de ſon génie ſont peints ſur ſa phyſionomie; elle eſt toute en convulſion; ſes yeux ſortent de l'orbite, ſes ſourcils s'élevent avec les muſcles du front. Pourquoi? c'eſt que l'origine des nerfs eſt en travail, & que tout le corps doit ſe reſſentir d'une eſpece d'accouchement auſſi laborieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'où viendroient tous ces phénomenes? Admettre une *ame*, pour les expliquer, c'eſt être réduit à l'*opération du St. Eſprit.*

En effet, ſi ce qui penſe en mon cerveau, n'eſt pas une partie de ce viſcere & conſéquemment de tout le corps, pourquoi lorſque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'echauffe-t-il? pourquoi la fievre de mon eſprit paſſe-t-elle dans mes veines? Demandez le aux hommes d'imagination, aux grands poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la nature, de la vérité, ou de la vertu tranſportent! par leur enthouſiaſme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets: par cette *harmonie* que Borelli, qu'un ſeul anatomiſte a mieux connue que tous les Leibnitiens, vous connoîtrez l'unité matérielle de l'homme. Car enfin, ſi la tenſion des nerfs qui fait la douleur, cauſe la fievre, par laquelle l'eſprit eſt troublé, & n'a plus de volonté; & que réciproquement l'eſprit trop exercé trouble le corps, & allume

ce feu de conſomption qui a enlevé Bayle dans un âge ſi peu avancé; ſi telle titillation me fait vouloir, me force de deſirer ardemment ce dont je ne me ſouciois nullement le moment d'auparavant; ſi a leur tour certaines traces du cerveau excitent le même prurit & les mêmes deſirs, pourquoi faire double, ce qui n'eſt évidemment qu'un? C'eſt en vain qu'on ſe récrie ſur l'empire de la volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle ſubit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéiſſe dans l'état ſain, puiſqu'un torrent de ſang & d'eſprits vient l'y forcer; la volonté ayant pour miniſtres une légion inviſible de fluides plus vifs que l'éclair, & toujours prêts à la ſervir! mais comme c'eſt par les nerfs que ſon pouvoir s'exerce, c'eſt auſſi par eux qu'il eſt arrêté. La meilleure volonté d'un amant épuiſé, les plus violents deſirs lui rendront-ils ſa vigueur perdue? Hélas! non; & elle en ſera la premiere punie, parce que, poſées certaines circonſtances, il n'eſt pas dans ſa puiſſance de ne pas vouloir du plaiſir. Ce que j'ai dit de la paralyſie, &c. revient ici.

La jauniſſe vous ſurprend! ne ſavez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers deſquels on les regarde? Ignorez vous que telle eſt la teinte des humeurs, telle eſt celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illuſions Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuſe de l'œil; faites couler la bile par ſon tamis naturel; alors l'ame ayant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'eſt ce pas encore ainſi qu'en abattant la cataracte, ou en injectant le canal d'Euſtachi, on rend la vue aux aveugles, & l'ouie aux

ſourds ? Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'habiles charlatans dans des ſiecles ignorants, ont paſſé pour faire de grands miracles ? La belle ame & la puiſſante volonté qui ne peut agir, qu'autant que les diſpoſitions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fievre ! faut-il donc s'étonner ſi les philoſophes ont toujours eu en vue la ſanté du corps, pour conſerver celle de l'ame ; ſi Pythagore a auſſi ſoigneuſement ordonné la diete, que Platon a défendu le vin ? Le régime qui convient au corps, eſt toujours celui par lequel les médecins ſenſés prétendent qu'on doit préluder, lorſqu'il s'agit de former l'eſprit, de l'élever à la connoiſſance de la vérité & de la vertu ; vains ſons dans le déſordre des maladies & le tumulte des ſens ! ſans les préceptes de l'Hygiene, Epictete, Socrate, Platon, &c. prêchent en vain : toute morale eſt infructueuſe, pour qui n'a pas la ſobriété en partage ; c'eſt la ſource de toutes les vertus, comme l'intempérance eſt celle de tous les vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'hiſtoire des paſſions, qui toutes s'expliquent par l'ευφυιων d'Hippocrate) pour prouver que l'homme n'eſt qu'un animal, ou un aſſemblage de reſſorts, qui tous ſe montent les uns par les autres, ſans qu'on puiſſe dire par quel point du cercle humain la nature a commencé ? Si ces reſſorts different entr'eux, ce n'eſt donc que par leur ſiege & par quelques degrés de force, & jamais par leur nature ; & par conſéquent l'ame n'eſt qu'un principe de mouvement, ou une partie matérielle ſenſible du cerveau, qu'on peut, ſans craindre l'erreur, regarder com-

me un reſſort principal de toute la machine, qui a une influence viſible ſur tous les autres, & même paroît avoir été fait le premier ; en ſorte que tous les autres n'en ſeroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques obſervations que je rapporterai & qui ont été faites ſur divers embryons.

Cette oſcillation naturelle, ou propre à notre machine, & dont eſt douée chaque fibre, &, pour ainſi dire, chaque élément fibreux, ſemblable à celle d'un pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveller, à meſure qu'elle ſe perd ; lui donner des forces, quand elle languit ; l'affoiblir, lorſqu'elle eſt opprimée par un excès de force & de vigueur. C'eſt en cela ſeul que la vraie médecine conſiſte.

Le corps n'eſt qu'une horloge, dont le nouveau chyle eſt l'horloger. Le premier ſoin de la nature, quand il entre dans le ſang, c'eſt d'y exciter une ſorte de fievre, que les chymiſtes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fievre procure une plus grande filtration d'eſprits, qui machinalement vont animer les muſcles & le cœur, comme s'ils y étoient envoyés par ordre de la volonté.

Ce ſont donc les cauſes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainſi durant 100 ans le mouvement perpétuel des ſolides & des fluides, auſſi néceſſaire aux uns, qu'aux autres. Mais qui peut dire ſi les ſolides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, & *vice verſâ* ? Tout ce qu'on ſait, c'eſt que l'action des premiers ſeroit bientôt anéantie, ſans le ſecours des ſeconds. Ce ſont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conſervent l'élaſticité des vaiſſeaux, de laquelle

dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le reſſort naturel de chaque ſubſtance eſt plus ou moins fort encore ſuivant les reſtes de la vie, auxquels il ſurvit, pour expirer le dernier. Tant il eſt vrai que cette force des parties animales peut bien ſe conſerver & s'augmenter par celle de la circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puiſqu'elle ſe paſſe même de l'intégrité de chaque membre, ou viſcere, comme on l'a vu.

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goûtée de tous les ſavants, & que Staahl ſur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand chymiſte a voulu nous perſuader que l'ame étoit la ſeule cauſe de tous nos mouvements. Mais c'eſt parler en fanatique, & non en philoſophe.

Pour détruire l'hypotheſe Staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jeter les yeux ſur un joueur de violon. Quelle ſoupleſſe ! Quelle agilité dans les doigts ! les mouvements ſont ſi prompts, qu'il ne paroît preſque pas y avoir de ſucceſſion. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoiſſent ſi bien tout ce que peut notre ame, comment il ſeroit poſſible qu'elle exécutât ſi vîte tant de mouvements, des mouvements qui ſe paſſent ſi loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'eſt ſuppoſer un joueur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences ſur une infinité de trous qu'il ne connoîtroit pas, & auxquels il ne pourroit ſeulement pas appliquer le doigt.

Mais diſons avec M. Hecquet, qu'il n'eſt pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus

favorisé de la nature en qualité d'homme, qu'en qualité de chymiste & de praticien ? Il falloit (l'heureux mortel !) qu'il eût reçu une autre ame que le reste des hommes ; une ame souveraine, qui non contente d'avoir quelque empire sur les muscles *volontaires*, tenoit sans peine les rênes de tous les mouvements du corps, pouvoit les suspendre, les calmer, ou les exciter à son gré ! avec une maîtresse aussi despotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque sorte les battements du cœur & les loix de la circulation, point de fievre sans doute, point de douleur, point de langueur, ni honteuse impuissance, ni fâcheux priapisme. L'ame veut, & les ressorts jouent, se dressent, ou se débandent. Comment ceux de la machine de Staahl se sont-ils si tôt detraqués ? Qui a chez soi un si grand médecin, devroit être immortel.

Staahl au reste n'est pas le seul qui ait rejeté le principe d'oscillation des corps organisés. De plus grands esprits ne l'ont pas employé, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du cœur, l'érection du *Penis*, &c. Il n'y a qu'à lire les institutions de médecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & séduisants systêmes, faute d'admettre une force aussi frappante dans tous les corps, ce grand homme a été obligé d'enfanter à la sueur de son puissant génie.

Willis & Perrault, esprits d'une plus foible trempe, mais observateurs assidus de la nature, que le fameux professeur de Leyde n'a connue que par autrui, & n'a eue, pour ainsi dire, que de la seconde main, paroissent avoir mieux aimé supposer une ame généralement répandue partout le corps, que le principe dont nous par-

lons. Mais dans cette hypotheſe, qui fut celle de Virgile & de tous les Epicuriens, hypotheſe que l'hiſtoire des polypes ſembleroit favori ſera la premiere vue, les mouvements qui ſurvivent au ſujet dans lequel ils ſont inhérents, viennent d'un *reſte d'ame*, que conſervent encore les parties qui ſe contractent, ſans être déſormais irritées par le ſang & les eſprits. D'où l'on voit que ces écrivains, dont les ouvrages ſolides éclipſent aiſément toutes les fables philoſophiques, ne ſe ſont trompés que ſur le modele de ceux qui ont donné à la matiere la faculté de penſer, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obſcurs, & qui ne ſignifient rien. En effet, qu'eſt-ce que ce *reſte d'ame*, ſi n'eſt la force motrice des Leibnitiens, mal rendue par une telle expreſſion, & que cependant Perrault ſur-tout a véritablement entrevue. (Voy. ſon *Traité de la méchanique des animaux*).

A preſent qu'il eſt clairement démontré contre les Cartéſiens, les Staahliens, les Mallebranchiſtes, & les théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matiere ſe meut par elle-même, non-ſeulement lorſqu'elle eſt organiſée, comme dans un cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organiſation eſt détruite; la curioſité de l'homme voudroit ſavoir comment un corps, par cela même qu'il eſt originairement doué d'un ſouffle de vie, ſe trouve en conſéquence orné de la faculté de ſentir, & enfin par celle-ci de la penſée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains philoſophes! & quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce ſujet!

Tout ce que l'expérience nous apprend, c'eſt

que tant que le mouvement ſubſiſte, ſi petit qu'il ſoit dans une ou pluſieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement preſque éteint, comme on l'a vu dans cette foule d'expériences dont j'ai voulu accabler les ſyſtêmes. Il eſt donc conſtant que le mouvement & le ſentiment s'excitent tour à tour, & dans les corps entiers, & dans les mêmes corps, dont la ſtructure eſt détruite; pour ne rien dire de certaines plantes qui ſemblent nous offrir les mêmes phénomenes de la réunion du ſentiment & du mouvement.

Mais de plus, combien d'excellents philoſophes ont démontré que la penſée n'eſt qu'une faculté de ſentir; & que l'ame raiſonnable, n'eſt que l'ame ſenſitive appliquée à contempler les idées, & à raiſonner! Ce qui ſeroit prouvé par cela ſeul que lorſque le ſentiment eſt éteint, la penſée l'eſt auſſi, comme dans l'apoplexie, la léthargie, la catalepſie, &c. Car ceux qui ont avancé que l'ame n'avoit pas moins penſé dans les maladies ſoporeuſes, quoiqu'elle ne ſe ſouvînt pas des idées qu'elle avoit eues, ont ſoutenu une choſe ridicule.

Pour ce qui eſt de ce développement, c'eſt une folie de perdre le temps à en rechercher le méchaniſme. La nature du mouvement nous eſt auſſi inconnue que celle de la matiere. Le moyen de découvrir comment il s'y produit, à moins que de reſſuſciter avec l'auteur de *l'hiſtoire de l'ame* l'ancienne & inintelligible doctrine des *formes ſubſtantielles*! Je ſuis donc tout auſſi conſolé d'ignorer comment la matiere, d'inerte & ſimple, devient active & compoſée d'organes, que de ne pouvoir regarder le ſoleil ſans verre

rouge : & je ſuis d'auſſi bonne compoſition ſur les autres merveilles incompréhenſibles de la nature, ſur la production du ſentiment & de la penſée dans un etre qui ne paroiſſoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boue.

Qu'on m'accorde ſeulement que la matiere organiſée eſt douée d'un principe moteur, qui ſeul la différencie de celle qui ne l'eſt pas (eh ! peut-on rien refuſer à l'obſervation la plus inconteſtable ?) & que tout dépend dans les animaux de la diverſité de cette organiſation, comme je l'ai aſſez prouvé; c'en eſt aſſez pour deviner l'énigme des ſubſtances & celle de l'homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'univers & que l'homme eſt la plus parfaite. Il eſt au ſinge, aux animaux les plus ſpirituels, ce que le pendule planétaire de Huygens, eſt à une montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'inſtruments, plus de rouages, plus de reſſorts pour marquer les mouvements des planetes, que pour marquer les heures, ou les répéter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanſon pour faire ſon *flûteur*, que pour ſon *canard*, il eût dû en employer encore davantage pour faire un *parleur*; machine qui ne peut plus être regardée comme impoſſible, ſur tout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même néceſſaire que la nature employât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une machine, qui pendant un ſiecle entier pût marquer tous les battements du cœur & de l'eſprit; car ſi on n'en voit pas au pouls les heures, c'eſt du moins le barometre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'ame. Je ne me trompe point; le corps humain eſt une horloge, mais immenſe, &

conſtruite avec tant d'artifice & d'habileté, que ſi la roue qui ſert à marquer les ſecondes, vient à s'arrêter; celle des minutes tourne & va toujours ſon train; comme la roue des quarts continue de ſe mouvoir: & ainſi des autres, quand les premieres, rouillées, ou dérangées par quelque cauſe que ce ſoit, ont interrompu leur marche. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'obſtruction de quelques vaiſſeaux ne ſuffit pas pour détruire, ou ſuſpendre le fort des mouvements, qui eſt dans le cœur, comme dans la piece ouvriere de la machine; puiſqu'au contraire les fluides dont le volume eſt diminué, ayant moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raiſon de la réſiſtance qu'il trouve à l'extrémité des vaiſſeaux? Lorſque le nerf optique ſeul comprimé ne laiſſe plus paſſer l'image des objets, n'eſt-ce pas ainſi que la privation de la vue n'empêche pas plus l'uſage de l'ouie, que la privation de ce ſens, lorſque les fonctions de la *portion molle* ſont interdites, ne ſuppoſe celle de l'autre? n'eſt-ce pas ainſi encore que l'un entend, ſans pouvoir dire qu'il entend, (ſi ce n'eſt après l'attaque du mal) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs lingnaux ſont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui paſſent par la tête? Phénomenes qui ne ſurprennent point les médecins éclairés. Ils ſavent à quoi s'en tenir ſur la nature de l'homme: & pour le dire en paſſant, de deux médecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'eſt toujours, à mon avis, celui qui eſt le plus verſé dans la phyſique, ou la méchanique du corps

humain, & qui laiſſant l'ame & toutes les inquiétudes que cette chimere donne aux ſots & aux ignorants, n'eſt occupé ſérieuſement que du pur naturaliſme.

Laiſſons donc le prétendu M. Charp ſe mocquer des philoſophes qui ont regardé les animaux, comme des machines. Que je penſe différemment ! Je crois que Deſcartes ſeroit un homme reſpectable à tous égards, ſi né dans un ſiecle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'expérience & de l'obſervation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'eſt pas moins juſte que je faſſe ici une authentique réparation à ce grand homme, pour tous ces petits philoſophes mauvais plaiſants, & mauvais ſinges de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nez de Deſcartes, feroient mieux de ſentir que ſans lui le champ de la philoſophie, comme celui du bon eſprit ſans Newton, ſeroit peut-être encore en friche.

Il eſt vrai que ce célebre philoſophe s'eſt beaucoup trompé, & perſonne n'en diſconvient. Mais enfin il a connu la nature animale ; il a le premier parfaitement démontré que les animaux étoient de pures machines. Or, après une découverte de cette importance & qui ſuppoſe autant de ſagacité, le moyen ſans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ſes erreurs !

Elles ſont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante ſur la diſtinction des deux ſubſtances ; il eſt viſible que ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe, une ruſe de ſtyle, pour faire avaler aux théologiens un poiſon caché à l'ombre d'une analogie qui frappe tout le monde, & qu'eux ſeuls ne voient pas. Car c'eſt elle, c'eſt cette forte analogie qui force tous

les ſavants & les vrais juges d'avouer que ces êtres fiers & vains, plus diſtingués par leur orgueil, que par le nom d'hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne ſont au fond que des animaux & des machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux inſtinct, dont l'éducation fait de l'eſprit, & qui a toujours ſon ſiege dans le cerveau, & à ſon défaut, comme lorſqu'il manque, on eſt oſſifié, dans la moëlle alongée, & jamais dans le cervelet; car je l'ai vu conſidérablement bleſſé; d'autres (*) l'ont trouvé ſchirreux, ſans que l'ame ceſſât de faire ſes fonctions.

Etre machine, ſentir, penſer, ſavoir diſtinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'intelligence, & un inſtinct ſûr de morale, & n'etre qu'un animal, ſont donc des choſes que ne ſont pas plus contradictoires, qu'être un ſinge, ou un perroquet, & ſavoir ſe donner du plaiſir. Car puiſque l'occaſion ſe préſente de le dire, qui eût jamais deviné à *priori* qu'une goutte de la liqueur qui ſe lance dans l'accouplement, fit reſſentir des plaiſirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un jour, poſées certaines loix, jouir des mêmes délices? Je crois la penſée ſi peu incompatible avec la matiere organiſée, qu'elle ſemble en être une propriété, telle que l'électricité, la faculté motrice, l'impénétrabilité, l'étendue, &c.

Voulez-vous de nouvelles obſervations? En voici qui ſont ſans replique, & qui prouvent

(*) *Haller dans les* Tranſact. Philoſoph.

toutes que l'homme reſſemble parfaitement aux animaux dans ſon origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru eſſentiel de comparer.

J'en appelle à la bonne foi de nos obſervateurs. Qu'ils nous diſent s'il n'eſt pas vrai que l'homme dans ſon principe n'eſt qu'un ver, qui devient homme, comme la chenille papillon. Les plus graves (*) Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet animalcule. Tous les curieux l'ont vu, comme Hartſoeker, dans la ſemence de l'homme, & non dans celle de la femme; il n'y a que les ſots qui s'en ſoient fait ſcrupule. Comme chaque goutte de ſperme contient une infinité de ces petits vers, lorſqu'ils ſont lancés à l'ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait la force de s'inſinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne ſa premiere nourriture. Cet œuf quelquefois ſurpris dans les trompes de Fallope, eſt porté par ces canaux à la matrice, où il prend racine, comme un grain de bled dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monſtrueux par ſa croiſſance de 9 mois, il ne differe point des œufs des autres femelles, ſi ce n'eſt que ſa peau (l'*Amnios*) ne ſe durcit jamais, & ſe dilate prodigieuſement, comme on en peut juger en comparant le fœtus trouvé en ſituation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaiſir d'obſerver dans une femme morte un moment avant l'accouchement,) avec d'autres petits embryons

(*) *Boerh.* Inſt. Med. & *tant d'autres.*

très proches de leur origine : car alors c'eſt toujours l'œuf dans ſa coque ; & l'animal dans l'œuf, qui gêné dans ſes mouvements, cherche machinalement à voir le jour ; & pour y réuſſir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il ſort, comme le poulet, l'oiſeau, &c. de la leur. J'ajouterai une obſervation que je ne trouve nulle part ; c'eſt que l'*Amnios* n'en eſt pas plus mince, pour s'être prodigieuſement étendu ; ſemblable en cela à la matrice dont la ſubſtance même ſe gonfle de ſucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ſes coudes Vaſculeux.

Voyons l'homme dans & hors de ſa coque ; examinons avec un microſcope les plus jeunes embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15 jours, après ce temps les yeux ſuffiſent. Que voit-on ? la tête ſeule ; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce temps, tout étant plus informe, on n'apperçoit qu'une pulpe médullaire, qui eſt le cerveau, dans lequel ſe forme d'abord l'origine des nerfs, ou le principe du ſentiment, & le cœur qui a déjà par lui même dans cette pulpe la faculté de battre : c'eſt le *Punctum ſolians* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de ſa vivacité à l'influence des nerfs. Enſuite peu à peu on voit la tête alonger le col, qui en ſe dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le cœur a déjà deſcendu, pour s'y fixer ; après quoi vient le bas ventre qu'une cloiſon (le diaphragme) ſépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doigts, les ongles, & les poils ; l'autre les cuiſſes, les jambes, les pieds, &c. avec la ſeule différence de ſituation qu'on leur connoît, qui fait l'appui

& le balancier du corps. C'eſt une végétation frappante. Ici ce ſont des cheveux qui couvrent le ſommet de nos têtes ; là ce ſont des feuilles & des fleurs ; par-tout brille le même luxe de la nature ; & enfin l'eſprit recteur des plantes eſt placé où nous avons notre ame, cette autre quinteſſence de l'homme.

Telle eſt l'uniformité de la nature qu'on commence à ſentir, & l'analogie du regne animal & végétal, de l'homme à la plante. Peut-être même y a-t-il des plantes animales, c'eſt-à-dire qui en végétant, ou ſe battent comme les Polypes, ou font d'autres fonctions propres aux animaux?

Voilà à peu près tout ce qu'on ſait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui ſont faites pour s'unir enſemble, & pour occuper telle, ou telle place, ſe réuniſſent toutes ſuivant leur nature ; & qu'ainſi ſe forment les yeux, le cœur, l'eſtomac & enfin tout le corps, comme de grands hommes l'ont écrit, cela eſt poſſible. Mais comme l'expérience nous abandonne au milieu de ces ſubtilités, je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtere impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le congrès, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

Mais comment en expliquer les phénomenes, ſans ce commode rapport des parties, qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfants, tantôt au pere, & tantôt à la mere. D'un autre côté l'embarras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait ? Il me paroît que c'eſt le mâle qui fait tout, dans une femme qui dort,

comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties ſeroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le ver même de l'homme. Mais tout ceci eſt fort au-deſſus de la portée des plus excellents obſervateurs. Comme ils n'y peuvent rien ſaiſir, ils ne peuvent pas plus juger de la méchanique de la formation & du développement des corps, qu'une taupe, du chemin qu'un cerf peut parcourir.

Nous ſommes de vraies taupes dans le champ de la nature; nous n'y faiſons gueres que le trajet de cet animal; & c'eſt notre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous ſommes dans le cas d'une montre qui diroit: (un Fabuliſte en feroit un perſonnage de conſéquence dans un ouvrage frivole) " quoi! c'eſt ce ſot ouvrier qui m'a faite, moi qui diviſe le temps! moi qui marque ſi exactement le cours du ſoleil; moi qui repete à haute voix les heures que j'indique! non, cela ne ſe peut pas,,. Nous dédaignons de même, ingrats que nous ſommes, cette mere commune de tous les *regnes*, comme parlent les chymiſtes. Nous imaginons ou plutôt ſuppoſons une cauſe ſupérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une maniere inconcevable. Non, la matiere n'a rien de vil, qu'aux yeux groſſiers qui la méconnoiſſent dans ſes plus brillants ouvrages; & la nature n'eſt point une ouvriere bornée. Elle produit des millions d'hommes avec plus de facilité & de plaiſir, qu'un horloger n'a de peine à faire la montre la plus compoſée. Sa puiſſance éclate également & dans la production du plus vil inſecte, & dans celle de l'homme le plus ſuperbe; le regne animal ne lui coûte pas plus

que

plus que le végétal, ni le plus beau génie, qu'un épi de bled. Jugeons donc par ce que nous voyons, de ce qui ſe dérobe à la curioſité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au-delà. Suivons le ſinge, le caſtor, l'éléphant, &c. dans leurs opérations. S'il eſt évident qu'elles ne peuvent ſe faire ſans intelligence, pourquoi la refuſer à ces animaux? & ſi vous leur accordez une ame fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point ſur ſa nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'eſt une aſſention gratuite? qui ne voit qu'elle doit être ou mortelle, ou immortelle, comme le notre, donc elle doit ſubir le même ſort, quel qu'il ſoit! & qu'ainſi c'eſt *tomber dans ſcilla, pour vouloir éviter Caribde?*

Briſey la chaîne de vos préjugés; armez-vous du flambeau de l'expérience & vous ferez à la nature l'honneur quelle mérite, au lieu de rien conclure à ſon déſavantage, de l'ignorance où elle vous a laiſſée. Ouvrez les yeux ſeulement, & laiſſez-là ce que vous ne pouvez comprendre; & vous verrez que ce laboureur dont l'eſprit & les lumieres ne s'étendent pas plus loin que les bords de ſon ſillon, ne differe point eſſentiellement du plus grand génie, comme l'eût prouvé la diſſection des cerveaux de Deſcartes & de Newton: vous ſerez perſuadé que l'imbécille, ou le ſtupide ſont des bêtes à figure humaine, comme le ſinge plein d'eſprit, eſt un petit homme ſous une autre forme; & qu'enfin tout dépendant abſolument de la diverſité de l'organiſation, un animal, bien conſtruit, à qui on a appris l'aſtronomie, peut prédire une éclipſe, comme la

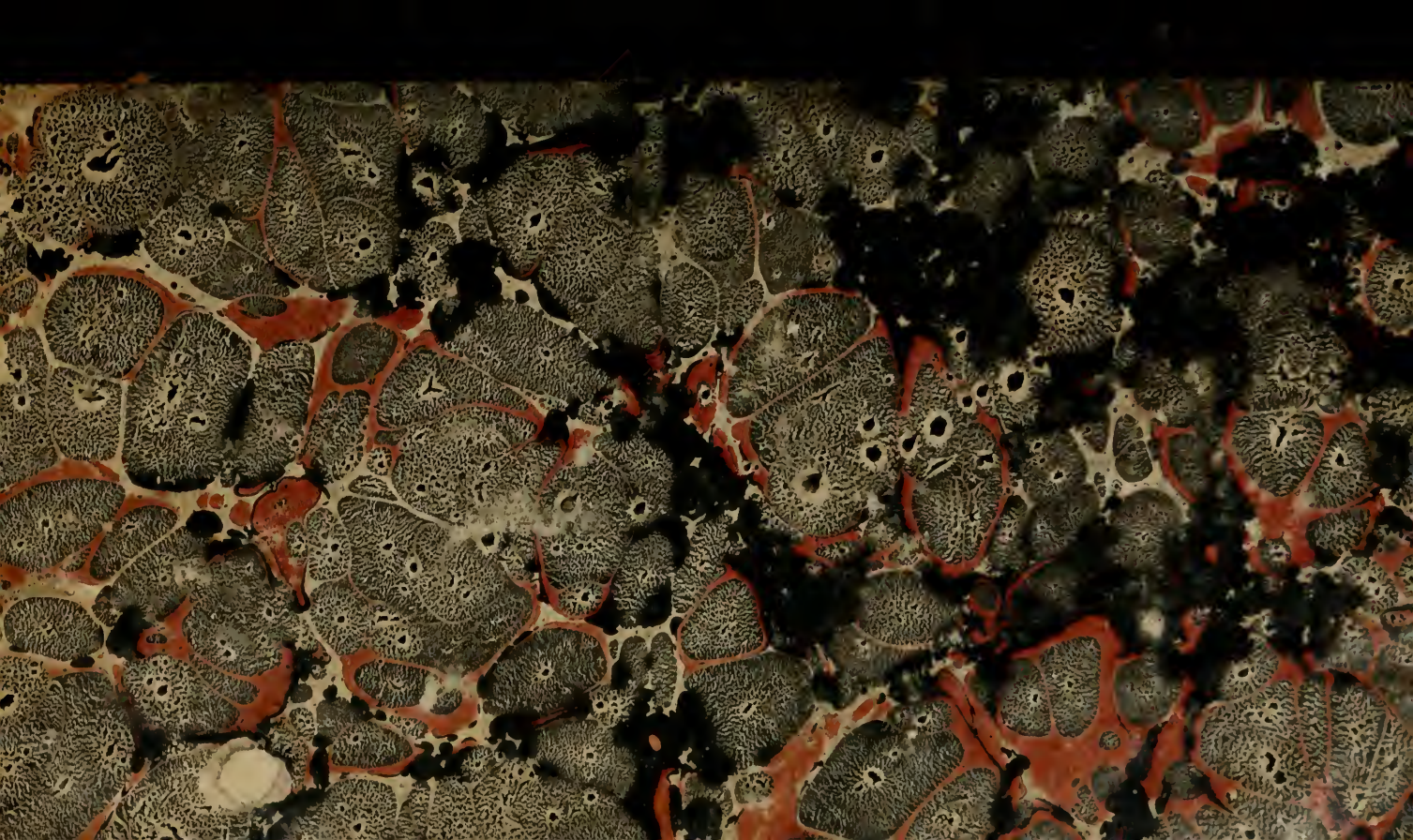
guériſon ou la mort, lorſqu'il a porté quelque temps du génie & de bons yeux à l'école d'Hyppocrate & au lit des malades. C'eſt par cette file d'obſervations & de vérités qu'on parvient à lier à la matiere l'admirable propriété de penſer, ſans qu'on en puiſſe voir les liens, parce que le ſujet de cet atribut nous eſt eſſentiellement inconnu.

Ne diſons point que toute machine, ou tout animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en ſavons abſolument rien Mais aſſurez qu'une machine immortelle eſt une chimere, ou un *être de raiſon*, c'eſt faire un raiſonnement auſſi abſurde, que celui que feroient des chenilles, qui, voyant les dépouilles de leurs ſemblables, déploreroient amérement le ſort de leur eſpece qui leur ſembleroit s'anéantir l'ame de ces inſectes (car chaque animal a la ſienne) eſt trop bornée pour comprendre les métamorphoſes de la nature. Jamais un ſeul de plus rufés d'entr'eux n'eût imaginé qu'il dût devenir papillon. Il en eſt de même de nous. Que ſavons nous plus de notre deſtinée, que de notre origine? ſoumettons nous donc à une ignorance invincible, de laquelle notre bonheur dépend.

Qui penſera ainſi, ſera ſage, juſte, tranquille ſur ſon ſort, & par conſéquent heureux. Il attendra la mort, ſans la craindre, ni la déſirer; & chériſſant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de delices; plein de reſpect pour la nature; plein de reconnoiſſance, d'attachement, & de tendreſſe, a proportion du ſentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la ſentir, & d'être au charmant ſpectacle de l'univers, il ne la détruira certainement jamais dans ſoi, ni

dans les autres. Que dis-je ! plein d'humanité, il en aimera le caractere juſques dans ſes ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, ſans les haïr ; ce ne ſeront à ſes yeux que des hommes contrefaits. Mais en faiſant grace aux défauts de la conformation de l'eſprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés & leurs vertus. Ceux que la nature aura favoriſés, lui paroîtront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en Maratre. C'eſt ainſi qu'on a vu que les dons naturels, la ſource de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du matérialiſte, des hommages que tout autre leur refuſe injuſtement. Enfin le matérialiſte convaincu, quoique murmure ſa propre vanité, qu'il n'eſt qu'une machine, ou qu'un animal, ne maltraitera point ſes ſemblables; trop inſtruit ſur la nature de ces actions, dont l'inhumanité eſt toujours proportionnée au degré d'analogie prouvée ci devant ; & ne voulant pas en un mot, ſuivant la loi naturelle donnée à tous les animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'il lui fit.

Concluons donc hardiment que l'homme eſt une machine ; & qu'il n'y a dans tout l'univers qu'une ſeule ſubſtance diverſement modifiée. Ce n'eſt point ici une hypothèſe élevée à force de demandes & de ſuppoſitions : ce n'eſt point l'ouvrage du préjugé, ni même de ma raiſon ſeule; j'euſſe dédaigné un guide que je crois ſi peu ſûr, ſi mes ſens portant, pour ainſi dire, le flambeau, ne m'euſſent engagé à la ſuivre, en l'éclairant. L'expérience m'a donc parlé pour la raiſon ; c'eſt ainſi que je les ai jointes enſemble.

Mais on a dû voir que je ne me ſuis permis le raiſonnement le plus vigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la ſuite d'une multitude d'obſervations phyſiques qu'aucun ſavant ne conteſtera; & c'eſt encore eux ſeuls que je reconnois pour juges des conſéquences que j'en tire; recuſant ici tout homme à préjugés, & qui n'eſt ni anatomiſte, ni au fait de la ſeule philoſophie qui eſt ici de miſe, celle du corps humain. Que pourroient contre un chêne auſſi ferme & ſolide, ces foibles roſeaux de la théologie, de la métaphyſique & des écoles; armes puériles, ſemblables aux fleurets de nos ſalles, qui peuvent bien donner le plaiſir de l'eſcrime, mais jamais entamer ſon adverſaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuſes & triviales, de ces raiſonnements rebattus & pitoyables, qu'on fera ſur la prétendue incompatibilité de deux ſubſtances qui ſe touchent & ſe remuent ſans ceſſe l'une & l'autre, tant qu'il reſtera l'ombre du préjugé ou de la ſuperſtition ſur la terre? Voilà mon ſyſtême, ou plutôt la vérité ſi je ne me trompe fort. Elle eſt courte & ſimple. Diſpute à préſent qui voudra!

FIN.